This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN PT1R -

Digitized by Google

Digitized by Google

ROME VENGÉE

LA VÉRITÉ

LES PERSONNES ET LES CHOSES

PAR BERNARDIN GASSIAT

PROTONOTAIRE DE LA CHAMBRE,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON.

La vérité est toujours vraie, mais elle a des droits dont il est parfois dangereux, difficile et même impossible de se relever.

(Pensées. Apol.)

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1869

Digitized by Google

Digitized by Google

ROME VENGÉE

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ.

—

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

ROME VENGÉE

OU

LA VÉRITÉ

SUR

LES PERSONNES ET LES CHOSES

PAR BERNARDIN GASSIAT

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON.

> La vérité est étrangère ici-bas, mais elle a des droits sacrés à la justice : attaquée librement, elle veut au moins être entendue.
>
> (TERTULL., Apol.)

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL *L'ÉGLISE*,

RUE DU BAC, 57.

1863

Digitized by Google

Ital 931.10

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

Digitized by Google

INTRODUCTION.

ROME.

Parmi les noms qui ont sur cette terre l'insigne privilége d'exciter à la fois un extrême amour et une haine démesurée, il faut placer en première ligne celui de Rome. Dans tous les siècles, des bouches impures ont souillé de leur bave cette patrie si chère aux cœurs chrétiens; mais c'étaient des ennemis. De la fureur des partis politiques ou des rancunes religieuses que craindre de plus et qu'attendre de moins?

Il était réservé à notre siècle, digne fils du siècle de Voltaire, d'être témoin d'un autre scandale; de voir des enfants s'armer contre leur mère, des catholiques indépendants, c'est-à-dire hypocrites,

Digitized by Google

exercer contre Rome leurs ongles venimeux, ne reculer devant aucune violence, aucune accusation calomnieuse, aucune infamie. Ils ont montré la Ville Sainte comme une sentine de tous les vices, comme le boulevard du despotisme, la Babylone antique, la prostituée des nations.

Afin d'ameuter le peuple romain contre l'autorité séculaire qui le régit, on a soufflé sur lui le vent funeste des idées modernes; on s'est rabattu sur ses institutions, on a dénigré son gouvernement, diffamé ses prêtres, fait miroiter à ses yeux les décevantes apparences d'un libéralisme factice fastueusement nommé le Progrès. Et quand ce peuple a dédaigneusement haussé les épaules, on l'a appelé ignorant, superstitieux, abruti.

C'est déjà bien lâche d'avilir ainsi ce qu'on regarde comme son adversaire; mais qu'importe, pourvu que le procédé ait du succès?

Or, le succès existe. La simplicité de plusieurs a été surprise; le doute a pénétré dans beaucoup d'esprits et la désaffection dans beaucoup de cœurs. Néanmoins, le triomphe demeure à qui de droit; j'en atteste les cris d'impuissance des assaillants. Pour ceux qui ne veulent pas croire aveuglément à

Digitized by Google

ces porte-voix mercenaires d'une presse trop tolérée, Rome n'a rien perdu de son prestige; Rome est encore et elle sera toujours le siége de toutes les grandeurs et de toutes les vertus. Les sottes clabauderies ou les insinuations perfides ne peuvent pas plus sur sa gloire que la fange d'un bourbier sur les rayons du soleil. Semblable à l'Épouse du Cantique des cantiques, elle reste immaculée; elle continue à juger sans qu'elle trouve de juges, à commander sans qu'on cesse de lui obéir, et, forte de son éternité, à présider aux funérailles de ses insulteurs.

Deux royautés brillent au front de Rome. Ce sont deux royautés sœurs; elles lui viennent de Dieu; mais l'une par l'intermédiaire des hommes, et l'autre par sa mission spirituelle et les splendeurs de sa destinée. Celle-ci lui était préparée par cette main invisible qui poussait Pierre, le pêcheur de Galilée, le renégat du prétoire, à venir planter dans ses murs la croix et son bâton pastoral [1]. Ce signe

[1] La petite église *Domine, quo vadis*, située sur la voie Appienne, en perpétuant une pieuse tradition, témoigne du choix que la Providence avait fait de la ville de Rome pour être le chef-lieu de l'Eglise catholique. Saint Pierre, échappé de la prison, se sauvait à travers champs, lorsqu'il rencontra Notre-Sei-

Digitized by Google

de la puissance a germé et fleuri. Arrosé par le sang des martyrs, il est devenu un arbre dont les branches projettent leur ombre jusqu'aux recoins les plus cachés du monde connu. De son tronc éternel jaillit la séve féconde qui a civilisé les peuples en les convertissant à Jésus-Christ, et qui contrebalance dans les veines de l'humanité corrompue le venin destructeur du mal.

Rome était donc destinée à continuer l'œuvre de la rédemption, comme Jérusalem à la commencer; mais Jérusalem devait périr sans pouvoir renaître, parce que le Christ était mort dans ses murs, et Rome devait renaître, sans pouvoir périr, parce que dans son sein vit et règne le Vicaire du Christ ressuscité. Si elle n'avait pas eu la gloire de porter le berceau de l'Église, elle devait en posséder le trône contre lequel il est écrit que l'enfer verra se briser à jamais les efforts de sa haine.

Aussi, comme tout s'efface devant l'éclat de cette

gneur chargé de sa croix et marchant dans la direction de Rome — « Seigneur, lui dit-il, où allez-vous, *Domine, quo vadis?* — Je vais, répondit le Seigneur, à Rome pour me faire crucifier de nouveau. » — A ces mots, l'apôtre fugitif, comprenant la leçon du divin Maître, revint sur ses pas, et reçut bientôt la palme du martyre.

Digitized by Google

nouvelle couronne! Le césarisme décrépit ou à peine régénéré, n'en pouvant supporter l'éblouissement, ou plutôt, cédant à une action divine qui le presse, prend la fuite et va porter sa cour sur le Bosphore, laissant la place à cette mystérieuse puissance marquée au front du sceau divin. Le monde entier, obéissant à la même force, la salue avec la même spontanéité. Les peuples sentent qu'ils sont faits pour elle et accourent dans ses bras. Et Rome les accueillant un à un les serre contre son cœur, leur insuffle la vie surnaturelle dont elle est la dépositaire, et pour cette vie donnée, elle reçoit en échange l'obéissance et l'amour.

L'amour, c'est l'esclavage libre. En acceptant de Rome la grâce de la régénération, la terre déshéritée jusqu'alors s'attachait orgueilleusement à son char et proclamait sa suzeraineté.

Ce fut vers Rome désormais que se tournèrent tous les regards pour en recevoir la lumière; vers elle que tous les cœurs s'ouvrirent pour recueillir la rosée qui rafraîchit et vivifie. A la place des tributs d'argent et de sang qu'il fallait envoyer à la vieille métropole, ce sont les hommages de la prière, de la gratitude et de la tendresse qui, d'un

Digitized by Google

pôle à l'autre, viennent reconnaître son sceptre et le bénir. Quand il faut couronner un front d'homme, Rome le couronne ; quand il faut le flétrir, Rome le flétrit. Rome parle et l'Europe prend les armes; Rome fait un signe et l'Europe est désarmée. Que des esprits inquiets, remuants ou pervers inspirent le doute ou prêchent l'erreur, Rome prononce, et plus belle resplendit la vérité. *Roma locuta est, causa finita est.*

Les révolutions ne peuvent rien contre cette royauté, parce qu'elle est plus haute que leurs bras et plus forte que leurs machines. Elles ont beau ourdir des complots gigantesques, et vouloir, nouveaux Titans, escalader le ciel ; à chaque essai, elles sont foudroyées.

Voilà la vérité : vérité de théorie, vérité d'expérience. Que font-ils donc au temps où nous sommes et les hommes d'État et les hommes de guerre, qui aspirent au téméraire honneur de lutter contre les desseins de Dieu, sinon creuser sous leurs pas un abîme et exhiber au monde un diplôme d'incapacité ?

En même temps que cette mission divine exaltait Rome au-dessus de toute cité, et ceignait son

Digitized by Google

front d'une couronne immortelle, les siècles et les hommes lui en composèrent une autre qui n'était pas moins incontestable, quoiqu'elle dût être plus contestée.

Nous n'insisterons pas ici beaucoup sur cette royauté temporelle de Rome. A quoi bon? Elle a été irrévocablement démontrée dans des livres spéciaux. Nous rappellerons cependant, parce qu'on s'obstine à le méconnaître, que par elle Rome est devenue la créancière de toute l'Europe, sous le rapport politique et social, non-seulement à cause de l'action civilisatrice qu'elle exerçait sur la constitution des peuples au moyen âge, mais encore à cause de la protection qu'elle accordait aux sciences et aux arts, en primant tous les travaux de l'intelligence, en accumulant dans son sein tous ce que les siècles ont produit de beau, d'utile et de grand dans tous les genres.

C'est à ce point de vue multiple que l'histoire de Rome résume l'histoire du genre humain ; on pourrait la lire encore sur ses monuments sans nombre. Souvent, il est vrai, les feuillets en sont déchirés et jonchent le sol de leurs débris. Il reste toutefois des pages entières que le limon tenait cachées dans

Digitized by Google

ses entrailles, et que le zèle des Pontifes lui a arrachées. On se demande si la main tutélaire des Papes n'a pas fait pour déterrer et conserver Rome païenne, autant que les empereurs pour la créer. Sans eux, il y a longtemps qu'il ne resterait plus pierre sur pierre; on saurait à peine où fut située celle qui avait conquis l'univers, tandis que, grâce à leur généreuse initiative, l'archéologue retrouve l'antiquité et peut l'étudier dans toutes ses phases.

Le Capitole est toujours là, debout entre les gémonies et la roche Tarpéienne, dominant l'arc de Septime Sévère et la voie Sacrée qui virent passer tant de légions triomphantes chargées de gloire et de butin. A côté, le Forum, avec ses tronçons de colonnes, ses temples en ruine, ses corniches à demi-rongées, ses rétables tapissés de mousse; on dirait un vaste champ de bataille qui atteste la grandeur du vaincu aussi bien que la puissance du vainqueur. Un silence effrayant règne dans ces lieux si agités autrefois par les passions populaires; quelque attelage de buffles ruminent couchés au pied des rostres illustrés par Cicéron, et des jeunes filles du Transtevère dansent le dimanche, au son

Digitized by Google

de la mandoline, à la place où s'élevaient les palais de César.

Parmi les monuments anciens, deux seulement ont résisté à la dent meurtrière des siècles, le Panthéon et le Colisée. Dieu l'a permis sans doute pour perpétuer le souvenir des folies de l'homme quand il se sépare de lui et pour en faire comme le trophée de sa victoire. Le Colisée pouvait contenir cent mille spectateurs; dans l'intervalle de trois siècles un million d'hommes, esclaves ou chrétiens y ont été immolés pour amuser le public. Le Panthéon était comme l'olympe terrestre, temple immense destiné au culte de tous les dieux, c'est-à-dire de toutes les extravagances et de toutes les turpitudes divinisées.

Lampride rapporte que lorsque l'empereur Alexandre Sévère introduisit dans cet impur sanctuaire la statue du Christ, toutes les idoles se brisèrent d'elles-mêmes. C'était la dernière convulsion du paganisme et la prise de possession du vrai Dieu. Aujourd'hui, vingt-huit charretées d'ossements de martyrs extraits des catacombes y servent d'autel pour le sacrifice de la nouvelle loi; un seul Dieu y est adoré en esprit et en vérité; la seule

Digitized by Google

vertu y obtient les honneurs de l'apothéose et de la glorification. Des larmes coulent encore sur l'arène de l'amphithéâtre colosse, non plus celle d'une population proscrite qui voyait des frères déchirés par les tigres et les lions, mais celles plus douces des enfants de Dieu qui se repentent de leurs fautes au souvenir du Calvaire. L'établissement d'un chemin de croix sur ce théâtre de la douleur fut une pensée heureuse. Quel livre éloquent pour la piété que ces vieux pans de murs témoins de tant d'héroïsme d'une part, et de tant de lâcheté de l'autre!

Cette transformation glorieuse, Rome l'a opérée sur presque tous les lieux profanés autrefois par le crime ou par l'orgueil. Une église charmante occupe l'ancien lupanar où sainte Agnès avait été traînée; une autre s'élève à l'endroit où Virginie fut poignardée par son père pour la préserver des insultes d'un décemvir. On dit la messe dans la prison où fut étranglé Jugurtha et où furent détenus saint Pierre et saint Paul avant d'aller, l'un à la décapitation sur le chemin d'Ostie, l'autre au crucifiement sur le mont Janicule. Cosme et Damien remplacent Castor et Pollux, la place de Saint-Pierre le jardin de Néron, l'apôtre qui porte le

Digitized by Google

glaive a détrôné Trajan, et le pêcheur de la Palestine le triomphateur des Parthes. Il suffit de parcourir Rome, en deçà comme en delà des murs, les siècles passés viennent à votre rencontre ; mais vous voyez toujours Rome chrétienne dressant sa tête en face de la Rome des païens ; groupe sublime de deux reines, dont l'une est toujours triomphante, et l'autre toujours humiliée.

S'il s'agissait d'exalter Rome, que ne pourrait-on pas dire des richesses architecturales amassées dans son sein ? de ses basiliques, de ses palais, de ses fontaines, des chefs-d'œuvre de sculpture, de peinture, de musique, et qui surpassent tout ce qu'on a pu réunir en ce genre dans les autres capitales de l'univers ? Quelle plume humaine pourrait tracer le catalogue des merveilles entassées dans ses musées, des trésors de science renfermés dans ses onze bibliothèques publiques, des génies qu'elle a formés dans ses écoles, des saints et des héros qu'elle a envoyés aux extrémités de la terre afin d'y établir le règne du Sauveur !

Quand elle n'aurait que cette suprématie grandiose, exercée pendant tant de siècles avec une magnificence sans nom, la royauté temporelle de

Digitized by Google

Rome ne se présenterait pas sans preuves devant les congrès modernes qui osent mettre en jeu son droit d'exister. A certains moments, elle se manifeste d'une manière plus éclatante, et nous sommes à un de ces moments : jamais peut-être elle ne s'est révélée aux hommes avec plus de solennité. Cette dernière preuve qu'elle donne d'elle-même semble être faite particulièrement pour ceux qui ont mission ici-bas de conduire les peuples, et ce sont eux précisément qui ne veulent pas la voir. Plaise à Dieu qu'ils ne la voient pas un jour au milieu d'un de ces orages terribles qui emportent les couronnes, et à la lueur de quelque formidable éclair?

Certainement, ce n'est pas la première fois que l'empire du mal semble s'imposer à la terre. Dans le grand duel qui se livre depuis l'origine des choses, il est arrivé quelquefois par la permission divine, que le drapeau du bien a plié sous le drapeau du mal; mais on ne voyait pas alors ce qu'on voit aujourd'hui. On subissait le crime, mais comme tel on ne le déifiait pas. On ne traitait pas avec lui comme avec une puissance reconnue; on n'admettait pas de transaction pos-

Digitized by Google

sible. Le plus enfoncé dans la nuit ne niait pas la lumière ; la conscience humaine n'abdiquait point, elle s'affirmait, au contraire, jusque dans les hymnes de la débauche la plus effrénée.

. . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

« Je fuis le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais. »

Où en sommes-nous, maintenant? Que dit la conscience humaine s'exprimant par la presse, par les protocoles ou la pointe de l'épée? Que la fin justifie les moyens ; que la force est le droit ; que l'école qui mettait Dieu au sommet de l'échelle sociale n'était qu'une opinion, et qu'elle est désormais surannée. Le mal n'est plus une aberration, mais une règle ; il n'est plus une faiblesse, mais un acte de religion.

Je n'énumérerai pas tous les articles de ce code nouveau, qui a coûté et coûtera encore tant de larmes à l'humanité. Si on a le courage de lire d'un bout à l'autre un simple numéro du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*, on restera convaincu et effrayé.

Digitized by Google

Eh bien! dans ce naufrage universel du beau, du bon, du juste et du vrai, où s'est réfugiée la conscience humaine? Dans le cœur du Pape, à Rome. Où la justice et le droit ont-ils trouvé un asile? A Rome. Quel est l'esprit public qui ne soit pas encore substantiellement ébréché par la religion nouvelle? Celui de Rome.

Si nous considérons Rome au point de vue purement humain, elle nous apparaît pauvre, désarmée, sans appui; l'attitude des puissances humaines, au contraire, est fière et menaçante. De tout côté, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie, le *væ victis*, précédant la diplomatie, le canon rayé servant de véhicule aux caprices du despotisme. Et cependant, Rome, pauvre et sans appui, Rome, désarmée, insultée, menacée, se dresse contre toutes ces forces, qui n'auraient qu'à se laisser tomber pour l'écraser de leur poids; et, avec un calme impassible, elle frappe le despotisme, condamne la force brutale, et consacre le droit. Elle ne peut que protester, c'est vrai; mais sa protestation rallume jusqu'aux confins du monde les étincelles éparses de l'antique vérité. Après cela, qu'importe que le colosse lui mette le pied sur la

Digitized by Google

tête, la traîne de nouveau sur l'arène du Colisée, ou l'engloutisse dans les catacombes : elle a prouvé sa royauté.

Tel est le spectacle que Rome offre au monde. Comment se fait-il que peu d'hommes aient le privilége de l'apercevoir? On doit l'attribuer sans doute au niveau, étonnamment baissé, de l'intelligence, mais aussi à l'action corrosive de la révolution et de son infernale stratégie.

La révolution est un des mille noms de Satan; par conséquent, elle est mauvaise; mauvaise dans son origine, mauvaise dans ses fins, mauvaise dans ses procédés. Fille de la révolte, et révolte elle-même, elle voudrait entraîner la terre entière dans son apostasie; sa joie est d'essayer de corrompre; son bonheur suprême de réussir. Partout où vous rencontrerez un sentiment honnête, une idée juste, un peuple moral, vous êtes sûr de ne pas tarder à voir la révolution acharnée à les dénaturer; vous la trouverez la hache à la main, la haine dans les yeux, l'écume sur les lèvres, faussant tout, profanant tout, dégradant tout, démolissant tout; car sa nature est d'abattre; elle est impuissante à édifier.

Digitized by Google

On comprend alors sa rage contre l'Église, qui représente la vérité, l'ordre politique et moral, et surtout contre Rome, qui est la tête et le cœur de cette Église. Et ses attaques ne datent ni d'hier ni d'aujourd'hui. Depuis les rabbins de la synagogue, ses premiers ministres, jusqu'à Garibaldi et la tourbe, ses derniers et ridicules champions, que d'efforts pour accélérer son œuvre de renversement!

Et il ne faudrait pas croire qu'elle compte pour beaucoup les arguties des rhéteurs et le sabre de ses soldats indisciplinés. Il y a une arme bien plus redoutable, d'autant plus redoutable qu'elle se cache sous un masque, et parfois sous des noms amis. Un des coryphées de la révolution, celui que de Maistre aurait voulu voir couronner par une main de bourreau, l'a nommée : le mensonge! Le mensonge répandu dans les masses à pleines mains, à toute heure, sous toutes les formes et toutes les couleurs.

Quel rempart, en effet, opposer à la calomnie quand elle s'abat sur un peuple sans défiance? Voyez sa marche insidieuse et son progrès : « D'a-« bord, un bruit léger, rasant la terre comme

Digitized by Google

« l'hirondelle avant l'orage, murmure et sème en « courant le trait empoisonné. Telle bouche le re- « cueille et le glisse à l'oreille adroitement. Le « mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, il « court... Puis, tout à coup, je ne sais comment, « vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'en- « fler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend « son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, en- « traîne, éclate et tonne, et devient un cri géné- « ral... un chorus universel de haine et de pros- « cription [1]. »

La calomnie a ses organes officiels et officieux; elle en a d'éclatants et de modestes; elle en a qu'elle paye grassement; elle en a dont elle est payée. Ces agents officiels, éclatants, bien rentés, qui ont conspué et honni, dans ces derniers temps, la face auguste de Rome, sont, pour la plupart, des étrangers qui n'ont jamais mis le pied dans les États du Pape; des journalistes cosmopolites et correspondants de journaux; des folliculaires éhontés qui ne croyaient pas un mot de ce qu'ils disaient ou écrivaient; des conspirateurs émérites enfin, qui savent que Rome est la pierre angulaire

[1] Beaumarchais.

Digitized by Google

de la société, et qui, pour cela, ne lui laissent ni paix ni trêve.

Quand aux détracteurs officieux de Rome, la multitude en est plus grande encore. Amis de la vérité, esprits honnêtes mais bornés, ils acceptent, avec une prodigieuse facilité, tout vent de doctrine, tout argument spécieux, se l'identifient, et s'en feraient même au besoin les martyrs. A cette catégorie appartiennent tant de voyageurs naïfs, de touristes empressés, qui n'ont jamais le temps que de voir l'épiderme des choses; qui courent, se précipitent pour *avaler* de Rome, comme on dit, le plus de rues, le plus d'églises, le plus de curiosités possible. Retranchez à ces derniers le sens de la piété, cet œil chrétien si nécessaire pour juger la capitale de la chrétienté, et vous avez des observateurs obtus, des critiques pleins d'outrecuidance, laquelle, jointe à l'ignorance de la langue du pays, leur fera prendre l'abus de la loi pour la loi elle-même, et considérer comme règle générale ce qui ne sera qu'une exception.

Combien de personnes, dans ces caravanes de curieux que les paquebots français jettent chaque semaine sur les plages des États romains, se sont

Digitized by Google

dit en partant : « Je visiterai l'Italie des Alpes au Vésuve ; je dépenserai 1,000 francs et serai de retour dans un mois! » On vole comme des aigles, mais on parle ensuite comme des perroquets.

L'opinion française sur Rome se forme encore par les fables que racontent nos soldats. Ces braves enfants de Mars ont plus de courage guerrier que de finesse d'intelligence ; depuis douze ans, ils se succèdent dans les garnisons de Rome, et ils ne rapportent ordinairement, dans leur foyer, que des récits légendaires inventés avec audace, et déclamés avec un front d'airain. J'ajouterai, sans les confondre pourtant, beaucoup de prêtres pieux et dévoués au saint-siége, mais dont la bonne foi et une crédulité trop aveugle les rendent le jouet des préjugés les plus vulgaires, ou des plus amères railleries. Ces apôtres de la vérité en ont été souvent, à leur insu, les plus terribles adversaires, précisément à cause de leur modération et de leur loyauté.

Que faire? que devenir devant un jury composé de tant de natures diverses? Les uns sont tout décontenancés en trouvant encore à Rome des ruelles non alignées, du linge à sécher devant une mai-

Digitized by Google

son, quelque pelure de fruit ou des débris de légumes gisant à l'angle d'une place, et attendant en vain le balayeur. Les autres, comme Achard, About et consorts, ne comprennent pas un bon gouvernement sans vingt théâtres orduriers et deux mille maisons publiques. Les premiers, se récrient contre les lenteurs de la douane, les mendiants qui leur tendent la main, ou un gardien qui attend quelque sou de leur générosité; les seconds, aperçoivent de lourdes chaînes au cou du peuple-roi, et dans chaque soutane rouge un tyran et un bourreau.

Eh bien! voici un livre qui n'a ni l'espoir ni l'intention de fermer la bouche aux méchants, mais qui voudrait consoler les bons en éclairant leurs doutes ou en redressant leurs erreurs. Il semblera peut-être inutile; il sera bien pâle surtout, après les belles et savantes plaidoiries inspirées par le même sujet [1]. Mais ces grands ouvrages

[1] Je nommerai *Rome et Londres*, de Margotti, les *Institutions de charité publique* à Rome, par Moricchini, *Edmond* ou les coutumes du peuple romain, les savants articles de l'*Armonia*, et généralement tous les ouvrages sérieux, les écrits de nos évêques, de nos publicistes auxquels j'ai eu recours sans scrupule, soit pour vérifier, soit pour corroborer mes affirmations.

Digitized by Google

ne sont pas pour tout le monde; il en faut de simples et de modestes, qui puissent parvenir partout où l'erreur a pénétré. Ces pages n'étaient pas destinées à voir la lumière. Écrites sans aucun art et à la dérobée pendant les loisirs que me laissaient mes études, et pendant trois ans que j'ai passés à Rome, elles partaient hebdomadairement pour France, sous forme épistolaire, et n'avaient pour but que de distraire l'absence et de contenter l'amitié. En les offrant au public aujourd'hui, j'obéis à des voix qui ont sur mon cœur tout empire.

On m'a bercé d'un autre espoir, celui de pouvoir concourir, dans la mesure de mes forces, à la défense de la vérité, et de cette Rome qui en est l'image vivante et l'organe vivant.

Rome, promotrice de la civilisation moderne, a droit à la reconnaissance, du moins au respect du monde civilisé. Mais Rome est la patrie et la mère des catholiques, elle a droit à notre protection et à notre tendresse. Sur le chemin de son pèlerinage, elle a été assaillie par des voleurs qui l'ont dépouillée, meurtrie et laissée pour morte, noyée dans son sang. Est-ce tout? Non. Ces gé-

Digitized by Google

néreux vainqueurs ont voulu l'avilir et la rendre abjecte. Ils lui ont prodigué l'insulte et l'outrage à pleines mains, et ils tentent de la déshonorer par la calomnie. Depuis sept ans ils la traînent sur la claie et l'exposent aux huées de la foule. Quel est le manant de la presse qui ne lui ait adressé son coup de pied ou son crachat?

C'est à nous tous, prêtres et laïques, à nous les enfants fidèles, de nous serrer autour de cette mère tendre et affligée. C'est à nous de panser ses blessures, de recueillir ses larmes, de la consoler, de la bénir, d'essuyer son visage ensanglanté. C'est à nous de la restaurer dans sa beauté première, et de la montrer à la terre dans sa vraie physionomie; à nous de la venger des calomnies amassées autour d'elle en montrant ses institutions admirables, son sacerdoce, sa charité et sa foi.

On dit que beaucoup de science rapproche de Dieu, que peu de science en éloigne. Cet axiome convient parfaitement à Rome. Quand on la connaît à fond, on se sent attiré vers elle. D'abord on veut la voir; puis y établir sa demeure, et enfin y mourir. Mais quand on la connaît peu, ou qu'on la connaît mal, on éprouve

Digitized by Google

de la répulsion; de l'indifférence, on passe à l'inimitié et à la haine. C'est ainsi que Rome, méconnue et persécutée comme la Vérité, en attendant le même triomphe, « devient de plus en plus « étrangère ici-bas; mais elle a des droits sacrés « à la justice; attaquée librement, elle veut au « moins être entendue; » et si Rome est entendue, la France ne tardera guère à apprécier tout ce que fait éclore de beau, de grand et de saint chez un peuple, la présence vivifiante et paternelle des souverains pontifes, et surtout de l'immortel Pie IX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

DU SACERDOCE A ROME.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I.

PIE IX. — DÉTAILS BIOGRAPHIQUES. — CARACTÈRE. PROPHÉTIE.

Vers le milieu du mois de décembre 1861 je passais à Turin, la petite bourgade devenue capitale du royaume italien. La curiosité me conduisit au parlement et j'y trouvai beaucoup de raisons de pleurer, mais aussi beaucoup de motifs de rire. On s'interpellait, on se disputait, on se menaçait, on s'injuriait à qui mieux mieux. A force de s'agiter pour rétablir l'ordre, la clochette du président se fêla. Pour obtenir la paix, on parla de Rome. Prendre Rome au Pape et s'installer en son lieu ! on battit des mains. Une voix pourtant osa dire : « Pourquoi ? » et tous répondirent : « Parce que Dieu est Dieu, et Victor-« Emmanuel est son prophète; parce que nous ne « reconnaissons pas d'autre roi que César; parce que

Digitized by Google

« l'Italie est nôtre. » Ainsi se manifesta le suffrage universel du Turin.

Quinze jours après, j'abordai à Rome et je vis une autre assemblée, un autre prophète, un autre suffrage. C'était la veille du premier de l'an, sur la place du Gésù. Selon l'usage antique, Pie IX devait venir à l'église du même nom, rendre grâces au Seigneur pour les jours que sa bonté nous dispense, et son peuple l'attendait pour l'acclamer.

Les palais environnants étaient ornés de tentures, de banderoles flottantes, de guirlandes de fleurs. Les garnisons française et romaine étaient sous les armes, et leurs fanfares remplissaient les airs de belliqueuses harmonies. La foule immense, compacte, frémissante, se pressait sur les gradins du perron, sur le socle des colonnes, aux balcons et aux fenêtres. Un murmure sourd et prolongé, mais respectueux et tranquille, tantôt grossissant, tantôt diminuant, trahissait les alternatives d'émotion qui agitaient ce peuple avide de saluer son père et son roi. Les yeux tendus vers l'endroit par où il devait déboucher, tous aspiraient au bonheur de le voir les premiers et de lui envoyer les premiers, à travers l'espace, des vivat et des protestations d'amour.

Il ne tarda pas à être annoncé par un piqueur. Alors, cette masse de citoyens, de tout rang et de

Digitized by Google

tout âge, perdirent le calme qui les possédait jusque-là. Comme une mer intérieurement secouée, ils s'ébranlent et font éclater leur enthousiasme. Ce n'était plus du transport, mais de la frénésie. Des milliers d'étendards aux couleurs pontificales surgissent comme par enchantement au-dessus de toutes les têtes, et les cris : *Vive notre souverain! Vive notre Saint-Père! Saint-Père, courage; nos cœurs sont à vous! A bas les hypocrites! Mort aux traîtres! Nous voulons Pie IX Pape et roi!* s'élevèrent de toutes part avec le fracas d'une tempête.

En ce moment, le Pape apparut au milieu d'une pluie de roses, que des mains pieuses lui jetaient du haut des maisons. Je pensais qu'il serait troublé d'une démonstration si bruyante. Peut-être, me disais-je, songe-t-il à l'Hosanna de Jérusalem, si vite et si cruellement métamorphosé en vociférations de haine! Peut-être son esprit assiste-t-il aux complots que des fils ingrats trament contre lui! Je m'imaginais qu'il serait triste et sombre. Nullement. Semblable à Celui qui venait aux filles de Sion, plein de douceur et de mansuétude, il souriait à ses enfants. Sa main levée envoyait des bénédictions à droite et à gauche; il répandait son cœur sur cette foule qui lui jetait le sien.

Tel est l'auguste Pie IX! On dit que l'histoire

Digitized by Google

contemporaine aura bien des figures de traîtres à photographier. Voici du moins un visage angélique, vraiment paternel, se montrant tout à la fois, dévoilant son âme dans sa limpidité, sa beauté et sa candeur. Aussi éprouve-t-on quelque chose d'indicible quand on l'approche; rien n'est plus doux que sa présence, après la présence réelle au Saint-Sacrement.

La vertu dominante du Pape est la bonté. On a publié de lui une biographie anecdotique, qui ne mentionne pas la centième partie de ses actes de bienveillance et de charité. Son cœur est un trésor inépuisable, une source sans fond, que la plus noire ingratitude n'a jamais pu tarir. Le temps n'est pas venu de révéler le nombre et la qualité des ingrats que ses bienfaits ont fait naître. Mais, quand je parle de mon Père, qui peut me blâmer d'empiéter sur l'histoire et de raconter quelques traits de sa clémence illimitée?

Tantôt il veille incognito au chevet des mourants, ou visite dans ses réduits la misère; tantôt il vend la moitié de ses écuries et en donne le prix aux pauvres; il fonde sur ses deniers, dans chaque paroisse de Rome, une dot de trois cents francs pour les jeunes filles les plus besoigneuses et les plus sages, et mille autres réparties dans le reste de ses États; il fait

Digitized by Google

restituer tous les objets au-dessous de cinquante baïoques, engagés au mont-de-piété; il rend à un conspirateur une lettre tombée entre les mains de la police et qui prouverait sa culpabilité; il envoie une pension à un certain paysan, nommé Guidi, pour avoir reçu de lui un service quand il était enfant. Quelle mémoire! après soixante ans, il se souvient d'un petit service! Quel est donc le pays où l'on a dit: Pie IX est un ingrat?

Un jour qu'il glissait une large aumône dans la main d'un pauvre, quelqu'un lui dit: «C'est un juif. — Qu'importe, répondit-il, c'est un homme.»

Une autre fois, c'était la saint Napoléon. Un sergent français qui l'avait célébrée par des libations surabondantes, entra dans un café et se dirigea vers un buste du Pape, placé sur une console de marbre; et comme il avait le vin *joyeux*, il invita familièrement *Sa Sainteté* à fumer avec lui un cigare, et, sans attendre la réponse, il lui en introduisit un dans la bouche en y pratiquant un trou avec un canif.

L'action était scandaleuse; pour moins que cela, Théodose avait fait massacrer une ville. Le commandant de place, pour châtier une telle irrévérence, fit écrouer le disciple de Bacchus. Mais le Pape, en l'apprenant, se mit à rire de tout son cœur et écrivit au général un billet conçu en ces termes: «Général, on

Digitized by Google

« m'a traité en camarade; il est juste que je rende la « pareille. Vous m'obligerez donc en rendant la li- « berté à celui qui l'a perdue à cause de moi. »

Un boutiquier de Bologne, assailli et dévalisé en pleine rue, brisa dernièrement un Victor-Emmanuel de plâtre pour se venger de sa mauvaise police, et le Victor-Emmanuel de chair et d'os l'a envoyé aux galères pour quinze ans !...

Oh ! puisqu'il est passé en mode, par le temps qui court, de choisir capricieusement ses rois, pourquoi ne choisit on pas des cœurs pétris de bonté, qui ne savent qu'aimer, qui ne lèvent le bras que pour bénir, qui ne remuent les lèvres que pour en laisser sortir le pardon; qui jettent l'aumône au pauvre sans l'exiger de lui; qui essuient les larmes de leurs sujets, au lieu de les faire couler? Si les rois de l'Europe, qu'ils soient tels par leur audace, le scrutin populaire ou l'hérédité, étaient bons comme Pie IX, ils n'auraient pas tant besoin de canons et de poudre pour se maintenir; ils ne voudraient pas d'autre garde que l'amour de leurs peuples.

Dans le procès sacrilége que depuis quelques années on intente au Saint-Siége, tous les ennemis, si l'on excepte les furieux, ont proclamé cette qualité si précieuse du Souverain-Pontife; mais, par un raffinement de malice, ce n'a été qu'à la condition de le

Digitized by Google

dépouiller de ses autres mérites et de ses autres grandeurs.

Cette sorte d'insulte ne saurait l'atteindre. Il a trouvé sur le trône qu'il occupe un riche héritage de vertus et de talents, de ce qui grandit un être aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu. Il l'a recueilli de ses fortes mains, l'a conservé intact, l'a embelli même par tous les dons d'une nature privilégiée. Continuateur des traditions du Vatican, égal et souvent supérieur à ses prédécesseurs les plus illustres, Pie IX, debout sur un tombeau, assiste à la marche des choses humaines et en dirige souvent le destin. Aucun diplomate n'a été encore de taille à lui donner une leçon, et il en a donné à beaucoup de diplomates : leçon de franchise, en disant la vérité ; d'équité, en défendant le droit contre l'usurpation envahissante ; d'énergie, en préférant à la félonie l'exil et la mort. Mais, après avoir déployé cette force et cette majesté, il retrouvait immédiatement sa physionomie de douceur ineffable, se mêlant comme une sœur de charité aux pauvres et aux malades, pleurant d'attendrissement à la vue de l'innocence ou au récit d'un dévouement.

C'est pour n'avoir pas vu ce double caractère de Pie IX, que des esprits moroses ou quinteux se sont trompés sur l'un et l'autre, en appelant son calme de

Digitized by Google

la dureté, et sa modération défaut d'intelligence. Il était plus vrai de dire que Pie IX était l'homme de la Providence, le Pape extraordinaire, préparé spécialement pour nos temps exceptionnels. Autant sa tolérance eût été inopportune à une autre époque, autant la roideur intolérante d'une autre époque eût été un compromettant hors d'œuvre dans celle-ci. Vouloir que Pie IX fût un Sixte-Quint avec des princes qui ne sont pas des Henri IV, c'était se jouer de la logique et du sens commun.

La guerre actuelle est moins sanglante que doctrinaire, et plus sentimentale que raisonnée. Sans doute, pour la lutte, il faut des âmes fortement trempées, et desquelles ni le poignard des sicaires, ni les promesses flatteuses n'obtiennent d'autre réponse que le fameux *non possumus;* mais il faut surtout une conception sûre et rapide pour discerner le sophisme et le réfuter, et un grand cœur prêt à pardonner toutes les faiblesses.

Or, Pie IX possède au suprême degré cette double puissance du christianisme militant [1]. Par sa rési-

[1] Par une aimable condescendance, il était allé un jour visiter l'atelier de sculpture du célèbre Benzoni. L'artiste finissait son buste, et, avec un rare bonheur, il avait donné au bloc de marbre ce ton de bonté que la gravure ou la photographie lui donne rarement. Pie IX le complimenta, et lui prenant le ciseau qu'il tenait à la main, il écrivit sur le socle cette phrase biblique :

Digitized by Google

stance désarmée, il tient depuis seize ans l'Europe en échec, et l'a mise dans l'impossibilité d'exécuter son programme révolutionnaire sans fouler aux pieds le droit, la conscience et l'honneur; et, par sa charité sans bornes, il lui a prouvé qu'elle ne trouvera l'ordre et la paix qu'en venant les chercher dans la ville du Pardon [1].

Est-il besoin de répondre à une accusation vulgaire en montrant que, dans les affaires d'importance, toute initiative vient de lui? Une des gloires de nos rois, fut de deviner le génie des Sully, des Mazarin, des Richelieu; la sienne est d'avoir connu, apprécié et employé Jacques Antonelli, une des plus fortes têtes du temps présent. Mais, il le conduit, au lieu d'aller à sa remorque; il en a fait son instrument d'observation. Antonelli voit, et Pie IX juge. C'est à Pie IX qu'Antonelli et que nous tous adressons ces mots de l'Écriture : *Custos, quid de nocte?* Gardien de l'Église et du monde, que dites-vous de la nuit qui se fait autour de nous? Et c'est lui qui répond, parce qu'il est l'oracle du temps, comme Jésus-Christ est celui de l'éternité.

Comment peut-on accréditer le bruit de l'inca-

Ecce dedi frontem tuam duriorem frontibus eorum! Cette circonstance résume toute sa vie.

[1] C'est le nom que sainte Brigitte donnait à Rome.

Digitized by Google

pacité d'un Pape? Mais tout problème sur ce point est un non-sens. Les Papes ne sont pas, comme nos héritiers présomptifs à la couronne, élevés à l'ombre des palais royaux et dans le secret imposé à ceux qui les instruisent. Pour la plupart ils vivent comme David au sein du peuple, ne sachant pas eux-mêmes qu'ils sont les oints du Seigneur. Ils travaillent en public, soumis aux règles générales des concours, des examens, et aux chances de la rivalité.

C'est ainsi que Pie IX a commencé et fini ses études, ne se distinguant des autres que par la supériorité de son intelligence et de ses succès. La preuve en est dans les missions délicates qu'on lui confia dès sa jeunesse, et les dignités qu'on lui conféra successivement, la prélature, l'épiscopat, le cardinalat, couronné bientôt par la plus auguste royauté que l'ambition puisse rêver et que, lui, obtenait par ses mérites.

Parmi ses diverses aptitudes, il en avait une singulièrement remarquable pour l'art oratoire. Le Pape est orateur, et orateur du premier ordre. Des connaissances variées en histoire, en littérature, en exégèse, en patrologie, trouvaient dans la sonorité, la sympathie et la souplesse de sa voix un puissant auxiliaire pour agir sur les esprits et les cœurs. Il

Digitized by Google

n'était jamais surpris par les circonstances; il semblait plutôt né pour l'improvisation. Alors il s'élevait au-dessus de lui-même; il était entraînant, impétueux, en un mot, apôtre. Deux fois, depuis qu'il est Pape, il a montré solennellement la magie de sa parole et son génie dans le secret d'émouvoir. C'était à la brillante époque où le P. Ventura attirait toute la ville de Rome autour de la chaire de Saint-André della Valle. Le Pape voulut l'entendre; mais l'humble religieux, en voyant entrer le vicaire de Jésus-Christ, vint se prosterner à ses pieds et le conjura de prendre la parole à sa place. Un sermon sur le blasphème était annoncé. Pie IX monte en chaire, et l'auditoire électrisé proclama le chef de l'Église prince des orateurs.

La seconde fois, ce fut sur le perron de la prison Mamertine, lors du choléra de 1854. On devait transporter processionnellement le crucifix miraculeux de cette chapelle à Saint-Charles au Corso. Le Pape assistait à la cérémonie. Quand il vit en sortant sur le forum une multitude immense agenouillée, il s'émut au souvenir des victimes du terrible fléau, et dans une allocution chaleureuse il expliqua au peuple le sens de cet agent mystérieux de la vengeance divine. La circonstance était solennelle. Le vieux forum, tant de fois pollué par la débauche et le despotisme, dut

Digitized by Google

tressaillir en entendant bénir un nom qu'il avait abhorré. Ce n'était plus saint Pierre contre lequel, dans le même lieu, on ameutait un peuple, mais un de ses successeurs qui, gouvernant le même peuple, l'exhortait à la résignation et au sacrifice. Les sanglots et les larmes proclamèrent le nouveau triomphe de l'éloquence et le règne de Jésus-Christ.

Toutes ces qualités morales et intellectuelles se rencontrent dans Pie IX avec le caractère le plus aimable et le plus heureux. Que de fois n'ai-je pas entendu dire que chez lui on n'était pas chez un maître, mais bien chez un égal et un ami ! Il aime la plaisanterie fine et il y répond finement. Ses saillies, pleines de sel attique et d'à-propos, jaillissent de ses lèvres naturellement; c'est comme le sourire de la charité avec laquelle il reçoit ceux qui vivent avec lui, et les pèlerins qui en passant viennent lui rendre hommage.

Dans l'affreux orage du mois d'octobre 1861, pendant qu'une trombe menaçait d'engloutir le Vatican, la cour effrayée se réfugia auprès de lui, et lorsqu'on eût dû, ce semble, l'entourer de consolations, c'est lui qui rassurait les autres par de bons mots : « Je suis, disait-il, en regardant les dégâts de l'ouragan, comme le vieux Job : le diable m'attaque de tout côté. »

Digitized by Google

J'ai eu le bonheur d'être admis cinq fois en sa présence, en audience particulière ; mais la première fois, après avoir fait une génuflexion sur le seuil de la porte de son cabinet, un autre au milieu de la chambre et une troisième à ses pieds, selon le cérémonial, mon émotion fut si forte que je restai comme cloué à son côté. « Mon enfant, me dit-il avec un sourire, il ne faut pas faire *tourner la tête* au Pape, surtout en cette saison ; mettez-vous en face ! »

A un de mes amis qui était tombé dans la même faute, il fit la même recommandation : « Afin qu'on ne puisse pas dire, ajouta-t-il, que le Pape vous a *regardé de travers.* »

Dans une autre occasion, un de ses ministres lui disait en lui présentant une liste de sujets pour un bénéfice vacant :

« Saint Père, celui-ci est recommandé par un tel prince, celui-là par un tel cardinal, cet autre par un tel ambassadeur. »

— « Et celui-ci, répondit-il en lisant le dernier nom de la liste, par qui est-il recommandé ? »

— « Sainteté, par personne. »

— « Dans ce cas, reprit-il, il est recommandé par le Pape, et c'est lui qui est nommé ! »

Nous dédions cette anecdote à ceux qui disent que Pie IX règne et ne gouverne pas.

Digitized by Google

Voilà pourtant l'homme qu'on ose traîner au ban de l'Europe, le roi qu'on déclare indigne de régner le père qu'on abreuve d'amertume! La papauté ne court pas de risque, ce n'est pas pour elle que nous nous alarmons. Mais pour celui qui doit la porter sur ses faibles épaules, puissent les jours d'épreuve avoir un terme, et les prières des saints qui montent vers le trône de Dieu redescendre exaucées!

C'est l'espoir du monde catholique; c'est aussi l'espoir de Pie IX. Il le témoigna l'année dernière pendant la visite qu'il fit au collége français. « Il lui semblait, disait-il, être au milieu de cette France si généreuse qu'il aime tant; et, au milieu de la France, il n'éprouve aucune crainte. » — A nous aussi, il semblait que nous représentions notre patrie en lui donnant nos cœurs et nous prosternant à ses pieds. Moins capable, mais plus audacieux que ses condisciples, confiant dans le Dieu qui des pierres du chemin fait surgir des prophètes, l'auteur de ces pages osa lui lire quelques vers crayonnés à la nouvelle imprévue de sa visite. Il les transcrit ici tels que son cœur les a dictés :

Digitized by Google

De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput. (Ps. 109.)

« Il boira de l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera la tête. »

Très-saint Père, en songeant que dans cette humble enceinte
Nous devions saluer Votre Majesté sainte,
Notre cœur a bondi joyeux.
Vite! de fleurs, de chants, nous nous mettions en quête...
Hélas! et quand nos mains préparaient une fête,
Des larmes ont rempli nos yeux.

Ah! les fleurs siéraient mal sur un pâle visage!
Comment chanter, alors que l'enfer vous outrage
Et vous jette des cris de mort?
Faut-il donc s'attrister? gémir? Non, je préfère
Montrer à vos douleurs, par-dessus le calvaire,
Le sommet brillant du Thabor.

Est-ce que votre Rome, et superbe et sublime,
Posant un pied vainqueur sur la dépouille opime
Du vieux paganisme dompté,
Ne doit pas au malheur l'éclat de son histoire?
Sa force, sa beauté, ses vertus et sa gloire,
Aux tourments de la croix elle a tout emprunté.

Et la croix désormais doit être son symbole;
Désormais on ne peut monter au Capitole
Qu'avec ce trophée à la main.
Soufflets et trahison, humilité, souffrance!
Mais plus bas on descend, et plus haut on s'élance
Homme la veille, dieu demain.

Digitized by Google

Dans ses destins divers c'est ainsi que l'Église,
A la loi du malheur pendant longtemps soumise,
Enfin a vaincu le vainqueur;
Et du fond de ces puits qu'on nomme catacombes,
A ceux qui dans le sang lui préparaient des tombes
Elle servit de fossoyeur.

O Roi-Pontife! ainsi votre immortelle tiare,
Au milieu des assauts d'un monde qui s'égare,
Acquerra sous le fouet plus d'éclat et d'orgueil;
Et ces illustres fous, hier maîtres de la terre,
Seront heureux un jour de retrouver un père
Qui voudra bénir leur cercueil.

Oui, vous serez vainqueur! Dieu l'a dit. Ah! peut-être
Vous faudra-t-il avant, comme le divin Maître,
De son calice amer accepter une part!
Pour vous défendre, hélas! nous n'avons d'autres armes
Que la prière ardente et des torrents de larmes,
Et nos cœurs réunis pour unique rempart.

Mais que dis-je? à vos yeux luit une autre espérance.
Au seuil de vos palais n'avez-vous pas la France
Qui vient mettre à vos pieds son cœur et son canon?
Lasse de guerroyer, parfois elle sommeille;
Mais malheur aux méchants quand elle se réveille!
Car c'est le réveil du lion!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

CLERGÉ. — LES CARDINAUX. — REPROCHES QU'ON LEUR FAIT. ANTONELLI ET SA POLITIQUE.

Si la malveillance s'attaquait à un simple circonciseur, toute la synagogue en serait émue. Chez les protestants, la langue, si peu tempérante quand il s'agit de nous, ne s'exerce jamais contre leurs ministres. Il est peut-être inouï qu'un pasteur ou qu'un rabbin ait dû poursuivre un coreligionnaire pour insulte, ou en diffamation.

Qui m'expliquera la facilité avec laquelle, parmi le peuple chrétien, on déchire à belles dents les membres du sacerdoce ; pourquoi l'on respecte peu ou point le ministère sacré ; pourquoi l'on éprouve presque de la satisfaction à surprendre dans le sanctuaire quelques-unes des faiblesses de l'humanité ?

Lorsque je considère la nature de la révolution, et

Digitized by Google

que j'assiste aux combats à outrance qu'elle livre à Rome; lorsque je vois qu'elle n'a pas reculé devant la sainteté du Pape, je serais surpris qu'elle eût des ménagements pour le reste de la hiérarchie; qu'elle ne trouvât pas dans le clergé romain la personnification de toutes les incapacités et de tous les vices. Aussi n'a-t-elle fait qu'obéir à ses instincts en le dépeignant comme ignorant, désœuvré, ambitieux, de mœurs légères, absorbant la substance de la nation, bénéficiant de l'honorabilité et de l'influence de son habit pour satisfaire ses propres passions, formant une conspiration permanente contre toute idée de liberté et de progrès.

Mais que les catholiques se laissent ainsi blesser à la prunelle de l'œil; qu'ils se réjouissent non-seulement de scandales existants, mais même de scandales chimériques; qu'ils écoutent ces horreurs sans un pli de visage, sans un mouvement d'indignation; qu'ils les acceptent et s'en fassent gratuitement les échos, voilà qui est incroyable; et c'est un fait.

Je dirai plus. Cette défaillance, ou plutôt ce crime, n'appartient pas seulement aux mauvais chrétiens, je l'ai constaté jusque dans les âmes pieuses. Sans hanter les mauvaises compagnies et en quelques heures on peut recueillir les opinions les plus téméraires, les plus fausses et les plus ridicules sur le

Digitized by Google

clergé de Rome, depuis les prélats jusqu'aux simples clercs.

La vérité est cependant, et je ne crains pas d'être démenti par un seul esprit sérieux et honnête qui aura étudié Rome, que le clergé romain, sans être l'idéal de la perfection, est celui qui s'en rapproche le plus ; qu'il marche à la tête de tous les clergés du monde ; qu'il les surpasse tous en science de son état et qu'il ne le cède à aucun en esprit ecclésiastique et en régularité.

Le pasteur est, dit-on, la forme du troupeau, et l'on juge de l'un par l'autre,

Totus ad exemplar regis componitur orbis.

Or, le clergé romain a le précieux privilége d'avoir pour modèle le Pasteur des pasteurs, le vicaire de Celui qui était par excellence le prêtre saint, le prêtre pur, le prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

La première irradiation de ce sacerdoce concentré dans le Pape se réfléchit sur la prélature en général, et en particulier sur le sacré-collége, qui compose comme une aristocratie religieuse, une glorieuse auréole à la papauté. Quel peuple a jamais pu s'enorgueillir d'un sénat aussi auguste, aussi remarquable en toute sorte d'illustrations ? Choisis directement par le Pape parmi les anciens du sanctuaire et ceux

Digitized by Google

qui se sont consumés dans les œuvres de bien, les cardinaux apportent ordinairement sous la pourpre la triple majesté de la sainteté, de la science et des cheveux blancs. Ils sont princes de l'Église. Comme tels, ils composent la cour du Souverain-Pontife et son cortége d'honneur dans les cérémonies; ils se réunissent en conclave pendant la vacance du siége avec le pouvoir de donner à saint Pierre de légitimes successeurs. Ils sont aussi ministres et préfets des diverses congrégations, et à ce titre, ils concourent au gouvernement de la chrétienté.

Assurément la dignité cardinalice, même au point de vue humain, est éblouissante; elle apparaît au haut de l'échelle sociale comme un brillant flambeau, et elle l'est, en réalité, puisque sa mission est d'éclairer le monde et d'élargir de plus en plus le royaume de Jésus-Christ. Tant de majesté et tant de grandeur n'empêche pas néanmoins ceux qui en sont revêtus de s'abaisser autour d'eux jusqu'aux plus petits, de s'intéresser aux institutions plus humbles qui tendent à secourir les faibles et à les rendre bons. Il est probable que la démocratie n'aurait jamais inventé ce que la charité évangélique, unie à l'humilité, a rendu si naturel et si facile, la fusion cordiale de tous les rangs dans l'unité de foi et d'amour.

J'ai vu ces Éminentissimes si splendides dans les

Digitized by Google

consistoires, si harassés par les affaires de l'orient et de l'occident, se dépouiller des insignes de leur dignité, et trouver des loisirs encore pour patronner des corporations d'ouvriers, inspecter les écoles des pauvres, les prisons, les hôpitaux, se mêler aux plébéiens, étudier leurs souffrances pour les consoler, leurs misères pour les adoucir.

Il y a un jour dans l'année où les cardinaux se font bien connaître, le vendredi de la semaine sainte, à la Trinité-des-Pèlerins. La Veille, le Pape, déposant la tiare au souvenir de la passion du Sauveur, lave les pieds aux apôtres représentés par treize prêtres indigents, et leur sert à dîner comme un humble valet[1].

Mais dans la basilique Vaticane, c'est une question de formalité rubricale. Les apôtres sont désignés à l'avance, et ils peuvent pourvoir à ce que l'humiliation du Souverain-Pontife soit plutôt un symbolisme qu'une réalité. Mais à la Trinité-des-Pèlerins, c'est autre chose.

Cet hospice, fondé vers le milieu du seizième siècle,

[1] Pourquoi treize? Les opinions sont partagées.. La plus probable est celle qui en fait remonter l'usage à un miracle qui eut lieu sous le pontificat de saint Grégoire. Ce pontife, faisant la même cérémonie, s'aperçut qu'au milieu des douze pauvres auxquels il lavait les pieds, il s'en était glissé furtivement un treizième. Il n'eut pas l'air d'y prendre garde, et il exerça sur lui comme sur les autres les devoirs de l'hospitalité; mais après le repas, ce treizième s'éleva dans les airs et disparut. C'était un ange.

Digitized by Google

reçoit gratis pendant trois jours et trois nuits les pèlerins sans fortune que la piété amène à Rome pour les fêtes de Pâques [1]. Alors ses salles regorgent de vrais pauvres avec leurs guenilles, leurs membres poudreux et quelquefois affligés de dégoûtantes infirmités. C'est envers ces malheureux que les cardinaux, imitant le divin Maître, exercent leur héroïque charité en leur lavant et leur baisant les pieds, en leur distribuant des aumônes et se faisant pour ainsi dire leurs serviteurs. La philanthropie païenne avait établi un jour de liberté pour les esclaves; il appartenait à l'Évangile de prosterner les grandeurs humaines aux pieds des haillons.

Il y a, selon moi, une humiliation plus profonde; et précisément en raison du sacrifice qu'elle coûte à la nature humaine, Rome l'a exaltée jusqu'à en faire le privilége des cardinaux et des patriciens : j'entends parler de la confrérie des *Sacconi*. D'après les statuts de l'association, chaque vendredi, plusieurs de ses membres, oubliant leur noblesse ou leur dignité, se revêtent d'un gros sac de bure qui les couvre des pieds à la tête inclusivement, avec un câble pour ceinture, et s'en vont ainsi chaussés de sandales ouvertes, de palais en palais, de boutique en bou-

[1] Pendant le jubilé de 1625, plus de 580,000 pèlerins y ont été hébergés.

Digitized by Google

tique mendier en faveur des pauvres honteux. Aux doigts de ces mains blanches qui tendent une bourse et qui reçoivent souvent de l'étranger sceptique et moqueur, au lieu d'une obole, l'insulte et le mépris, j'ai vu plus d'une fois briller de magnifiques diamants, et je n'ai pu maîtriser une forte émotion à l'aspect de l'opulence ennoblissant ainsi la pauvreté, pendant qu'elle en corrigeait l'amertume.

Un autre but des *Sacconi* est de convertir les blasphémateurs. Dans leurs quêtes ils entrent souvent dans les tavernes. Lorsqu'ils entendent blasphémer ou prendre le saint nom de Dieu en vain, aussitôt ils se jettent à genoux, et l'un d'entre eux, rompant le silence accoutumé, dit : Que Jésus soit loué! ou bien encore : Loué et béni soit à jamais le nom saint, le nom redoutable! Et puis avec humilité, mais aussi avec une liberté toute chrétienne, il fait ressortir l'horreur du blasphème, montre que Dieu est présent, qu'il nous a donné la langue pour le glorifier et autres choses semblables. S'il arrive que quelque téméraire leur fait une mauvaise réponse, ils la supportent patiemment sans rien dire, et s'en allant ils prient Dieu pour ces furieux aveuglés par la passion.

Ce n'est jamais ni dans les salles basses de la Trinité-des-Pèlerins ni sous ce gros sac de toile que nos pharisiens modernes vont découvrir les cardinaux

Digitized by Google

pour les juger. Ils ne veulent aperçevoir que le prestige de leur *cappa* rouge, de leurs chevaux brillamment caparaçonnés, de leurs carrosses flanqués de laquais au costume élégant. Ils ne songent pas que cette pompe plus apparente que réelle est exigée par la présence du souverain et la splendeur du culte, et que, pour entretenir ce train de maison, la cour romaine ne paye à chaque cardinal que 21,400 fr. En France, les cardinaux ont des émoluments bien supérieurs, et malgré cela, quoiqu'ils ne soient attachés à la cour, ni comme ministres, ni comme dignitaires, le gouvernement dans sa sagesse a compris qu'il devait concourir à rehausser l'éclat de la pourpre en élevant le chiffre de leur budget, et il les a nommés sénateurs.

Pour être parfaitement exact, il faut dire toutefois que la plupart des cardinaux romains reçoivent un modique supplément pour les charges particulières qu'on leur confie. Sans cela, avec les obligations inhérentes à leur titre, les énormes frais d'installation et autres dépenses, loin d'enrichir leurs héritiers, ce qui est impossible, ils laisseraient à peine en quittant la vie de quoi payer leur enterrement.

Mais la prévention ne voit que l'éblouissement de la forme, et un œil ébloui ne vit jamais la vérité. De là cet ébahissement qui va jusqu'au scandale;

Digitized by Google

de là d'imtempestives récriminations : « Jésus-Christ n'allait pas ainsi; Jésus-Christ était plus modeste; Jésus-Christ a condamné ce faste mondain! »

N'a-t-on pas fait les mêmes déclamations à propos du pouvoir temporel du roi de Rome? Pour la première fois peut-être on lisait l'évangile, non pas afin de le réduire en œuvres, mais afin de prouver que le royaume de Jésus-Christ n'était pas de ce monde; que lorsqu'on offrit à Jésus-Christ une couronne terrestre, il se sauva, tandis que le Pape a un royaume de ce monde et, loin de fuir le sceptre, il il excommunie ceux qui essaient de le lui ravir.

Il faut que ces arguments soient bien niais pour trouver tant d'échos sur la terre et tant de crédules pour les applaudir. Répondez que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, mais qu'il est dans ce monde et pour ce monde, ou plutôt que ce monde est pour lui; qu'une leçon de modestie dans l'usage de la puissance n'est pas la condamnation de cette puissance; que le Pape, chef suprême et unique de cette immense ruche qu'on appelle l'Église catholique, se frappe tous les jours la poitrine et s'intitule le serviteur des serviteurs de Dieu; qu'il a subi plutôt que favorisé le développement du luxe dans le culte; que toutes les choses humaines procèdent ainsi; que nos premiers rois de France montaient

Digitized by Google

sur des chars traînés par des bœufs et non pas sur des voitures incrustées d'or, attelées de six alezans comme Napoléon ou Louis XIV : tout cela est de la critique, de l'histoire, du sens commun et c'est pourquoi non accepté.

Je ne puis pas comprendre qu'on en appelle à l'humilité du Sauveur pour condamner les magnificences du roi et des princes de l'Église, car il est historiquement vrai qu'il a reçu des triomphes dans les campagnes et les villes de la Palestine comme aucun souverain n'en a reçu et n'en recevra jamais : témoin ces jonchées de rameaux d'olivier et ces vêtements dont on se dépouillait pour les jeter sous ses pas. Or, il est bien plus certain encore que si Jésus-Christ, même au dix-neuvième siècle, daignait se montrer parmi nous comme autrefois à Jérusalem, sans doute il trouverait des traîtres et même des bourreaux, mais il ne manquerait pas de cœurs enthousiastes pour l'acclamer et entourer sa personne de l'éclat de la royauté.

L'Église a toujours été traitée ainsi par ses enfants et le sera toujours. Pepin le Bref, Charlemagne, la comtesse Mathilde, connaissaient les textes bibliques mieux que les rédacteurs les plus habiles et les académiciens les mieux stylés ; mais ces illustres chrétiens aimaient l'Église et tout ce qui la concerne.

Digitized by Google

Quand on aime l'Église, on la défend et on lui donne; quand on la déteste, on l'accuse et on lui ravit.

Malgré tant de luxe extérieur déployé à Rome par les cardinaux, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver, plus que chez eux, la simplicité dans les goûts, la facilité dans l'abord, j'ai presque dit la familiarité dans leurs relations avec les subalternes.

En France on verrait plutôt le contraire : moins d'éclat au dehors, mais plus de roideur au dedans et pas d'intimité. Assurément ce n'est pas à l'habit qu'il faut s'en prendre. L'habit est une question de forme; il mesure la hauteur et la largeur d'un homme, mais point du tout sa valeur morale et les dimensions de son génie; il est du reste le même à peu de chose près à Paris et à Rome. Ce n'est donc pas à sa robe de chambre ou à sa soutane noire qu'il revêt toujours en rentrant chez lui, que le prélat romain emprunte son laisser-aller et sa condescendance, pas plus que les évêques français ne doivent leur dignité plus soutenue aux insignes épiscopaux qu'ils déposent rarement.

Il serait également absurde et injuste de chercher l'explication de cette différence frappante dans une vertu plus épurée chez les Romains que chez nous.

Digitized by Google

Notre épiscopat s'est placé si haut par sa sainteté, ses talents, son énergie à défendre la vérité et le Saint-Siége, que Rome entière l'a proclamé dernièrement encore dans une solennité à jamais mémorable, et ses détracteurs les plus hostiles l'ont reconnu.

J'ai soumis plus d'une fois ce problème à un savant religieux, Romain de domicile, mais Français par la naissance et par le cœur, et il en trouvait la solution dans un ordre d'idées plus élevées. Selon lui, cette anomalie mille fois constatée est le résultat de la fausse position dans laquelle des circonstances fâcheuses ont placé l'Église de France. « Chez vous, « me disait-il, le droit canon est presque à l'état de « mythe, et cette lacune a jeté sur les bras des « évêques une montagne de difficultés. Un évêque « qui gouverne son Église comme il la doit gouver- « ner, c'est-à-dire aux termes du concile de Trente, « *juxta canones*, est dans toute mesure odieuse à « couvert sous la loi. Il n'est jamais tenu à changer « de visage, à cesser d'être bon, clément, paternel. « Quand la sévérité devient nécessaire, elle est exer- « cée par la loi; le recours au législateur n'a lieu que « pour tempérer la justice; tandis qu'en l'absence de « la législation ecclésiastique, l'évêque doit moins « absoudre que condamner, et si sa bonté naturelle « ne le met en garde contre des influences malveil-

Digitized by Google

« lantes, il devient, à son insu, le bourreau de ses « enfants.

« Qu'arrive-t-il ? c'est que les sujets sur lesquels « s'exerce son pouvoir discrétionnaire s'habituent à ne « l'approcher qu'avec crainte et tremblement. De là « cette réserve froide des évêques qu'on appelle de la « dignité : ils ne la prennent pas, on la leur donne.

« Quelques prélats ont senti l'inconvénient qu'il y « avait à accepter pour soi seul la terrible besogne « d'être en même temps l'auteur, le conservateur et « l'exécuteur de sa loi ; de cumuler la charge du pas- « teur et de l'official ; d'être accusateur et juge, et ils « ont partagé leurs travaux avec des commissions. « C'est un expédient qui ne saurait valoir la loi elle- « même. De tels commissaires improvisés, en les sup- « posant à la hauteur de leur mission, assument beau- « coup de responsabilité et ne dégagent pas l'évêque « de la sienne ; ils ne lui rendent pas surtout la cé- « leste prérogative de se faire aimer en aimant.

« A Rome, les choses n'ont pas le même aspect. Sur « le marchepied du trône où s'asseoit l'autorité, il y « a un livre ouvert. Ce livre, que la sagesse de l'É- « glise a mis tant de siècles à élaborer, est le code le « plus admirable et le plus approprié à toutes les po- « sitions. Il est plein d'indulgence, puisque c'est une « mère qui l'a dicté ; mais quand il faut frapper, la

Digitized by Google

« férule est dans son texte et non pas dans la main « qui ne doit que bénir. Le prélat n'a pas à se des- « saisir de sa paternité, de sa bienveillance; ses bras « et son cœur sont toujours ouverts à qui vient s'y « jeter. Son habit violet ou rouge, son titre d'évêque « ou de cardinal n'effraie pas plus que le titre ou le « costume d'un guerrier n'effraie son propre fils. Il « n'y a donc pas à s'étonner si, admis à voir le Pape, « au lieu d'un souverain superbe, vous trouvez un « ange de simplicité et de douceur; si, en entrant « dans le cabinet d'un de ses ministres, au lieu de « paroles qui vous glacent, il vous semble entendre « la voix d'un ami [1]. »

Ce tableau renouvelé de la primitive Église, où tous les ordres étaient confondus dans une communauté de souffrances et de charité, se présente aux regards simultanément avec un autre aussi suave et aussi digne d'être contemplé. Tandis que la tendresse paternelle rattache les cardinaux à leurs inférieurs, la piété filiale les rassemble et les unit autour de leur commun père, le vicaire de Jésus-Christ.

La secte avait dit : Introduisons-nous dans la ber-

[1] Cette théorie ne combat nullement le droit qu'ont les évêques dans les cas urgents de condamner *ex informatâ conscientiâ*. Ce droit est certain; et lorsque dernièrement en Piémont le ministre de la justice prétendait le condamner et l'abolir, il n'a condamné que sa propre ignorance et son impiété. (L'auteur.)

Digitized by Google

gerie. Si la trahison peut pénétrer dans le sacré-collége, la victoire est à nous. Mais la trahison s'est brisée contre un rempart plus dur que le bronze. Les barbares pourront de nouveau escalader le Capitole; de nouveau le sénat, plutôt que de se rendre, se laissera égorger.

Il est parmi eux un homme qui résume en lui les vertus et l'héroïsme de tous ; qui est comme la sentinelle perdue aux avant-postes de l'Église; qui guerroie pendant que ses frères prient pour les mêmes principes et pour le même chef. Cet homme, c'est Antonelli.

Esprit vaste et ferme, rompu à la sophistique de l'erreur, s'il ne fut qu'un outil entre les mains de Pie IX, il fut le plus mâle et le plus fructueux. L'avenir demandera le secret de sa puissance, de sa gloire, de sa supériorité sur les hommes d'État ses contemporains, et l'on nommera son intelligence que personne ne conteste. J'ai entendu sa modestie l'expliquer différemment devant quelques admirateurs de sa politique.

« Notre force, disait-il, n'est pas en nous ; elle est « dans la cause même que nous défendons. Le génie « du Vatican est tout entier dans le courage à prononcer ces paroles : *est, est ; non, non,* cela est, ou cela « n'est pas. On a comparé les diplomates à des joueurs « assis devant une table de jeu et se provoquant à

Digitized by Google

« qui mieux et à qui plus trichera. Rome ne s'as-
« seoit jamais à cette table; c'est pourquoi elle n'a
« pas besoin de la mémoire des menteurs. En disant
« la vérité aujourd'hui, elle est sûre, sans y prendre
« garde, d'avoir parlé comme il y a un siècle. Voilà
« notre habileté, nous n'en avons pas d'autre. »

Que peut contre cette doctrine la révolution qui se coupe, se contredit, se parjure? Comment se parer contre les projectiles d'une telle baliste qui ne laisse debout aucun argument de la ruse ou de la perfidie? Aussi le cardinal Antonelli est-il devenu la terreur et l'exécration du camp ennemi. On ne peut lui pardonner d'être la massue avec laquelle Pie IX écrase le génie du mal; et le génie du mal, semblable à ces animaux qui, ne pouvant atteindre la main qui les frappe, mordent l'instrument dont on les a frappés, a porté sa dent meurtrière et haineuse sur l'instrument de la papauté.

Qui n'a pas lu les pamphlets destinés à salir la toge immaculée du secrétaire d'État? On l'a attaqué dans ses mœurs, dans sa probité, dans ce qu'il y a de plus délicat au monde, le désintéressement de l'amitié.

Le cardinal Antonelli n'est pas prêtre, il est vrai, mais il est diacre. L'Église ayant établi trois classes de cardinaux, les évêques, les prêtres, les diacres, il a donc tout ce qu'il faut du sacrement de l'ordre pour

Digitized by Google

être cardinal. S'il n'a pas la prêtrise, c'est qu'il ne la veut pas, qu'y a-t-il à répondre? Saint Jérôme était d'un âge très-avancé quand il osa dire sa première messe, et on connaît d'autres saints qui ont reculé toute leur vie devant cet honneur. Mais quoique non prêtre, le cardinal Antonelli est dans les ordres sacrés, et par conséquent lié à Dieu par des liens indissolubles. Ceux qui sont partis de là pour le calomnier n'ont été trompés que par leur ignorance ou par l'histoire de certaines cours auxquelles on pourrait souhaiter un peu plus de pudeur. Ils n'ont pas songé que les âmes pures ont seules le droit d'habiter le Vatican, et que l'ombre de Pie IX ne convient qu'aux cœurs chastes.

Un autre grief a été sa fortune. Chose étrange! ce crime a été dénoncé en France où l'on n'a jamais pu dire d'un ministre de longue ou de courte durée ce que l'histoire rapporte d'Aristide l'Athénien! Je ne connais ni les domaines ni les capitaux du cardinal. Une seule chose m'étonnerait, c'est qu'appartenant à une famille fort riche [1], après trente ans de hautes charges publiques, dont douze à la secrétairerie d'État avec de magnifiques cadeaux reçus de tous les souverains de l'univers, avec une vie retirée, sans osten-

[1] Le cardinal est un des trois ou quatre membres du Sacré-Collége issus de parents fortunés. Son père s'était enrichi en faisant le commerce du bois avec l'Espagne.

Digitized by Google

tation, sans donner des bals, des festins et des chasses, sans enfants à doter, sans famille à entretenir, il dût éprouver les rigueurs de la misère.

Si je ne connais pas ses rentes, j'ai eu fréquemment l'occasion d'admirer ses largesses pour les pauvres et même pour la veuve de son assassin à laquelle il paie une riche pension. Il n'est avare que pour lui et pour les siens, et certainement on ne l'aurait jamais accusé de favoriser le népotisme, si ses frères ne devaient leur brillante position à leur intelligence hors ligne et à leur probité qui leur a fait confier de considérables intérêts [1].

Les hommes droits n'ont pas besoin de ces détails ; mais il est bon de réparer dans l'esprit des simples les ravages que le mensonge y a semés. Malgré ses prétendues richesses, malgré son prétendu amour pour le plaisir, Antonelli donne au monde un spectacle que depuis longtemps on a désappris à contempler, celui de l'abnégation la plus complète, de l'amitié fidèle et dévouée.

Qu'est-ce qui l'empêche d'aller dans une villa somptueuse se reposer, au sein des jouissances humaines, de vingt ans de combats ? Pourquoi, en dé-

[1] Ils sont au nombre de quatre : deux lancés dans le grand commerce, un, directeur de la Banque romaine, nommé par les actionnaires et non par le cardinal, et le quatrième enfin est resté auprès de sa mère, qui vient de mourir dans un âge très-avancé.

Digitized by Google

sertant le poste qu'il occupe, ne se dérobe-t-il pas à tant de calomnies, à tant de haines, à tant de soucis? Qu'est-ce qui le retient aux flancs de ce vieillard dont on annonce depuis si longtemps les funérailles? Est-ce l'argent? Vous dites qu'il en regorge. La gloire? Il possède la plus légitime et la plus pure. Le plaisir? Le poignard des sicaires est toujours suspendu sur sa tête comme une épée de Damoclès.

Ce qui l'empêche de fuir, c'est son amour pour l'Église. Ce qui le retient, ce sont des services à rendre à la papauté, c'est le dévouement à la personne du Pape. Malgré les passions populaires soulevées contre lui, Antonelli n'a jamais cessé d'être le conseiller, le soutien, l'ami de Pie IX. Il l'a suivi sur la terre d'exil; il était à ses côtés, quand une balle, dirigée sur lui peut-être, frappa un camérier sur le balcon du Quirinal. Il essuie ses larmes que l'ingratitude fait couler; nouveau Cyrénéen, il l'aide à porter sa croix, et elle est lourde; avec lui il montera, s'il faut, au calvaire ou descendra aux catacombes; mais devenir un Nunziante, un Liborio, un Persano, le trahir devant l'ennemi, jamais! L'avenir oubliera peut-être son génie immense. Ce qu'on n'oubliera pas, ce que les siècles se plairont à redire, c'est qu'il aima son maître, son père, son roi jusqu'à la fin, *in finem dilexit.*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

SUITE. — BAS CLERGÉ. — COSTUME. — ACCUSATIONS DIVERSES.
VA-T-IL AU THÉATRE? — VA-T-IL AU CAFÉ?
EST-IL IGNORANT? — JALOUX?
QUE PENSER DES EXAMINATEURS ET DU DOCTORAT
DE LA SAPIENCE?

Loin de moi la pensée d'établir, par ce titre de *bas clergé*, une délimitation de mérite entre les divers membres qui composent le corps sacerdotal. Le sacerdoce est un sacrement qui ne divise pas ses grâces. Il est avec sa toute-puissance et sa beauté dans le dernier des prêtres comme dans le Souverain-Pontife : beauté et puissance qui font douter si Dieu aurait pu inventer quelque chose de plus pour exalter l'homme au-dessus de toute chose créée.

En effet, exercer ici-bas les fonctions de lieutenant du Christ, apparaître tel qu'un autre Verbe, messager des volontés divines, défenseur de la vérité et du droit, médiateur officiel entre la créature coupable

Digitized by Google

et le Créateur irrité, être le dépositaire des clefs mystiques, qui ouvrent sans qu'on puisse fermer et qui ferment sans qu'on puisse ouvrir; jouir du droit ineffable d'approcher Dieu, de commander à Dieu, d'enfermer Dieu dans un humble symbole, est-ce proportionné à la faiblesse humaine? Un tel poids de gloire écraserait les anges eux-mêmes. Et cependant, Dieu l'a fait pour l'homme, pour le prêtre le plus pauvre d'esprit comme pour le plus riche d'intelligence. Et ces prodiges, qui déroutent la raison, s'accomplissent en tout temps et en tout lieu, dans la chapelle de chaume, comme sous les riches lambris de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran.

Il n'y a donc ni grand ni petit dans les rangs de la milice sacrée, au point de vue du caractère. Encore moins ai-je voulu, en établissant deux catégories dans le clergé, former un catalogue par ordre de sainteté et de savoir; je serais tombé dans une injustice que le clergé supérieur eût été le premier à relever. Une hiérarchie existe dans l'Église, à l'imitation de celle des anges dans le ciel, avec ses degrés supérieurs, inférieurs et intermédiaires; il faut bien se servir des expressions qui les désignent, quand on veut en parler.

Au sommet de cette échelle, immédiatement après le Pape, qui la couronne, il faut placer la prélature,

Digitized by Google

composée des cardinaux, des prélats au manteau court (*mantelletta*) et des prélats au manteau long (*mantellone*).

Les cardinaux ont trois espèces de costumes : l'un, qu'on pourrait appeler l'uniforme de gala, est rouge, et consiste en soutane, mantelet et camail; le second est la soutane noire bordée de rouge, qui se porte dans l'intérieur du palais; le troisième est l'habit privé, et comprend la culotte courte noire, les bas rouges, une soutanelle noire bordée de rouge, et le chapeau à glands d'or.

Les prélats *di mantelletta* ne portent la soutane et le mantelet violet qu'aux fonctions sacrées, ou en présence du Pape. Chez eux ou en public, ils ont la soutane noire bordée de rouge, ou l'habit privé sans couleur distinctive. Les évêques et archevêques ont toujours la croix pectorale, ainsi que les abbés mitrés, qui conservent l'habit religieux de leur ordre.

Les prélats *di mantellone*, vulgairement appelés monseigneurs, ne peuvent porter la soutane violette qu'aux églises : c'est obligé en présence du Pape, facultatif ailleurs; leur manteau, également violet, est une espèce de pardessus sans manches, qui, au lieu de s'arrêter à la moitié du corps, comme celui des précédents, retombe jusqu'aux pieds; il a, de plus, deux longues bandes de même étoffe attachées aux épaules

Digitized by Google

et flottantes. En dehors des cérémonies religieuses, le monseigneur n'a pas d'autre distinction que le *collare paonazzo* ou col intérieur violet, qui tient lieu de rabbat et est commun à la prélature du second ordre. Ce cérémonial est suivi rigoureusement à Rome ; il varie quelque peu *extra urbem*.

Le clergé inférieur est toujours habillé de noir, qu'il soit en soutane ou en habit privé.

Diverses parties du costume ecclésiastique, sauf la couleur, sont les mêmes pour tous les ordres. D'abord, la forme générale, pour les uns comme pour les autres, est identique. Les souliers à boucles, la soutane, la soutanelle, la culotte, le chapeau, le *collare* sont obligatoires pour tous, sans exception. La soutane des prélats a, de plus, la ceinture. Les cardinaux et le Pape seuls ont le droit de porter la queue, et c'est pourquoi ils ont seuls des caudataires. Les prélats de second ordre, y compris les évêques et les archevêques, ont la soutane légèrement relevée par derrière avec un bouton. La forme obligée du chapeau est triangulaire : c'est une importation française du siècle dernier ; l'élégant de Bernis le mit en honneur, malgré les traditions italiennes, qui étaient pour le chapeau rond à deux bords. Le Pape osa résister à la mode, et il retient encore le privilége du chapeau antique et de la couleur blanche pour ses vêtements.

Digitized by Google

Le manteau est le complément du costume ; on ne peut pas sortir sans en être revêtu. Il y en a de deux espèces : celui qu'on porte avec la soutane, et celui qui se met avec l'habit privé. Le premier, étroit par les épaules, descend jusqu'à terre en s'élargissant; le second ressemble au mantelet de cérémonie français, seulement il est cousu au col de la soutanelle et il n'excède pas la longueur de ce vêtement.

Il y a, à Rome, un autre objet de toilette ecclésiastique, d'un usage général quoique facultatif : on l'appelle *zimarra* ; c'est une manière de petite pèlerine collante, très-courte, très-ouverte devant, avec deux manchettes qui s'arrêtent à l'avant-bras. L'iconographie du moyen âge montre combien l'origine en est antique. La mode, qui envahit tous les pays, même les États romains, l'avait jetée dans le discrédit ; c'est le Pape actuellement régnant, qui, pour abolir chez les prélats l'usage de la robe de chambre, manifesta le désir de la voir porter ; et, comme il donna lui-même l'exemple, son désir est devenu une loi.

Devant ces notions du costume du clergé romain tombe un certain préjugé que la malice a mis en circulation. Dire que le prêtre paraît dans les rues sans soutane, ce n'est pas prouver qu'il est travesti en bourgeois. Si l'on y a pris garde, l'habit privé n'ayant en moins que la soutane, on peut voir qu'il reste assez

Digitized by Google

du costume ordinaire pour distinguer un ecclésiastique aussi facilement qu'un soldat.

Loin de voir les prêtres se travestir en laïques, il serait plus vrai de dire que beaucoup de laïques se travestissent en prêtres : tels sont les employés des églises, sacristains, bedeaux, les chantres de la chapelle Sixtine, une multitude de collégiens, les avocats consistoriaux, appelés aussi *clerici uxorati*. Jusqu'en 1848, les médecins et les magistrats portaient la soutane; même maintenant, les avocats doivent l'endosser, quand ils plaident devant certains tribunaux. Malheureusement, *habitus non facit monachum*, comme dit le proverbe; et beaucoup de ces individus, destinés au monde s'ils ne lui appartiennent déjà, pensent, parlent, agissent quelquefois moins conformément à leur habit qu'à leur vocation profane; de là, pour certains observateurs, un motif de s'offusquer, d'accuser même le sacerdoce des abus du costume sacerdotal.

Du reste, ces accusations, le plus souvent, sont calomnieuses, pour cause d'impossibilité. Les étudiants sont confinés dans leur collége : ils ont juste autant de liberté qu'en permettent quatre murailles plus ou moins étendues. Quant aux autres, ils ne portent pas la soutane au delà de leurs fonctions, et ce n'est pas vraisemblablement en plaidant une cause ou en ser-

Digitized by Google

vant la messe qu'ils offensonter la délicatesse d'un public chatouilleux. Les accusateurs du clergé n'ont donc pas même ce prétexte pour prétendre avoir vu des soutanes aux loges des théâtres et aux mauvais lieux. Quoique les théâtres, à Rome, soient plus décents sous le rapport des œuvres et de la représentation [1], et que, pour ce motif, ils soient moins réprouvés qu'en France, le prêtre s'abstient d'aller y prendre une récréation qui répugnerait à son caractère et à la gravité de ses mœurs.

Partout, excepté là, il se mêle volontiers à la foule, et la foule le voit avec plaisir. Il assiste au feu d'artifice qui se tire deux fois par an sur les hauteurs du Pincio ; à l'illumination, unique au monde, de la coupole de Michel-Ange ; aux grandes parties de loto, dans l'hippodrome de la villa Borghèse; aux combats innocents du carnaval, dans le Corso ; il va même au café, sans mal édifier personne.

Les cafés, à Rome, ne ressemblent en rien à ceux des autres pays : un silence presque absolu règne dans les salles les plus remplies ; chacun a sa petite table et prend son chocolat ou sa glace en lisant le journal. A la vue de ce recueillement et de deux lampions éclairant une madone, on pourrait se croire

[1] Voir ch. VII, liv. II.

Digitized by Google

dans le vestibule d'un temple sacré. On comprend alors qu'un prêtre ne soit pas déplacé dans un endroit où il n'y a que de la retenue et de la convenance. D'ailleurs, il n'y va guère que par nécessité. Les distances à parcourir pour se rendre à un bureau, à une école, à une église, ou pour en revenir, surtout dans les brûlantes journées d'été, obligeraient des tempéraments plus robustes à se reposer et à se rafraîchir. Mais pourquoi donc cet éternel oubli de la couleur locale? Pourquoi s'obstiner à vouloir Rome comme Paris? Pourquoi, en un mot, se scandaliser de ce que non-seulement les Romains ne trouvent pas mauvais, mais encore de ce qu'ils ont pour bon et agréable?

Le prêtre à Rome n'est point le paria de la société; il en est, au contraire, la joie et l'ornement. On se plaît dans sa société et on la recherche. Et, à tout bien prendre, rien n'est plus logique que ce va-et-vient, ce pêle-mêle des prêtres et des fidèles, à l'église et partout. Ce spectacle fait l'éloge de la nation qui le donne. Un peuple qui peut soumettre toutes ses actions aux regards chastes du prêtre, n'en fait point dont il doive rougir. Pourquoi ne voudrait-il pas le prêtre dans ses plaisirs, lui qu'il invoque et trouve toujours quand arrivent les tristesses! Pourquoi celui qui l'aime, qui a baptisé ses enfants, fermé les

Digitized by Google

yeux à son père et à sa mère, deviendrait-il son ennemi quand il vient partager son délassement et prendre auprès de lui sa part de soleil et de liberté? Le prêtre, dit le Seigneur, est le sel de la terre, et si le sel est rejeté, rien ne la préservera de la corruption.

C'est ainsi que le prêtre est compris par les Romains. A travers l'enveloppe opaque de son humanité, ils aperçoivent le représentant de Jésus-Christ, le ministre de la prière et du sacrifice. On se réjouit à son ombre, on se plaît à le voir et à lui parler. Je n'oublierai jamais la scène de famille que j'allais souvent admirer au Pincio, dans ces labyrinthes de verdure, au milieu des parfums des fleurs et des symphonies militaires. Là, tout l'univers a rendez-vous. L'Européen passe à côté de l'Asiatique, le noir à côté du blanc; le Turc y coudoie le Juif; les grecs, les protestants, les catholiques, tous les types, toutes les langues s'y croisent et s'y mêlent : mosaïque vivante composée des éléments les plus divers, au-dessus de laquelle la physionomie douce et grave du prêtre s'élève comme une belle fleur dans un beau jardin.

Si ce commerce continuel et familier avec le prêtre manifeste l'esprit chrétien de la population, il démontre aussi avec quel soin jaloux le clergé veille à conserver intacte sa réputation qui, après le témoignage

Digitized by Google

d'une bonne conscience, est sur cette terre la plus douce récompense de la vertu. Il y travaille sans cesse; car, comme tous les enfants d'Adam, il a besoin de combattre contre la chair et le sang; mais pour vaincre il a comme les autres la grâce, et plus que les autres il trouve une coopération tendre et efficace dans l'autorité.

On s'est plu très-gratuitement à nier cette coopération officielle, parce qu'elle ne se révèle point par des scandales. Elle s'exerce cependant avec une douceur qui n'est jamais de la faiblesse et avec une force qui n'est jamais de la brutalité. Cette sollicitude de l'autorité apparaît d'abord dans le choix des vocations et dans les soins dont elle les entoure en les cultivant dans les conservatoires et les séminaires à l'abri du monde et de ses dangers, et plus tard, en les soumettant à la surveillance jalouse de l'Officialité, œil toujours ouvert à qui rien n'échappe, et qui emploie un système disciplinaire en rapport avec la faute et le caractère sacré du coupable.

J'ai consulté les registres de ce tribunal et j'ai constaté deux choses : premièrement, que le nombre des procès est deux fois moindre, proportion gardée, qu'en France et dans le reste de l'Italie; secondement, que la majeure partie des délinquants sont étrangers à Rome.

Digitized by Google

Il y a en moyenne à Rome deux mille ecclésiastiques étrangers, presque deux fois plus que de romains. Beaucoup parmi eux sont des modèles de piété et d'application. Envoyés par leurs évêques, leurs familles ou leurs protecteurs, afin de perfectionner leurs études et puiser la science aux sources les plus pures, ils étonnent les indigènes par l'ardeur et le succès avec lesquels ils entreprennent d'immenses travaux. Mais beaucoup d'autres sont des astres errants loin de leur orbite. Hommes légers et aventureux, ils se sentaient à l'étroit dans leur patrie et sont venus demander à la capitale de la chrétienté une position sociale, se mettant parfois en rupture de ban vis-à-vis de l'ordinaire de leurs diocèses et traînant avec soi les défauts ou les vices qui les ont fait disgracier.

C'est parmi ces derniers qu'on voit ces brebis galeuses qui affligent le pasteur, en compromettant le troupeau, et que la révolution va recruter des adeptes. Mais peut-on en faire un crime à Rome? Rome, au contraire, ne pourrait-elle pas accuser les diocèses qui lui envoient de tels fléaux? Dans sa tendresse sans limite, elle les accueille dans ses bras, comme elle accueillait jadis les barbares, afin de les sanctifier en les rendant à leurs devoirs. Sa police sur eux est plus active et plus sévère. Leurs noms et leurs domi-

Digitized by Google

ciles sont inscrits au vicariat; le *celebret* doit leur être signé par le cardinal vicaire tous les mois, au besoin plus souvent, et toujours sur la présentation d'un certificat de l'autorité paroissiale, sous peine de censure, de prison ou d'exil.

Mais tel n'a jamais été et tel ne peut être le clergé du diocèse de Rome. Étroitement uni au chef de l'Église qu'il a le bonheur de posséder, il ne semble occupé qu'à vénérer cette image de Dieu sur la terre et d'en copier les insignes vertus. Bon et doux comme lui, comme lui affectueux, désintéressé, affable pour tous ceux qui l'approchent, il est heureux d'offrir ses services et surtout de les voir accepter. D'une humeur grave mais facile, il apporte à ses récréations une simplicité qui paraît naïve à notre recherche française. Il écoute comme des récits fantastiques les anecdotes de nos capitales, et il en demeure stupéfait.

Le clergé romain est pauvre et très-pauvre; il faut qu'il s'écrase de travail, qu'il cumule les charges, qu'il se prive de tout, pour arriver au bout de l'an sans emprunter. Providentiellement la nature lui a inspiré des goûts modestes et créé peu de besoins. La sobriété lui est instinctive. Il la pratique naturellement comme en d'autres pays on pratique le défaut opposé. Pour ces compatriotes de Lucullus, une grande partie de plaisir, le jeudi, est un goûter en

Digitized by Google

petit comité et dont un plat de macaroni, du jambon cru, un flacon d'orvieto font tout le luxe. Cela rappelle la table du Vatican qui, sous Grégoire XVI, ne coûtait pas 16 francs. Quant à Pie IX qui, étant évêque et cardinal, ne dépensait qu'un écu pour ses repas de chaque jour, il a pensé que sa dignité de Pape ne l'obligeait à manger ni mieux ni davantage [1] !

Et toutefois, ce clergé, simple comme un enfant et mortifié comme les anachorètes, compte dans son sein des colosses de science, des hommes qui n'ont rien laissé d'inexploré dans le vaste domaine des découvertes de l'esprit. Rien de plus commun que de rencontrer à Rome des ecclésiastiques d'une érudition immense, gradués dans toutes les Facultés, ayant soutenu en public avec un remarquable succès les plus hautes thèses.

Le nombre et la qualité des ouvrages imprimés depuis le commencement de ce siècle prouverait qu'on est à la plus brillante période de la science divine et humaine, au centre de la catholicité. Citons quelques noms propres appartenant à tous les rangs du clergé séculier et régulier : Maï, le lecteur des *palimpsestes*, un des hommes les plus prodigieux

[1] Les frais de table pour la reine d'Angleterre s'élèvent à 1,577,568 francs par année. (Pie IX et l'Italie. — Clavé.)

Digitized by Google

qui aient existé pour l'histoire; — Theiner, directeur des archives vaticanes, auteur de plusieurs ouvrages volumineux en latin, en français, en italien, continuateur de Baronius [1]; — Enrico Fabiani, ex-professeur à la propagande, génie universel qui se révèle également dans la théologie, la philosophie, l'histoire naturelle; dans les langues, la littérature, l'art oratoire, la musique et la poésie; on trouverait difficilement son semblable; — l'abbé Cipolla, moraliste et orateur; — Perusini, ex-professeur du texte canonique à la Sapience, esprit d'une lucidité et d'une pénétration qui tiennent du prodige; — Mgr Joseph Cardoni, évêque *in partibus*, moraliste d'un savoir si étendu et si profond qu'il vaut à lui seul une bibliothèque; — Mgr Asinari di Sanmarzano, archevêque *in partibus* et préfet de la bibliothèque Vaticane, très-renommé comme littérateur; — Audisio, qui passe pour un oracle dans les études ecclésiastiques, l'éloquence, la philosophie religieuse et le droit public; — Mazzani, célèbre dans les mathématiques et la langue grecque; — Calandrelli, dans les mathématiques; — Adinolfi, dans l'archéologie; — Mgr Tizzani, dans l'histoire; — le P. Modena, dominicain, en théologie et dans les langues; — Vincenzi, dans la con-

[1] Il habite l'ancienne prison de Galilée, au Vatican, cet horrible cachot qui ressemble à une demeure de prince.

Digitized by Google

naissance des langues orientales; — Pacetti, en philosophie morale; — Ruggeri, *item*; — Barola, en philologie et philosophie morale; — Arrighi, dans les sciences ecclésiastiques et dans le droit; — Erculei, dans la langue grecque; — Ciccolini (Étienne), dans la littérature; — Biondi., en philosophie morale; — Mgr Francesco Costa, dans la philosophie de religion; — Regnani, en physique; — Mgr J.-B. Castellani Brancaleoni, latiniste consommé et poëte — Mgr Montani, polygraphe; — Mgr Bartolini, archéologue; — Mgr Nardi, canoniste et publiciste; — Mgr Giorgi, orateur sacré; — le P. Guglielmotti, de l'ordre de saint Dominique, historien; — le P. Spada, du même ordre, théologien; — le P. Balzofiore, poëte à la lyre angélique et orateur; — le P. Luigi da Trento, capucin, prédicateur apostolique; — Mgr Vincenzo Anivitti, littérateur, orateur et poëte; — le P. Bernardin da Civezza, historien et traducteur très-habile; — Coppi, continuateur de Muratori; — le P. Bonfiglio Mura, prieur général des servites de Marie et recteur de la Sapience, écrivain distingué; — le P. Charles Varcellone, très-fort dans l'exégèse.

Ces divers noms jouissent à Rome de la plus grande célébrité. Quelques-uns ont une réputation européenne, notamment D. Barnaba Tortolini, professeur de mathématiques sublimes à la Sapience, à l'Apolli-

Digitized by Google

naire et au Collége urbain; les ouvrages de ce savant forment un catalogue qui demande une heure pour le lire; il est le rédacteur principal des annales de mathématiques et correspond avec toutes les Académies connues.

Il faudrait nommer presque tous les jésuites pour les diverses branches de l'enseignement. Les lettres pleureront longtemps encore le P. Bresciani que j'ai cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage; les PP. Pianciani, naturaliste et philologue et Tapparelli auquel on ne peut attribuer une spécialité, parce qu'il les avait toutes.

Il ne manque pas d'héritiers de leur gloire. Qui ne connaît le P. Liberatore, le P. Solimani, le P. Tongiorgi, philosophes; le fameux P. Secchi, astronome; le P. Curci, philosophe, politique et orateur; le P. Tarquini, théologien et canoniste; le P. Perrone, devenu classique dans les deux mondes; le P. Ballerini, très-versé dans l'histoire ecclésiastique; Boccabianca et Mancini, dans les sciences exactes; Armellini, helléniste et historien sacré; Franzlin et Cardella, qui tiennent actuellement le cours théologique du Collége romain; le P. Patrizi, auteur de plusieurs ouvrages sur les saintes Écritures; Garrucci, qui se distingue dans l'archéologie étrusque; le P. Angelini, dans la philologie et

Digitized by Google

l'épigraphie; et enfin le P. di Pietro, compositeur de musique, plein de verve et d'originalité ?

Dans le droit canonique et le dogme, la casuistique et la liturgie nous devrions mentionner tous les cardinaux, les archevêques, les évêques, les prélats, une quantité de professeurs, de secrétaires de congrégations, d'auditeurs, de consulteurs dont la nomenclature remplirait un volume.

Le nom qui couronnerait admirablement cette pléiade d'hommes éminents, si une mort prématurée ne l'avait récemment imprimé sur une tombe, est celui de Mezzofanti. Ce savant cardinal avait reçu du ciel le don des langues. Il en parlait un grand nombre, les connaissait presque toutes, et quelques-unes avec une telle perfection, qu'il distinguait à l'accent et à la prononciation les nuances propres aux divers dialectes d'un même pays. Grégoire XVI l'appelait « pentecôte vivante, » et l'admiration de lord Byron s'est traduite par ces paroles qui passeront à la postérité : « C'est un prodige de langage, dit-il, « un Briarée des parties du discours, polyglotte ambu- « lant qui aurait dû vivre au temps de la tour de « Babel, comme truchement universel, véritable « merveille, et *sans prétention encore !* ».

Ce dernier jugement du poëte anglais regarde tout le clergé de Rome. On dit que le vrai mérite s'ignore

Digitized by Google

lui-même et ne porte jamais d'atteinte à celui d'autrui. Sous ce rapport, les prêtres romains forment une famille n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, ne marchandant jamais la louange quand on la mérite, ne restant étranger qu'au blâme et à la jalousie. Pourquoi les lauriers d'un ami troubleraient-ils leur sommeil ? Pourquoi se serviraient-ils d'un confrère pour en faire leur marchepied et comme le piédestal de leur propre grandeur ! Cette abnégation est d'autant plus frappante qu'une position exceptionnelle semblerait y mettre plus d'obstacle. Presque tout se donne au concours ; les plus brillantes carrières sont ouvertes à tout le monde, ce qui expliquerait d'accidentelles rivalités. Impossible d'en découvrir une trace. Cela prouve deux choses : d'abord, le sens chrétien qu'ils mettent en tout, et ensuite la confiance aveugle qu'ils ont dans l'autorité dispensatrice des dignités et des honneurs. Je ne prétends pas qu'il n'y ait jamais des ambitions ombrageuses qui deviennent de l'orgueil quand elles sont réalisées ou de la révolte quand elles sont déçues. On ne cesse pas d'être homme parce qu'on est Romain. Mais je parle de la généralité, et la généralité est laborieuse sans envie, rivale sans antagonisme.

Dois-je réfuter un bruit assez accrédité en France et qui représente les ecclésiastiques chargés des exa-

Digitized by Google

mens, ceux de la Sapience principalement, comme accessibles à la corruption. Il suffit d'être sérieux pour voir combien une telle accusation serait outrageante, si elle n'était ridicule et chimérique en même temps.

Le jury d'examen se compose de vieillards vénérables dont la plupart, en qualité de religieux sont liés par le vœu de pauvreté et, par conséquent, ne peuvent rien recevoir. De plus, il y a excommunication encourue *ipso facto* par quiconque reçoit, donne, ou contribue à donner directement ou indirectement toute charge, toute dignité, tout titre ecclésiastique et même civil pour de l'argent. Or, il n'est pas croyable que ces prêtres, choisis entre mille, trahissent la confiance que le Saint-Siége a mise en eux et voulussent braver les foudres de l'Église ou violer leurs vœux.

Ce discrédit jeté sur le doctorat de la Sapience, discrédit, certes, qui n'existe pas à Rome, est fondé, je m'imagine, sur le cas de quelque ecclésiastique français peu versé dans la science théologique et qui, après une apparition à Rome, sera revenu coiffé du bonnet de docteur. Ceci demande une explication.

Lorsqu'on n'a pas fait ses études à Rome, on ne peut se présenter qu'à la Sapience; mais il ne suffit pas de se présenter pour être docteur. Il faut, premièrement, être autorisé par son évêque à prendre

Digitized by Google

les grades et exhiber un certificat attestant que le sujet a complété ses études théologiques avec succès, et qu'il mérite d'être admis à l'honneur de l'épreuve. Cette première condition indique déjà qu'un indigne ou un incapable ne peut pas être docteur; car il répugne de supposer qu'un évêque atteste la science de quelqu'un qui n'en aurait pas. La seconde condition est commune à tous les candidats : il faut écrire une thèse et répondre oralement sur toute la théologie dogmatique, l'Écriture sainte et l'Histoire ecclésiastique, sur l'indication de numéros extraits séance tenante de l'urne.

J'avouerai volontiers qu'il y a un peu plus d'indulgence à l'Université qu'ailleurs; c'est une preuve de plus de la bienveillance sans bornes du clergé de Rome envers les étrangers. Mais cette indulgence a sa raison d'être. En général, les Français sont peu familiers avec la langue latine; d'un autre côté, le latin qu'on leur parle, étant prononcé à l'italienne, est plus difficile à saisir; le candidat arrive de loin; il est peut-être intimidé par l'aspect imposant du jury; de plus il a en main un document officiel et d'un caractère auguste déclarant son mérite : tous ces motifs militent en sa faveur et compensent quelque faiblesse dans l'épreuve.

Je puis assurer que beaucoup de jeunes gens, trom-

Digitized by Google

pés par la rumeur publique, ont affronté le péril de l'examen, et ils ont honteusement échoué. Mais ceux-là n'étaient que des étourdis; j'en ai connu d'audacieux, cette année même, entre autres un curé du midi, qui ont voulu être docteurs sans sortir de leur chambre, moyennant finance.

Ces docteurs-là ne sont pas tout à fait impossibles. Le droit les admet et leur donne le nom de *doctores bullati*, c'est-à-dire docteurs créés par une bulle du Pape. On les appelle encore *doctores ad pompam*, qu'on pourrait traduire ainsi : docteurs pour la frime, ou docteurs postiches, si l'on veut. Je ne sais si l'on en fait beaucoup à Rome; en tous cas, pour en démontrer la valeur, je raconterai ici une anecdote que je tiens pour authentique.

Vers 1822, un abbé anglais, épris de lui-même, voulut être docteur *ad pompam*. Comme cela se pratiquait en pareille circonstance, un examinateur le prit en particulier, lui fit une question de catéchisme, et lui dit : C'est bien! vous viendrez demain chercher le diplôme.

L'Anglais, stupéfait d'être docteur à si peu de frais, lui dit : Puisque ce n'est pas plus malin que ça, j'ai un beau cheval auquel je tiens beaucoup, je voudrais que vous le fissiez docteur aussi. Un cheval docteur! la prétention n'était pas exorbitante, un empereur romain

Digitized by Google

avait nommé le sien consul. — Pardon, monsieur, répliqua le compatriote de Pasquin, ce doctorat n'est pas pour les chevaux ; nous ne le donnons qu'aux ânes!

Avis aux amateurs.

Le temps viendra, je l'espère, où tous ces préjugés tomberont les uns après les autres devant la lumière qui se fait de plus en plus autour de la ville sainte, et où son sacerdoce plus connu sera aussi plus apprécié. Déjà des milliers de prêtres français ont pu voir de leurs yeux ce que je raconte, et ils raconteront à leur tour l'accueil gracieux et aimable qu'ils ont reçu du clergé romain chaque fois qu'ils ont eu besoin de lui pour dire la messe, pour avoir une permission ou un renseignement. Et ce n'était pas une courtoisie d'occasion; chez lui jamais la charité ne sommeille. Après avoir vécu plusieurs années en sa présence, après l'avoir suivi partout, à l'église, à l'étude, dans sa famille, dans ses emplois, dans ses divertissements, je l'ai trouvé toujours pieux et grave, toujours docte, simple et bienveillant.

La vérité me commandait de faire son éloge, mon cœur me pressait de l'essayer. Fasse le ciel que tout clergé, ayant foi dans sa mission divine, marche sur ses traces et travaille comme lui à sa propre statue par le zèle le plus obstiné et les vertus les plus chrétiennes!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DU CLERGÉ PAROISSIAL.
SON UNITÉ. — SON POUVOIR. — SON INFLUENCE.
EST-IL VRAI QU'IL MANQUE DE ZÈLE?
QU'IL N'ENSEIGNE PAS LE CATÉCHISME AUX ENFANTS?

En 1849, Garibaldi fusillait les curés de Rome, et il a exprimé plus d'une fois le regret de ne les avoir pas mitraillés tous jusqu'au dernier. Que pourrait-on ajouter à un tel panégyrique?

Il faut le reconnaître, la révolution a un merveilleux instinct pour deviner ses adversaires; elle a du flair, comme on dit; elle sent, quand elle est frappée, quelle espèce de main la frappe, et l'éclat de ses colères prouve qu'elle se trompe rarement. Lorsque nous l'entendons appeler la Papauté « le chancre de l'Italie, » nous pouvons être sûrs que la Papauté est l'ennemie de la révolution; lorsqu'on l'entend dire qu'il faut ramasser les pavés des rues

Digitized by Google

et les jeter au visage des prêtres, on peut affirmer qu'elle regarde les prêtres comme un obstacle à sa marche triomphale, comme un antidote aux poisons violents qu'elle s'efforce d'inoculer au cœur des populations.

Aussi n'est-ce pas un mystère, que de tous les membres du corps sacerdotal, ceux qu'elle abhorre le plus sont les curés. Les curés paraissent peu, mais ils agissent beaucoup. Confondus dans la foule dont ils partagent les souffrances et les travaux, sans cesse appliqués au salut des âmes, ils étudient par devoir d'état les besoins du troupeau pour les satisfaire, les dangers qui l'entourent afin de les conjurer; c'est pourquoi ils se heurtent presque continuellement avec les semeurs d'ivraie, ils luttent corps à corps, jusqu'à ce qu'ils restent maîtres du terrain.

Si on réfléchissait un instant au prosélytisme du mal, et surtout aux moyens multiples qu'il a à sa disposition, on ne pourrait pas comprendre qu'il restât encore à Rome une étincelle de foi antique, le respect pour la loi et ce bon sens politique que les nations perdent l'une après l'autre, et qu'on pourrait appeler pourtant l'instinct de la conservation. D'où vient donc, au contraire, que tout cela y est encore vivant, que la foi y règne et, avec la foi, l'espoir de la vie sociale et d'une tranquillité féconde?

Digitized by Google

Cette fortune est due à l'apostolat du clergé paroissial. Apostolat sublime sans doute, mais pénible et ingrat ! Pour le remplir il ne faut pas une intelligence ordinaire, et il n'est pas trop d'y apporter la plus grande somme de prudence et d'habileté. A Rome, on a pourvu à l'intelligence par l'établissement des concours, et à la prudence par une suite de mesures tendant à maintenir l'unité dans l'action, et à centupler la force qui en résulte.

Le concours est ouvert par la vacance d'une cure. Les prétendants sont examinés dans une première épreuve par le cardinal vicaire. C'est comme un travail préparatoire destiné à élaguer les candidats incapables ou indignes. Lorsque ce triage préalable est fait, on réunit les examinateurs synodaux, hommes graves et éminents en science théologique et en sainteté. Les candidats admis en leur présence doivent résoudre trois cas de conscience et écrire séance tenante une homélie. La simple majorité l'emporte et l'on procède à l'installation du nouveau curé.

Lorsque la cure vacante est annexée à un couvent chargé de la desservir, la nomination du curé présente quelque différence. D'abord, le curé devant être nécessairement un religieux, il n'y a pas de concours, mais le sujet indiqué par le genéral de l'ordre est toujours soumis à l'examen du vicariat,

Digitized by Google

et son homélie, au lieu d'être écrite, doit être déclamée en improvisant.

Telle est la loi du concours. Puisque l'Église l'a faite, on peut s'en rapporter à elle; elle a quelque grâce d'état pour ne pas se tromper. A ceux qui disent que l'application de cette loi est impossible ou inutile il suffit de dire : Regardez les curés romains; ils sont au nombre de 54 depuis le pontificat de Léon XII; ils étaient plus nombreux auparavant, toujours élus de la même manière depuis que le concile de Trente en a fait une obligation. Le fait prouve le possible. Or, qui pourrait la qualifier d'inutile, si l'effet de la loi est de donner pour guide aux paroisses non-seulement ce qu'il y a de bon, mais encore ce qu'il y a de meilleur.

C'est ainsi que Rome peut à juste titre s'enorgueillir de ses curés. Leur vertu couronnée par la science jouit de cet ascendant irrésistible qui mit l'univers aux pieds des apôtres; et aujourd'hui comme alors la conversion des hommes ne s'opère que par la science escortant la vertu. Un curé est le soleil de sa paroisse, il doit répandre autour de lui et lumière et chaleur. La chaleur, c'est sa sainteté; mais la lumière, c'est son intelligence. Sans la chaleur la plante meurt; sans la lumière elle se flétrit.

Un autre trait caractéristique du clergé paroissial

Digitized by Google

est son unité, ou pour mieux dire son unanimité dans la manière d'agir à l'extérieur; ce qui fait qu'une personne peut changer de paroisse : elle change à peine de curé. Le genre de la prédication est identique, la direction identique, l'administration identique, la solution des mêmes problèmes identique. On dirait un seul homme se mouvant sous l'impulsion d'une seule volonté.

Comme on le pense bien, il ne s'agit pas ici de l'unité de symbole, de l'unité d'interprétation dans la doctrine essentielle, et qui existe nécessairement dans toute l'Église d'après la constitution de l'Église même, mais bien de cette unité secondaire qui regarde la forme plutôt que le fond. Ainsi on ne trouvera pas à Rome ce qu'on appelle vulgairement et satiriquement en France les curés *tant pis* et les curés *tant mieux*; ceux-ci voyant tout en auréole boréale, ceux-là tout en ténèbres et en désespoir; les uns ouvrant le ciel à double battant à tout le monde, les autres damnant tout le monde sans pitié; *tant pis* fulminant, *tant mieux* souriant; en un mot ces types multiples et opposés qui font croire aux simples que la religion n'est pas la même pour tous, ou que pendant dix-huit siècles elle a été mal apprise et mal enseignée.

A dire vrai, cette concordance de vue et de senti-

Digitized by Google

ments ne coûte pas autant à Rome qu'ailleurs. Pour peu qu'on étudie les mœurs romaines, on y découvre bientôt un double instinct qui fait la base de son caractère, la haine de toute innovation et le respect pour les traditions antiques. Cet instinct a été nommé par les progressistes immobilité, et c'est tout simplement de la sagesse. « Le sot est changeant comme la lune, » dit la divine Écriture [1]; en visant à l'originalité, en admettant le système des expériences sans cesse renouvelées, on aboutit, en politique, à l'anéantissement des forces sociales, et, en religion, au schisme et à l'hérésie.

Outre ce penchant naturel pour l'unité, le clergé paroissial ne néglige aucun des moyens humains qui peuvent le favoriser et le maintenir. Parmi ces moyens, il faut placer l'institution du camerlingat dont le but immédiat est d'entretenir l'union des cœurs parmi les curés, et celle des conférences hebdomadaires, plutôt fondée pour l'union des esprits.

Le camerlingue est nommé tous les ans par le clergé réuni en assemblée générale, et choisi alternativement une fois parmi les chanoines et une fois parmi les curés. Il n'est pas considéré comme chef hiérarchique; sa primauté est simplement une primauté

[1] Stultus ut luna mutatur.

Digitized by Google

d'honneur qui le constitue premier entre ses égaux, *primus inter pares.* Toutefois, du consentement de l'assemblée, il reçoit une petite juridiction sur ceux même qui l'ont nommé. C'est le camerlingue qui juge, *sine strepitu,* les différends qui pourraient surgir entre les curés sur la préséance, sur les droits curiaux relatifs aux funérailles, aux baptêmes et aux mariages. Son tribunal est un tribunal de paix, et, quoiqu'il ne décide pas en dernier ressort, l'opinion veut qu'on n'en appelle jamais de ses sentences.

Les réunions hebdomadaires des curés ne sont pas à proprement parler des conférences, puisque toute discussion théorique en est bannie. Elles ressemblent plus à un conseil de famille où chacun parle des abus qu'il a observés chez lui ou qui menaçent de de s'introduire, et où l'on délibère sur les moyens les plus appropriés pour les déraciner ou leur opposer une digue. Souvent un paroissien change de domicile; s'il est suspect, on le signale aux confrères afin qu'on ne le perde pas de vue. En un mot, ils font pour le bien des âmes et dans l'intérêt de la société chrétienne ce que les puissances civiles font pour le bien des corps et dans l'intérêt de toute espèce de sociétés. On aperçoit immédiatement le précieux avantage de ce système : le bien est favorisé, le mal dénoncé, traqué; il n'est guère possible qu'il échappe

Digitized by Google

aux regards de ces vigilantes sentinelles et qu'il résiste à l'ensemble de leurs efforts.

Cette surveillance des mœurs publiques incombe aux curés comme un devoir de leur charge, mais elle serait souvent inutile, si elle ne trouvait un appui dans la loi civile. Aussi la loi civile a-t-elle déposé entre leurs mains assez de puissance pour la rendre efficace. Cette puissance est morale de sa nature, et elle doit procéder principalement par les conseils et par la persuasion ; mais elle est physique également au besoin et emploie les moyens coercitifs.

Dès qu'un curé apprend d'une manière certaine qu'il y a du scandale dans quelque maison, il appelle à lui les coupables, leur met sous les yeux l'horreur de leur conduite, le tort qu'ils font à leurs enfants, à eux-mêmes, à la société, et cela suffit d'ordinaire pour amener la résipiscence. Quand ils refusent de comparaître, il peut les contraindre par la force et les traduire, en cas de résistance, devant le tribunal du vicariat.

Je sais que cette *immixtion* du clergé paroissial dans les rixes de ménage ou autres faits plus scandaleux a été violemment critiquée. Il n'y a pas un libre penseur qui n'y voie la manifestation d'un brutal despotisme et d'un besoin de tyrannie. Avec un peu de réflexion pourtant, même un libre penseur verrait qu'un

Digitized by Google

curé n'est pas au milieu de sa paroisse comme un intendant militaire au milieu d'une armée; qu'il a une autre mission plus délicate à remplir; qu'il doit avoir au moins autant de sollicitude pour sauver les âmes, portion vivante de l'homme et rachetée par le sang d'un Dieu, qu'aux intendants pour assurer le bien-être des corps qui doivent périr.

Rome est une ville chrétienne; Rome a un gouvernement chrétien; entrez donc dans le sens du christianisme, pénétrez-vous de l'esprit religieux de ce gouvernement, et vous verrez tomber un à un tous vos préjugés. Il ne manque pas d'hommes parmi nous croyant que l'humanité ne date que de la révolution de 1789; ils ne peuvent pas faire entrer dans leur tête la possibilité d'un ordre de choses autre que celui dans lequel ils sont nés. On dirait, à les entendre, qu'avant cette ère glorieuse on ne se mariait point parce qu'il n'y avait pas d'officier de l'état civil; qu'il n'existait pas d'école primaire, parce qu'on n'avait pas encore créé et mis au monde les recteurs d'académie; qu'il n'y avait pas de charité, faute d'un bureau légal de bienfaisance; que la terre enfin était un coupe-gorge, parce qu'un maire en écharpe tricolore n'était point là pour délivrer un certificat de bonne vie et mœurs.

Voilà pourquoi ils sont étonnés, stupéfaits, scanda-

Digitized by Google

lisés, en voyant les curés de Rome seuls compétents pour marier, pour certifier des mœurs d'un paroissien, pour attester sa survivance, pour diriger les écoles, pour présider aux œuvres de charité. Il y a bien d'autres choses encore qui les offusquent dans les curés romains. Il faut être court : ne parlons que de la visite domiciliaire qu'ils font après Pâques pour recueillir le billet pascal.

Immédiatement après la communion pascale, il est d'usage à Rome de donner au communiant un billet, qui devient comme l'attestation d'un devoir accompli. Ce petit billet, imprimé et signé par le curé, doit être remis entre les mains de ce dernier lors de sa visite pastorale. De cette manière, il voit, par le nombre des billets, si tous les membres d'une famille ont payé au bon Dieu leur tribut annuel ; s'il y a lieu à des peines ou à des félicitations [1].

Tel est le thème. Les commentaires sont des imprécations contre les sanfédistes, des cris à l'intolérance. On croit voir les curés déchaînés contre leurs paroissiens et renouvelant sur eux les cruautés de certains doges. Leur conduite pourtant ne paraît pas très-immorale. C'est déjà une forte recommandation

[1] Le châtiment, en certain cas, est l'excommunication majeure et nominale. (Voir ch. I, liv. III.)

Digitized by Google

d'avoir contre elle ceux qui en auraient le plus de besoin. Il en est toujours ainsi : les voleurs sont les seuls à se plaindre des gendarmes, et les scélérats à vouloir raser les prisons.

Chose étrange ! parmi les myriades de complaintes composées sur Rome et sur les Romains, plus des quatre cinquièmes arrivent du dehors. Il y a une race d'hommes innommés qui se sont faits comme les Don Quichotte de l'univers, les redresseurs de tous les torts, les protecteurs officieux de toutes les nations veuves et de tous les peuples orphelins. Sans nul égard pour le ridicule dont ils se couvrent, ils sont continuellement la lance en arrêt et chevauchant contre des moulins, c'est-à-dire contre des douleurs imaginaires dont la plus poignante ne vaudrait pas la peine d'être signalée.

J'ai observé cent fois que les Romains étaient enchantés des mêmes choses qui leur attiraient la compassion des étrangers prétendus humanitaires, et c'est archi-vrai dans la circonstance dont nous parlons. J'ai connu assez d'intérieurs à Rome pour être témoin du bonheur avec lequel on attendait la visite du curé. Toute la famille était en l'air ; les appartements étaient décorés, les domestiques endimanchés ; on se disposait à le recevoir non-seulement comme quelqu'un que l'on respecte, mais comme quelqu'un que

Digitized by Google

l'on chérit. A sa venue, on s'empresse autour de sa personne, on lui présente, comme à l'envoyé du Seigneur, les enfants et les vieillards, la saison qui commence et celle qui finit, ceux qui entrent dans la vie et ceux qui en sortent, afin qu'il prodigue ses bénédictions, aux uns pour bien vivre et aux autres pour bien mourir.

La question du billet est moins que secondaire. Celui qui a rempli son devoir n'a pas de honte à le prouver. Quant à ceux qui osent braver le regard de Dieu par leur inconduite, comment perdraient-ils si vite contenance devant un pauvre curé? Cela donnera lieu à des hypocrisies, dit-on; c'est possible et même réel quelquefois. Mais quelle hypocrisie plus noire que celle de mal faire sans en vouloir la honte et le châtiment!

De tous ces pouvoirs provenant du ministère pastoral et du code civil, il résulte, pour le curé, une influence extraordinaire sur la population qui lui est confiée. Il n'est pas difficile de s'en rendre compte. La faveur populaire qui s'attache aux grands noms est inconstante. Les gloires nouvelles ne tardent pas à allumer des enthousiasmes nouveaux, et la dernière divinité fait oublier la première. Ce qui est immuable, c'est la vénération et l'amour pour ceux qui opèrent le bien. Le peuple romain est environné de

Digitized by Google

prêtres ; mais ces prêtres, occupés pour la plupart par les sciences ou par les affaires de l'univers catholique, ne sont pas pour lui et ne peuvent pas s'occuper toujours de lui. Le Pape lui-même appartient à tout le monde. Mais le curé est tout sien ; c'est son Pape spécial qui s'absorbe tout entier à l'instruire, à l'aider, à le consoler, à le rendre bon, à lui donner le ciel. Son contact avec le curé ne cesse pas ; il a besoin de lui pour naître, pour vivre, pour mourir, pour ses intérêts spirituels et souvent pour ses affaires civiles.

Cette influence, d'ailleurs, est autant donnée par le peuple que reçue par lui. Le peuple romain est simple, plein de foi, reconnaissant, bien né ; il s'abandonne volontiers à celui qui l'aime ; il croit à la sincérité du bienfait. Ces dispositions se trouvent toujours unies à l'esprit religieux convaincu. Si nous remontons à l'origine des choses, elles expliquent la royauté des Papes, et, si nous descendons, elles expliquent la prépondérance de tous les prêtres en général et des curés en particulier.

Il est un autre ordre d'accusations dont le clergé paroissial a été l'objet, et il m'est d'autant plus pénible de le constater, que ces accusations sont parties inconsidérément des rangs du clergé français. Il n'y a qu'un fanatisme indiscret pour sa nation qui ait pu l'entraîner au point d'être aussi injuste que cruel, en

Digitized by Google

disant que les curés de Rome manquaient de zèle et qu'ils n'enseignaient pas le catéchisme aux enfants.

Non, ils n'ont pas ce zèle qui se manifeste par bonds et par transports, cette fougue, cette impétuosité qui nous caractérisent ; le prêtre romain ne court pas, il marche, mais il marche sans discontinuer. Si le Français est le coursier qui dévore l'espace, lui est le bœuf qui trace à pas lents son sillon ; aussi n'est-il pas si vite essoufflé. Son zèle ne le fait pas fondateur d'ordres, mais il lui fait vénérer les ordres existants qu'il appelle à son aide et dont il approuve les travaux.

Ce zèle emporté, disons-le, il ne l'a point parce qu'il n'est pas nécessaire. L'esprit profondément religieux du peuple le dispense de s'industrier pour faire remplir les églises qui se remplissent d'elles-mêmes sans appel. La sollicitude de la loi, pourchassant d'une verge de fer l'impiété scandaleuse, celle des chaires pestilentielles ou des écrits mauvais détruit la nécessité d'opposer prosélytisme à prosélytisme, de composer des livres et des journaux pour lutter contre d'autres livres et d'autres journaux, d'user, en un mot, de tous les stratagèmes exigés dans des pays où le mal marche la tête haute, toléré et protégé.

Mais le zèle qui consiste à fortifier la nature humaine contre ses propres faiblesses, à entretenir le feu sacré que Jésus-Christ a apporté sur la terre, le

Digitized by Google

clergé paroissial romain le possède dans sa plénitude, et il le déploie avec un noble désintéressement. Qu'on fréquente les églises, qu'y verra-t-on? Des cérémonies pleines de magnificences, des prédications très-fréquentes et très-prolongées [1], des retraites, des triduo, des processions; les saints mystères célébrés, les sacrements administrés comme ailleurs et plus qu'ailleurs. On ne peut s'imaginer avec quelle profusion de richesses la maison du Seigneur est décorée. Il n'y a certainement pas une paroisse qui, plusieurs fois par an, ne dépense pour une seule fête, en illuminations et en tentures, beaucoup plus que la

[1] On prêche tous les jours de l'avent, du carême, du mois de Marie. Chaque dimanche, il y a une homélie le matin; et le soir, on remplace les vêpres ordinairement par une instruction suivie du salut. Aucun sermon ne dure moins d'une heure. Pendant la péroraison, des confrères revêtus d'un sac et d'un capuchon recueillent des aumônes dans l'auditoire, tantôt pour les pauvres, tantôt pour les âmes du purgatoire, ou pour l'Église quand elle est dans le besoin. Il y a deux espèces de chaires : une, pareille à celles de France, et une autre consistant en un tréteau sans parapet, avec une petite table et un fauteuil, pour les discours plus familiers. Sur cette dernière on prêche sans surplis; la majesté du port y est plus favorisée, l'orateur ayant à découvert toute sa personne. Le genre de la prédication est exclusivement apostolique. Les grandes thèses sociales sont proscrites, et on regrette depuis quelques années que les dominicains de la Minerve, trop engoués pour le genre Lacordaire, ne s'en tiennent plus absolument à la méthode antique qui est celle des Pères de l'Église et de saint Paul.

Digitized by Google

majeure partie de nos églises pendant toute l'année. Pour la moindre exposition du saint sacrement, le nombre des lustres n'est pas inférieur à trente ; il arrive souvent à la centaine. Et les curés n'obtiennent cela que par leur zèle, car ils sont pauvres et tout est à leur charge, frais du culte et entretien du bâtiment.

Qu'est-ce donc qu'un pasteur zélé ? N'est-ce pas celui qu'on n'appelle jamais en vain au tribunal de la pénitence, qui veille au chevet des malades jusqu'à leur dernier soupir, qui prépare chaque année une troupe d'enfants à recevoir, pour la première fois, le pain des anges [1], qui est l'âme de toutes les associa-

[1] Les premières communions se font sans bruit. Pendant les huit jours qui précèdent, les enfants sont retirés dans des monastères, pour y vaquer aux exercices de la retraite dans une vie de communauté. Après la messe de communion, c'est le curé lui-même qui pose sur la tête des jeunes filles une couronne de fleurs blanches, et remet entre les mains des garçons un bouquet; et les uns et les autres gardent ces fleurs symboliques sur la tête et à la main pendant toute la journée.

La confirmation donne lieu à d'autres usages. D'abord elle doit précéder la première communion, et ensuite il n'y a pas de cérémonie publique. Dès qu'un enfant est assez instruit dans la religion, sa mère le conduit chez un des prélats chargés d'administrer ce sacrement, et tout se fait sans éclat dans sa chapelle. Au lieu d'essuyer avec un linge l'endroit du front touché par le saint Chrême, on le couvre d'un ruban qu'on y laisse pendant plusieurs heures. Les femmes du peuple conservent précieusement ce ruban comme une relique et lui attribuent la vertu de calmer les douleurs.

Digitized by Google

tions pieuses, et qui se livre sans cesse tout à tous? Eh bien! les curés de Rome font tout cela, et j'ajouterai qu'ils apportent à leur ministère la plus complète abnégation, acceptant le bien d'où qu'il arrive, appelant tous les cœurs et tous les dévouements pour l'opérer. Peu leur importe qu'un confessionnal soit plus hanté qu'un autre, « que Paul sème et qu'Apollon arrose, » ils savent que Dieu seul donne l'accroissement. Peu leur importe qu'il y ait dans leur paroisse vingt chapelles publiques ou privées, que le peuple accoure chez eux ou chez les autres, pourvu que Dieu ait des adorateurs et sa sainte loi des disciples! La jalousie, cette maladie des cœurs bas et des âmes ignobles, ne cohabite point dans leur sacristie ou leur presbytère; les malins n'ont pas de quoi mordre, et les bons ne trouvent qu'à s'édifier [1].

Après ce que nous avons dit sur le zèle du clergé paroissial, est-il nécessaire de le justifier du grief de paresse et de négligence dans l'enseignement du catéchisme? Beaucoup de personnes, en voyant les églises fermées juste aux heures où, en France, on a coutume d'enseigner la doctrine chrétienne aux en-

[1] Le curé choisit ses vicaires, et c'est rationnel. L'Ordinaire n'entre dans la nomination que pour examiner la capacité du sujet et lui donner la juridiction. Tant que les hommes ne seront pas des natures d'ange, ce système est le meilleur.

Digitized by Google

fants, ont conclu de là qu'à Rome on ne l'enseigne pas du tout. Cette logique n'est pas profonde, et que de fois, néanmoins, ne l'ai-je pas vu mettre en avant !

A Rome, tous les enfants vont aux écoles, et, dans toutes les écoles, le catéchisme est enseigné. En outre, les curés choisissent dans chaque quartier et quelquefois dans chaque rue des répétiteurs chargés de donner les explications les plus faciles. Après quelques années employées à cette rude tâche, ces espèces d'instituteurs reçoivent, en récompense, un emploi dans quelque administration, et les institutrices une dot pour le mariage ou le monastère, à leur choix. De plus, le dimanche soir, après l'office de la paroisse, tous les enfants de l'un et de l'autre sexe sont réunis dans l'église sous la présidence du curé ou du vice-curé ; on les interroge sur ce qu'ils ont appris pendant la semaine, et on leur fait entendre les développements nécessaires à l'intelligence du texte qu'ils savent par cœur. Ces exercices sont répétés journellement pendant le carême, pendant l'avent et aux approches de la première communion. Deux enfants, dont l'un porte une croix de bois et l'autre une clochette, parcourent les rues pour recruter leurs camarades, et l'on arrive ainsi à l'église en alternant des couplets de cantiques avec un petit carillon.

Digitized by Google

S'il fallait un dernier argument en faveur du zèle des curés romains pour l'instruction de la jeunesse, nous le trouverions dans l'institution si féconde de l'*Empereur* du catéchisme. Elle prouve mieux que les plus beaux discours avec quelle tendre sollicitude ces modestes ouvriers de la vigne du Seigneur cultivent l'enfance, douce joie du présent et espoir de l'avenir. Certainement on ne pouvait rien inventer de plus propre à exciter l'émulation que la dignité impériale, avec ses immenses priviléges, concédée à celui qui se montre le plus instruit.

Toutes les paroisses sont admises au concours qui a lieu en public à la Madone *del Pianto* devant un grand nombre de cardinaux, de prélats et la fleur de la noblesse romaine. Les concurrents doivent répondre sur tout le catéchisme, et réfuter les objections qui leur sont proposées. J'ai assisté une fois à cette accadémie religieuse, et j'ai été émerveillé de la supériorité avec laquelle ces petits théologiens de douze ans développaient les points les plus difficiles du dogme et de la morale. La précision et la clarté de leurs réponses auraient étonné plus d'un scolastique rompu au métier de la controverse et de la discussion. Aussi la voûte du temple retentissait-elle des plus chaleureux applaudissements.

Lorsque l'épreuve est terminée, le cardinal prési-

Digitized by Google

dent se lève, et au milieu d'un profond silence il proclame le vainqueur *Empereur* du catéchisme. Aussitôt on compose une cour au jeune monarque. Il a les princes du sang et les grands officiers de la couronne; ce sont ses rivaux moins heureux. La garde civique est à ses ordres; quelques soldats en armes restent de planton devant la porte de sa chaumière transformée en palais durant tout un jour. Le règne est éphémère comme la vie d'un papillon, mais il est brillant et sans tempête. Une des voitures du cardinal vicaire, flanquée de trois valets, est mise à sa disposition; il s'en sert pour faire sa visite au souverain du Vatican et à ses premiers ministres. Les portes s'ouvrent devant lui; Sa Sainteté le reçoit avec les honneurs dûs à son rang. Ordinairement il le décore de quelque médaille d'or et l'inscrit pour une pension viagère à gagner dans un des bureaux du gouvernement. Jusqu'à présent Pie IX a sacré quinze empereurs de ce genre : un seul est devenu infidèle et l'on m'a dit qu'il a été écrasé par un char.

Le jour où l'on fait l'empereur et les princes du catéchisme est pour Rome un jour de triomphe. Tout le monde se met aux fenêtres pour voir passer le train impérial et saluer en souriant Sa Majesté qui va au milieu d'un brillant cortége recevoir l'accolade et les présents des cardinaux.

Digitized by Google

Si on ouvrait bien des petites poitrines, on y lirait sans doute plus d'un dépit et plus d'une jalousie; mais que de nobles aspirations aussi pour acquérir l'an prochain la même gloire! Non-seulement les enfants rivalisent d'ardeur dans l'étude de la religion; mais les parents sont forcés de ne pas l'oublier afin de pouvoir l'enseigner en famille. C'est ainsi que sous l'influence des curés se perpétue à Rome la science des sciences, celle des devoirs qui nous lient aux hommes et à Dieu!

Digitized by Google

CHAPITRE V.

MOINES DE ROME. — LEUR NOMBRE. — SONT-ILS OISIFS ET INUTILES? ET LA MAINMORTE? — ET LES JÉSUITES?

L'existence des moines en France est si précaire, qu'à proprement parler on peut dire qu'il n'y en a pas. La liberté, l'égalité et la fraternité de 89 les ont chassés de la patrie, et les chansons de Béranger ont scellé probablement pour toujours leur injuste ostracisme. Mais, s'il n'y en a pas en France, il y en a en Espagne, en Italie et surtout à Rome, et la rubrique libérale et voltairienne porte que le pamphlet et l'outrage doivent les atteindre dans leur dernier retranchement. C'est le fameux coup de pied classique; mais il ne faut pas se montrer dégénéré, *non nova, sed nove*.

Pourtant les moines sont d'institution divine. Dieu

Digitized by Google

a offert à l'homme deux moyens de se sauver : l'un est la pratique de ses commandements, l'autre la pratique de ses conseils qui consistent dans la pauvreté volontaire, la chasteté perpétuelle, l'obéissance minutieuse et spontanée. Le premier de ces moyens est obligé, le second est libre. Le premier fut établi par Jésus-Christ, quand il disait : si tu veux entrer dans la vie, observe mes lois ; le second, quand il ajoutait : si tu veux la perfection, vends tes biens, donnes-en le prix aux pauvres, et suis-moi.

Le monachisme est donc un arbre planté de la main même de Dieu ; c'est pourquoi il est difficile que l'homme le déracine. A moins que Dieu ne mente ou ne se trompe, il y aura des moines quels que soient leur règle et leur habit ; il y en aura partout où se fera sentir l'efficacité du sang de Jésus-Christ.

Eh bien ! soit, dit Coquelet, converti par le *Parfum de Rome ;* il faut des moines, mais pourquoi en encombrer la ville des Césars ? On n'y peut pas sortir sans tomber dans un froc ; les rues en sont pavées, les places en regorgent. Ils vous guettent à la porte de l'hôtel pour vous tendre la main, ou se répandent dans les promenades pour bâiller et s'épanouir au soleil.

Je n'exagère pas la plainte ; je l'ai lue tout au long

Digitized by Google

dans un journal de Paris. D'après toutes les statistiques, néanmoins, le nombre des prêtres, des religieux et religieuses de Rome, n'arrive pas à six mille. Mais l'*Opinion nationale* n'est pas scrupuleuse, elle y va rondement, et elle écrit cinquante-huit mille, sans sourciller. Cinquante-deux mille de plus, qu'est-ce que cela? Une bagatelle. Passons outre [1].

Mais comment justifier une paresse et une oisiveté sans nom? Rien de plus louable assurément que le zèle laborieux des *moinophobes*. Seulement je trouve que pour sujet de leurs récriminations ils vont chercher très-loin ce qu'ils ont à deux pas; car il y a en France comme ailleurs une classe d'oisifs bien autrement pernicieuse à la société que les moines. Sans parler d'une multitude d'hommes et de femmes qui occupent leur vie à mal faire, quel droit ont-elles à l'indulgence, tant de dames accablées du poids

[1] Voici cette imposture chiffrée que nous aurons besoin de rappeler de temps en temps : « 48,000 entre cardinaux, prêtres et religieux; 10,000 religieuses; 1,000 mendiants qui paient une patente de première classe pour pouvoir exercer leur profession sur les gradins de Saint-Pierre; 5,000 qui paient une patente de seconde classe pour faire la même chose aux environs des églises, devant les théâtres et autres lieux publics; 2,000 femmes servant de modèles; 30,000 domestiques; 4,000 soldats de diverses nations, 20,000 Juifs et 50,000 Romains qui n'entrent en rien dans les affaires publiques et vivent pour la plupart dans la pauvreté. » — Avalez ça, Français!

Digitized by Google

de leurs loisirs, et qui, selon le bon mot de Talleyrand à propos de la sienne, consument le peu d'heures de leur journée à s'habiller, à se déshabiller, à babiller? Qu'y a-t-il à louer dans cette nuée de jeunes gens qui affluent dans nos grandes villes? La nuit ils courent aux festins et aux théâtres; le jour ils dorment, puis s'attifent, se musquent, s'aiguisent les ongles, ou, étendus sur les divans des cafés, roulent des cigarettes et *blaguent*. « Qu'est-ce l'homme, disait un philosophe allemand? Un tube digestif ouvert par les deux bouts. Qu'est-ce qu'il fait durant sa vie? Il digère[1]. » Si cette définition ne peut pas s'appliquer à tout le monde, elle convient à des milliers d'Européens de notre temps, et cela devrait suffire pour allumer la verve à nos prôneurs du travail.

Mais laissons les arguments *ad hominem*, revenons à nos moines de Rome. Leur vie est-elle oisive et le *dolce far niente* est-il au rang de leurs vertus? Nous avons amplement répondu à cette question en confondant les travaux du clergé séculier et régulier. Nous aurions pu les séparer, et couvrir des listes de noms propres, à commencer par les généraux d'ordre jusqu'aux enfants de saint François prêchant Jésus crucifié; nous aurions pu disserter longuement sur

[1] Martinet, Solution de grands problèmes.

Digitized by Google

leurs publications, les universités et les immenses bibliothèques ouvertes tous les jours au public et dont ils ont la direction. Les brillantes traditions des Dominicains, des Bénédictins, des Augustins, des Théatins, des Jésuites, revivent à la Minerve, à Saint-Paul, à Saint-Augustin, au Gesù et à Saint-André della Valle. Les noms qui brillèrent d'un si vif éclat dans les siècles passés, ne manquent pas de continuateurs de leur gloire dans toutes les branches de l'enseignement divin et humain. Ceux qui n'enseignent pas ou n'écrivent pas, pleurent et prient entre le vestibule et l'autel pour la conversion des hommes. Ils prêchent, ils confessent, ils administrent les sacrements, ils consolent de grandes misères, et préparent dans le silence leur grand cœur à concevoir ces entreprises hardies qui, en diverses circonstances, ont prouvé que les couvents étaient le foyer de la vraie civilisation.

Mais les détracteurs des moines ne voient ni si haut ni si loin. Ils disent : Rome est sans industrie, sans commerce, sans armée, sans marine, sans vapeur et sans électricité. Ne vaudrait-il pas mieux que ces *contemplatifs* fussent industriels, commerçants, soldats, marins, télégraphiers, machinistes? Par eux, l'Esclave des Papes redeviendrait la Reine de l'univers.

Digitized by Google

C'est de l'hypocrisie toute pure ! Si les moines s'avisaient de sortir de leur monastère pour embrasser ces sortes de vocations, on ne tarderait pas à crier qu'ils s'immiscent dans le temporel, qu'ils empiètent, qu'ils envahissent. Cela s'appelle mettre les gens entre l'enclume et le marteau ; c'est mettre les moines dans la position de ce Russe menacé par un zouave français : Si tu avances, je t'enfonce ; si tu recules, je t'accroche ; si tu restes, je t'assomme.

Comme les religieux sont autrement jugés à Rome ! Le peuple les aime et les admire, parce qu'il trouve en eux l'exemple de l'activité la plus infatigable et de la plus sévère vertu ; et quand il en aperçoit seulement d'appliqués à la prière et à la pénitence pour ceux qui ne savent ni prier ni souffrir, il estime que c'est une oisiveté féconde qui rapporte plus à la société que les œuvres qui la corrompent en prétendant l'améliorer.

Il y a deux usages à Rome qui contribuent à faire croire aux étrangers que les prêtres et les moines sont oisifs et en nombre démesuré. Je veux parler de la *sieste* et de la *passeggiata*. En dehors de la coutume, la *sieste* trouverait sa justification dans les exigences du climat. On peut dire que tous les Romains sont assujettis à ce démon méridien, « dæmonio meridiano », et vainement ceux d'un autre pays chercheraient-ils à s'en affranchir. Ne pouvant pas le ré-

Digitized by Google

duire, on l'a réglé par des lois. La cloche de toutes les communautés, sans exception, sonne la *sieste* comme elle sonne l'office et la méditation; et ainsi la tache d'oisiveté disparaît devant un acte d'obéissance.

La *passeggiata* est plus sacrée encore; car elle ne connaît pas de saison. Elle ne constitue pas seulement un droit, c'est presque un devoir. Depuis le dernier des écoliers jusqu'au Souverain-Pontife, nul n'y fait défaut. Aussi à l'heure où les écoles et les bureaux se ferment, les promenades publiques, les villas, les jardins se remplissent-ils d'allants et de venants, qui isolément, qui par groupes, qui la canne à la main, qui un livre sous le bras, vont jouir du spectacle du soleil couchant, et remplir leurs poumons d'un air plus vital.

Les trappistes et les chartreux exceptés, tous les religieux usent du privilége, sauf à rentrer au quartier au premier son de l'Ave Maria. Avant, comme après cette heure, on ne les voit que par éventualité ou dans l'exercice de leur ministère [1].

Les religieuses ne partagent pas non plus le bénéfice de la *passeggiata*. En général, à Rome, toutes les religieuses sont cloîtrées. Si l'on en voit circuler au de-

[1] Les religieux de Rome sortent seuls ou accompagnés, comme

Digitized by Google

hors, on peut affirmer *a priori* qu'elles sont étrangères. Les autres, une fois entrées dans les monastères, n'en sortent plus jusqu'au jour de la mort. Il y en a même que la mort ne peut arracher de leur retraite ; entre autres les *ensevelies vivantes* (*sepolte vive*). L'histoire de leurs austérités fait dresser les cheveux sur la tête. Passer une vie sans parler, dormir dans sa bière, s'asseoir à table en face d'une tête de mort pour se nourrir d'herbes et de pain noir, ce n'est pas un instinct de la nature. Voilà cependant comment ces filles héroïques se plaisent à distraire leur pénible oisiveté. Lorsqu'un de leurs parents vient à mourir, le soir à la prière, la supérieure rompt le silence et dit : « Mes sœurs, prions ; une d'entre vous n'a plus de père, ou de mère, ici-bas ! »

Ce qui se passe dans ces cœurs mortifiés, mais non pétrifiés encore, je ne saurais le dire. J'ose croire qu'aucun de ceux que l'oisiveté des couvents scandalise ne voudrait être à même de l'éprouver.

Dire que les moines sont oisifs, c'est usé et vulgaire ; mais les comparer à une métairie ou au bétail, en définir l'utilité en raison de ce qu'ils produisent, déduction faite de ce qu'ils consomment, il fallait

il leur plaît. Les jésuites moins libres vont par couples ; de là le proverbe italien : « Les malheurs viennent toujours deux à deux, comme les jésuites. »

Digitized by Google

un siècle comme le nôtre pour inventer ce sublime langage et oser l'appliquer à une créature à qui Dieu a donné un front haut avec la faculté de regarder le ciel. C'est un fameux soufflet pour les superbes qui croient toucher l'olympe avec leurs doigts, qui discutent de l'essence divine et regardent en face les mystères pour en avoir le dernier mot. S'élancer avec les ailes du génie vers l'empyrée, et puis retomber sur la terre pour être traité comme des animaux *producteurs et consommateurs !* Décidément il n'y a pas de courtisanerie chez les économistes.

Avec ce système d'économie politique les religieux de Rome n'ont pas à craindre d'être éliminés. Mais on peut prévoir une Saint-Barthélemi épouvantable dans laquelle au nombre des victimes ne suffira pas celui de bourreaux. En effet, que de mortels produisent moins qu'ils ne consomment ! Que de prodigues dévorent leur fortune avant de la posséder ! Que de parasites cramponnés aux flancs de la société, comme des vers rongeurs aux fissures d'un vieil arbre, et qui vivent de sa substance et de ses sueurs ! La race improductive et consommante fourmille sur la terre ; il faudrait un nouveau déluge pour l'engloutir.

N'importe ! il est reçu que les moines romains seuls sont des arbres sans fruit qu'il faut couper et jeter au feu, des sangsues épuisant par leur avidité les

Digitized by Google

artères d'un grand peuple. En vérité, il y a beaucoup d'ordres religieux qui se disent mendiants; mais la plupart ne mendient pas, ou c'est de loin en loin et pour la forme. Ceux qui vivent d'aumônes se reduisent à deux ou trois, et le peuple ne semble pas s'imposer de grands sacrifices, s'il est permis d'en juger par la joie qu'il manifeste en jetant un morceau de pain dans le bissac de l'ermite ou du franciscain. Il sait que leur table n'est pas somptueuse, et que du peu qu'il a donné le surplus sera distribué à la porte du couvent à de plus malheureux.

L'aumône qui entretient le moine enrichit le peuple au lieu de l'appauvrir; car il paye ainsi l'ouvrier qui lui enseigne l'amour de la fatigue et de l'honnêteté. Ce n'est pas l'obole donnée au frère quêteur qui grève une existence, puisque, d'ordinaire, c'est sur le superflu qu'on la prend, et on la donne avec liberté. Ce qui pèse au peuple, ce sont les impôts inutiles qui, sous prétexte d'embellir la patrie, ne servent guère qu'à bâtir des théâtres, enrichir des danseurs et des histrions, à ouvrir des boulevards commodes pour l'opulence, mais d'où les haillons sont impitoyablement chassés. Ce qui pèse au peuple, c'est de devoir payer l'air qu'il respire, la lumière qui éclaire son réduit. Ce qui pèse au peuple, c'est de devoir quitter ses vieux parents au moment où il

Digitized by Google

serait leur soutien et leur consolation, d'abandonner la charrue ou l'outil de son métier pour devenir soldat sans vocation, pour voir déflorer sa jeunesse par une vie abrutissante, où il perdra la foi, le plus cher de ses trésors, quand il n'y ruinera pas sa santé. Voilà ce qui pèse au peuple, et non pas de pauvres gens qui mangent peu, dorment peu et prient beaucoup.

Les Romains, comme nous le verrons dans la suite, ne connaissent pas ces poids énormes, fruit de la prétendue civilisation. Aussi ne songent-il pas le moins du monde à voir autant de vampires que d'hommes vêtus de bure. Ils éprouvent, au contraire, une pitié profonde pour nos théoriciens ; ils les chansonnent avec des satires collées au socle de Pasquin, et se vengent de leurs opinions en bâtissant aux religieux des monastères et des églises, et parfois même en les constituant leurs héritiers. — Telle est l'origine des *mainmortes* ecclésiastiques, ce grand croquemitaine, qui donna un jour le cauchemar à plus d'un jurisconsulte français, et dont les dix-neuf vingtièmes de ceux qui les blâment après eux ne connaissent ni la nature ni le but.

Qu'est-ce donc que la mainmorte ? Il ne s'agit pas ici de cette servitude qui pesait sur certains fiefs du moyen âge et que la religion réprouvait en principe comme répugnant à la dignité du chrétien, mais

Digitized by Google

bien de la servitude canonique qui incombe à toute fondation pieuse, à tout bien légué aux églises, aux hôpitaux, aux communautés. Ces biens se distinguent des biens ordinaires, en ce que les personnes qui les administrent ou en jouissent ont les *mains mortes* ou liées, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent ni les vendre, ni les donner, ni les négocier en aucune manière, et qu'elles n'en sont strictement que les usufruitières, avec l'obligation de remplir les conditions posées par le donateur.

Les mainmortes entendues de cette manière ont été abolies en France en 1790 en même temps que les mainmortes féodales, avec cette différence qu'en détruisant celles-ci l'assemblée révolutionnaire faisait, du moins en apparence, un acte de philanthropie, tandis qu'en détruisant les mainmortes ecclésiastiques, elle violait brutalement la justice la plus élémentaire, la liberté individuelle et le droit de propriété. Car elle rendait l'indépendance aux vassaux mainmortables en leur permettant de posséder d'abord et puis d'administrer à leur gré leurs domaines, tandis qu'aux églises et aux communautés elle enlevait le droit préalable de propriété.

Rome, dernier refuge de l'universalité des droits divins et humains, permet aux églises et aux communautés de recevoir ce qu'on leur donne, mais elle

Digitized by Google

impose en même temps aux legs et aux donations les charges de la mainmorte. Est-ce un crime d'enchaîner ainsi cette catégorie de biens? de les soustraire aux chances de l'industrie et des opérations commerciales? Les révolutionnaires disent oui, mais le sens commun dit non.

Un légitime propriétaire a-t-il le droit imprescriptible de disposer de sa propriété comme il lui plaît? — Oui.

S'il la donne à certaines conditions, le donataire est-il tenu à remplir ces conditions? — Oui.

Si les conditions sont remplies, la propriété devient-elle inviolable entre les mains de l'héritier? — Oui.

Tel est précisément le fondement sur lequel repose la mainmorte ecclésiastique. Un vieillard riche et sans enfants est sur le point de mourir. Il appelle ou l'église, ou une communauté et lui dit : Voilà ma fortune, ou une partie de ma fortune; je vous la donne; mais, à perpétuité, vous prierez Dieu pour moi. Quelle puissance humaine peut s'interposer et dire : A toi, propriétaire, je te défends de donner; à toi, église ou communauté, je te défends de recevoir? Et si le propriétaire a donné, et si le don a été reçu, quel nom infliger à celui qui violerait et la dernière volonté du testateur et les droits de l'héritier? Il n'y en a qu'un dans toutes les langues, et on le devine.

Digitized by Google

Contre ce raisonnement de logique naturelle se brisent tous les sophismes. Quant aux grands mots qu'on jette en avant, ils sont pour le moins vides de sens quand ils ne sont pas chargés d'infamie. Ainsi pour soulever les colères des peuples, on représente le principe de la mainmorte comme hostile à leurs intérêts. Et cependant il suffit d'avoir une lueur de bonne foi pour voir du premier coup d'œil que la plupart des donations, toutes même, n'ont en vue que le bien moral, intellectuel ou physique du peuple. Ainsi à Rome, comme partout, qui profite des écoles gratuites ? — Le peuple. Qui est soigné dans les hôpitaux ? — Le peuple. Qui est doté pour s'établir ? — Les filles du peuple. Qui jouit des chapellenies et de presque tous les bénéfices ? — Les enfants du peuple. Sur qui retomberait la destruction de la mainmorte ? — Sur le peuple.

Que déclament-ils donc ces prétendus avocats, ces faux amis du peuple ? Ils lui enlèvent jusqu'à l'espérance et ils crient : Tu me dois le bonheur. — Tartufes !

Plût à Dieu que les biens dans certaines familles jouissent du bénéfice de la mainmorte ! Nous ne verrions pas tant d'orphelins sur le pavé à cause des dilapidations de parents sans conduite ; nous ne verrions pas tant de beaux noms signer leur déshon-

Digitized by Google

neur et leur ruine, et puis aller dormir honteusement dans le bureau de quelque juif usurier. C'est contre ces mangeurs de patrimoines qu'il faudrait lancer toutes ses foudres. Mais je te connais, ô Révolution, ô haine contre le Christ! A ces dissipateurs qui consument l'héritage en toilette, en femmes, en chevaux, tu chantes hosannah! et tu bats des mains. A ceux qui pensent au prochain et à leur âme, tu dis: Vous êtes fous et je vous interdis.

Du reste, la question de droit est rendue plus manifeste et plus éclatante par l'expérience. On ne montrerait pas une seule propriété de mainmorte qui soit tombée en friche par la faute des moines usufruitiers, tandis que l'histoire énumère les déserts cultivés, les villes bâties, les industries florissantes sous leur souffle inspirateur. « Les moines et les évêques, dit l'historien Gibbon, ont fait la France comme les abeilles font leurs ruches. » Ces paroles sont bien plus vraies appliquées à Rome. C'est aux moines qu'on doit les plus beaux monuments, les plus riches bibliothèques, les plus vastes hôpitaux, les plus savantes écoles; et jusque dans les institutions populaires les plus humbles on sent leur main et leur cœur.

C'est une belle mission sans doute que celle de travailler au bien moral et matériel des hommes; mais les religieux de Rome en ont un autre encore,

Digitized by Google

et elle ne manque pas de charmes et de beauté. Placés au centre de l'Église, au pied de cette chaire de Pierre si assaillie de nos jours, c'est à eux de la défendre, et ils le font en soldats fidèles et dévoués. Ce n'est point un spectacle à dédaigner dans cette Italie, où des armées entières trahissent leur drapeau pour se vendre à des aventuriers en chemise rouge !

Je voudrais pouvoir être l'historiographe de ce bataillon sacré, et le suivre dans sa glorieuse campagne. Il pose, au milieu des huées et des calomnies, le sujet de la plus brillante épopée de l'ère chrétienne ; en attendant qu'elle s'écrive sur le marbre, elle est déjà écrite dans tous les cœurs. Qui ne connaît les gigantesques travaux de l'avant-garde, de cette compagnie de Jésus, l'ordre le plus merveilleux, le plus étonnant, le plus éprouvé et en même temps le plus puissant que Dieu ait donné à l'Église ?

Presque tous les ordres religieux, en traversant les siècles, ont vu quelque peu de scorie s'attacher à leurs vêtements, et, pour s'en débarrasser, ils ont dû en venir à des réformes. Les jésuites sont restés vierges comme au jour de leur fondation. L'esprit de saint Ignace, qui anime chaque syllabe de leur règle et chaque membre du vaste corps, s'est maintenu dans sa force et sa juvénilité, sans défaillance comme sans excès. Et cependant, par quel labyrinthe de

Digitized by Google

persécutions, par combien de combats suscités de la haine, alimentés par l'astuce, l'hypocrisie et la violence n'ont-ils point dû passer! Non-seulement ces religieux inoffensifs ont été exécrés et poursuivis par les peuples séduits et les rois séducteurs, bannis de partout, accusés dans toutes les langues; mais, ce qui est incroyable, ils ont été supprimés par l'autorité compétente; et ils vivent encore! et ni leurs ennemis, ni le pouvoir qui les abolit en 1765, ni celui qui les fit revivre en 1815, n'ont eu à biffer une ligne de leurs statuts, ni de blâme à infliger sur la manière dont ils en remplissaient les obligations.

L'histoire des sympathies et des antipathies dont les jésuites ont été l'objet est, après celle de la religion elle-même, une des plus curieuses en fait de contrastes. Les Provinciales, le Parlement, des brochures sans nombre qui circulent encore en France [1], ont exprimé la haine accumulée contre eux. Comme contre-partie, un peu avant leur suppression, une des victimes, le fameux Lago Marsini, avait préparé un ouvrage latin, en trente volumes in-quarto, ren-

[1] Entre autres celle intitulée : *Monita secreta* des jésuites, par Cayla, l'auteur des *Prêtres à marier*. Je ne sais si je me trompe, mais ce brochurier ressemble passablement à un défroqué chassé par les jésuites de quelque séminaire. En tout cas, il est bien sot. Il y en a de plus sots pourtant..... ceux qui le vendent et ceux qui l'achètent.

Digitized by Google

fermant les témoignages favorables d'hommes illustres par leur doctrine, leur naissance ou leur savoir, depuis l'origine de la Compagnie jusqu'à son époque.

Ce caractère d'attraction et de répulsion, dans cet ordre singulier, me paraît un phénomène. Il faut se souvenir, pour le comprendre, que saint Ignace mourant demanda à Dieu pour ses fils la grâce de la persécution. Or, nous savons s'il a été rigoureusement exaucé. Et, chose aussi étonnante que douloureuse, cette désaffection envers les jésuites est partagée par quelques-uns de leurs frères dans le sacerdoce. Je dois dire, à la gloire du clergé romain, qu'il n'a jamais trempé dans ce complot ridicule; que ne puis-je en dire autant de celui de France, admirateur si empressé de tout ce qui est bon et grand! Ce sont là les scandales nécessaires dont parle Notre-Seigneur; mais malheur à celui par qui vient le scandale : *Væ autem homini illi per quem scandalum venit!*

C'est au milieu de ces transports d'amour et de haine que les jésuites ont marché et grandi. Ils avaient à peine franchi la première étape de leur existence que déjà une des lumières du concile de Trente, le cardinal Truchses, écrivait de leur Compagnie : « Je ne connais pas une race d'hommes dont « le travail ait été plus illustre et plus utile à la

Digitized by Google

« vigne du Seigneur. Heureuses les villes qui pos-
« sèdent de tels ouvriers ! »

Ils ont été approuvés ou confirmés par dix-neuf Papes, et loués par tous, même par celui qui, à son corps défendant, les supprima. Tous les saints, contemporains de leur fondation, en firent l'éloge. Saint Gaëtan, saint Jean de Dieu, saint Thomas de Villeneuve, saint Pie V, *dominicain* et Pape, sainte Thérèse, saint Charles-Borromée, saint Philippe de Néri, saint Vincent de Paul, les proposaient comme modèles autour d'eux. Les conciles œcuméniques ou provinciaux reconnaissent leurs services. Le voltairien Frédéric II, roi de Prusse, les déclarait seuls capables de maintenir le renom de ses Universités. Les hérétiques même les appelaient : « Le bras droit du « Saint-Siége, — les Atlas de la papauté, — la moelle « du papisme. » Et Calvin, effrayé de leur puissance et de leur sainteté, disait : « Il faut, ou les tuer, ou les « exiler, ou les écraser de mensonges et d'injures. » Il serait bien à plaindre le prêtre assez malheureux pour se faire l'exécuteur testamentaire d'un Calvin !

Mais les jésuites n'ont pas été plus découragés par les blâmes qu'enorgueillis par les éloges. Continuellement retrempés par les orages, aussi calmes dans la guerre que dans la paix, ils ont continué à tracer leur sillon, à l'arroser de leurs sueurs, et ils ont la

Digitized by Google

consolation de le voir se couvrir d'une moisson abondante. Jeunes de trois siècles, ils ont vu placer quinze de leurs frères sur les autels; ils ont donné au Sacré-Collége plusieurs cardinaux fameux, aux souverains plus de quatre-vingts confesseurs, à la chaire chrétienne des orateurs illustres, et aux lettres et aux sciences, selon Bercastel, plus de vingt mille écrivains distingués.

Partout où ils dressèrent une tente, leur nom devint glorieux. Toutefois, on peut dire que c'est à Rome qu'ils brillèrent du plus vif éclat : ils n'ont jamais cessé d'y tenir le sceptre de la science. Le Collége romain est la réponse la plus péremptoire à cette phrase un peu louche de quelques gallicans attardés : « Les jésuites n'entendent rien à l'œuvre des séminaires ! » Car, depuis bientôt trois cents ans, il fournit à l'Italie et à l'Allemagne tout ce que l'épiscopat a de plus illustre et le clergé de plus éminent. Neuf Papes, de hauts dignitaires sans nombre, des saints et des bienheureux sont sortis de ses classes; je ne pense pas qu'il soit plus difficile d'élaborer un curé. Il est même certain que, parmi les dix-huit cents élèves inscrits annuellement dans ses cadres, Dieu y a préparé plus d'une fois des pasteurs auxquels il confia plus tard le gouvernement si difficile des paroisses. Le meilleur des curés, si je ne me-

Digitized by Google

trompe, est le prêtre le plus instruit et le plus vertueux, et le Collége romain ne fait pas autre chose que prodiguer la science et inculquer la vertu.

C'est sa mission et il y reste fidèle. Bientôt les deux mondes pourront apprécier le bienfait de son influence et de sa puissante action. Les immenses résultats obtenus en Allemagne par l'antique fondation du Collége germanique, la gloire et l'ornement de l'université grégorienne, ont inspiré des fondations analogues pour les diverses contrées de l'univers catholique. Déjà les Anglais, les Écossais, les Irlandais ont leur collége; la Belgique, l'Amérique du nord, l'Amérique du sud ont leur collége. Depuis quelques années, la France a son collége, qui a dépassé toutes les espérances qu'il avait fait concevoir dès le début; le nombre croissant de ses élèves, l'importance de ses succès ouvrent devant lui une brillante carrière : l'avenir lui appartient.

La plupart de ces institutions nationales suivent les cours du Collége romain pour la théologie, l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, la philosophie et les langues orientales. C'est un curieux spectacle que cette réunion de jeunes gens venus des quatre points du globe, si différents de langage, de mœurs et de vêtements[1], mais tous liés les uns aux autres

[1] Les étudiants des divers colléges se distinguent par les

Digitized by Google

dans l'unité de foi, d'espérance, d'amour, et formant un des plus beaux auditoires qui aient jamais honoré le talent. S'ils perpétuent les traditions de la jeunesse ardente et studieuse du moyen âge, ils obligent les professeurs à soutenir celles de leurs illustres devanciers. Aussi le Collége romain est-il florissant comme aux jours de Bellarmin, de Suarez et de Corneille-la-Pierre; ces maîtres fameux n'existent plus, mais leur génie survit.

Le Collége romain est le chef-d'œuvre des jésuites, en fait d'université. A Rome seulement, ils pouvaient déployer la totalité de leurs forces; il n'y avait que cette rade au monde où il leur fût possible d'exécuter toutes les évolutions de leur grand vaisseau.

C'est que Rome est leur patrie, leur foyer domestique; on s'en douterait rien qu'en voyant l'énergie avec laquelle ils l'ont toujours défendue. Aussi en ont-ils fait le centre de leur action, le point d'appui de ce levier mystérieux avec lequel ils soulèvent le monde; c'est de là qu'ils font partir l'impulsion sur-

couleurs du costume : les Germaniques ont le rouge, le séminaire romain et celui du Vatican le violet, les Propagandistes et les Irlandais le rouge et le noir, les Grecs le bleu, les Orphelins du Pape le blanc, les Écossais et le séminaire Pie le violet et le noir, le collége Pamfil le violet et le bleu, les colléges français, anglais et Capranica simplément le noir.

Digitized by Google

humaine qu'ils impriment à leurs œuvres et à leurs vastes desseins.

Le procureur général Dupin l'a proclamé, croyant faire une épigramme : « Les jésuites, a-t-il dit, sont « une épée dont la poignée est à Rome et la pointe « partout. » Dupin les connaissait; et, comme cette année-là il était grand prêtre, il prophétisa. Oui, la poignée de leur glaive est à Rome, sur le tombeau des apôtres, au pied du trône où siége le vieillard d'Israël, le vice-Dieu, le plénipotentiaire de Jésus-Christ, et la pointe vaillante de ce glaive est partout où le bien est à faire et le mal à dompter; partout où il y a des écrits hérétiques à déchirer, des sophismes, ces nœuds gordiens de l'erreur, à trancher, des ennemis à combattre. Certes, ce n'est point là une petite gloire, mais ils n'en jouissent pas exclusivement; ils la partagent avec tous les ordres religieux de la Ville-Éternelle; et, tous ensemble, ils forment ce fleuve immense qui prend source au Vatican, et dont les fertiles eaux portent jusqu'aux confins de la terre la connaissance et l'amour de la Vérité.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

ASPECT MORAL DE ROME.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I.

ROME, ABRÉGÉ DE L'ÉGLISE. — ROME SAINTE.
FOI DES ROMAINS PENDANT LA VIE ET EN FACE DE LA MORT.
SUPERSTITIONS. — BLASPHÈMES. — CARAVITA.

Celui qui voudrait juger de l'honnêteté de la Révolution n'aurait qu'à regarder les efforts tentés par elle pour arracher du cœur du peuple romain tout germe de vertu et toute étincelle de foi catholique. En 1848, les sectaires, semblables à des démons incarnés, couraient dans les faubourgs et les quartiers pauvres, vomissant des blasphèmes et des calomnies, jetant des doutes sur la sainteté du sacerdoce, des sarcasmes et des plaisanteries obscènes sur les sacrements, l'eucharistie et la confession surtout, et puis chargeaient les mille trompettes de la Renommée de dire au monde que Rome ne croyait plus en Dieu, qu'elle était mûre enfin pour recevoir les doctrines modernes et marcher à de nouvelles destinées.

Digitized by Google

Toutefois le succès de ces apôtres du mal n'est pas aussi complet qu'ils le disent. Les efforts mêmes de leur propagande en sont un aveu. La foi romaine n'est pas de celles qu'une tentation emporte; elle est trop voisine de l'oracle qui ne peut faillir pour s'éclipser dans un orage. Si elle fut entamée pendant le règne éphémère des Mazziniens, la brèche a été comblée bien vite, et Rome a le droit de dire encore comme en son temps le rhéteur du forum : « Nous « pouvons le céder aux Gaulois par la force, aux « Carthaginois par la ruse, aux Grecs par l'habileté, « mais aucun peuple ne l'emporte sur nous par la « piété et la religion. »

Et comment n'en serait-il pas ainsi dans une ville où 360 églises offrent le spectacle continuel des cérémonies si touchantes du christianisme; où plus de quatre mille prêtres renouvellent chaque jour dans le sacrifice mystique de la messe le sacrifice sanglant de la croix; où l'instruction dogmatique et morale est prodiguée sans cesse. Il faut bien que les prières, les mortifications, les œuvres de charité de tant d'âmes dévouées à Dieu produisent leurs fruits; que tant d'indulgences, tant de bénédictions s'échappant sans discontinuer du sein de l'Église pour se répandre dans le monde, montrent à la source même leur divine fécondité. Le sang des martyrs, dit Tertullien, en-

Digitized by Google

fante des chrétiens. Où donc ce sang a-t-il coulé avec plus d'abondance qu'à Rome? Tous les monuments et presque toutes les maisons sont bâtis sur des ossements de martyrs, et jusqu'à la poussière qu'on foule, tout enseigne la foi en Jésus-Christ et l'imprime dans les âmes.

Un Père de l'Église a appelé l'homme « un abrégé du monde, » on pourrait appeler Rome « un abrégé de l'Église : *ubi Petrus, ibi Ecclesia.* » L'Église, en effet, vit à Rome avec ses notes essentielles et tous les caractères de la vérité. Par conséquent, Rome est sainte. C'est la seule ville qui porte ce nom. Elle est sainte dans son chef visible, comme l'Église universelle dans son chef invisible; elle est sainte parce qu'elle est remplie de moyens de sanctification. Mais elle est sainte aussi parce qu'elle possède toujours au milieu d'elle quelque saint vivant caché au milieu de la foule. Il y a des vieillards qui ont vu le bienheureux Labre dont les haillons viennent d'être glorifiés. Au moment ou j'écris, le frère portier d'un couvent a le don de la bilocation et il fait des miracles. Avec de tels priviléges, comment la foi ne formerait-elle pas l'âme du peuple romain? Comment le peuple romain ne serait-il pas vraiment le peuple de Dieu, le peuple bon par excellence?

Le proverbe, *Roma veduta, Fede perduta,* est une

Digitized by Google

imposture qui remonte à Machiavel. Les conversions nombreuses de juifs, de protestants et de schismatiques grecs qui s'opèrent sous les yeux des Romains chaque année, lui donnent un éclatant démenti. Du reste, il suffit de vivre quelques heures au milieu de ce peuple pour être témoin de sa foi, de sa piété. A chaque pas, on sent qu'il a remplacé Israël et que Dieu habite sous ses tentes.

C'est sous l'influence du sentiment religieux que beaucoup de familles, surtout chez le peuple, aiment à faire baptiser leurs enfants à Saint-Pierre, à les déposer ensuite sur l'autel de la Confession afin de demander pour le nouveau-né, au prince des apôtres, cette foi robuste qui mit en ses mains les clefs du ciel.

Devenus plus grands, ce sont les mères qui complètent l'enseignement de la foi en leur apprenant à vénérer les reliques. Elles les conduisent au Colisée, à Saint-Paul, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Sabine, à Sainte-Balbine, à Sainte-Cécile, la vierge musicienne, à la prison Mamertine, à Saint-Pierre-aux-liens, dans les catacombes, et là, elles leur disent : « Baisez la terre, enfants, car c'est une terre sainte ! » Et puis, elles boivent et leur font boire les eaux miraculeuses qui jaillirent sous les pieds des martyrs, et leur racontent l'histoire de ces héros,

Digitized by Google

leur foi, leur piété et leur courage. Ces impressions de la première enfance ne s'effacent jamais. Elles suivent le Romain jusqu'à la tombe après avoir parfumé toute sa vie.

La religion à Rome est instinctive; on la vénère et on l'aime. Jamais on ne se refuse à poser un acte religieux, que ce soit en famille ou que ce soit en public, quand l'occasion s'en présente. Nous en trouvons un exemple dans les prédications en plein air qui se font vers le soir pendant le carême et l'avent. Il n'est pas rare que les prédicateurs installés sous quelque réverbère ne commencent leur instruction sans autre auditeur que leur *crucigère*. Mais bientôt, en les entendant, tous ceux qui passent aux environs s'arrêtent, se découvrent, viennent se ranger autour d'eux, et puis les suivent à l'église pour recevoir la bénédiction du saint sacrement.

A ces époques, les théâtres sont fermés à Rome, mais ils sont ouverts dans toutes les villes de l'Europe. Qui profite le plus, de ceux qui écoutent un sermon en plein air ou de ceux qui vont au théâtre? Affaire de goût, diront les plus tolérants; moi je dis, affaire de christianisme. Les uns affichent leur abaissement en s'agenouillant devant le monde, les autres révèlent leur grandeur en s'agenouillant devant Dieu.

Il est une autre circonstance où le peuple romain

Digitized by Google

met à découvert l'ardeur de sa foi, et cette innocence de l'esprit qui est la simplicité ; je veux parler de la bénédiction des maisons faite par le curé le samedi saint.

La bénédiction des maisons n'est pas obligatoire ; mais aucun Romain, ou plébéien ou noble, n'oserait s'en priver volontairement. Il faut voir avec quelle dévotion ils suivent le prêtre, comme ils prient avec lui pendant qu'il arrose d'eau sainte les murailles, les meubles, le lit nuptial !

Parvenus dans la cuisine du pauvre ou dans la salle à manger du riche, la cérémonie devient en quelque sorte plus solennelle. La ménagère a mis tout son art à disposer sur une table du pain, du vin, du jambon, un pâté, le tout entouré de fleurs bariolées ressortant sur une nappe plus blanche que la neige. La famille se prosterne ; seul debout devant cet autel improvisé, le prêtre invoque le Seigneur afin qu'il daigne bénir ces diverses substances qui représentent les aliments de l'homme : « Dieu tout-« puissant, s'écrie-t-il, bénissez cette nourriture... « faites que par l'invocation de votre nom sacré tous « ceux qui en useront conservent la santé du corps « et de l'âme ! » Et puis, se tournant de tous côtés, il ajoute : « Exaucez-nous, Dieu saint, Dieu tout-« puissant, Dieu éternel ! et de même que dans la « sortie d'Égypte vous avez préservé de l'ange exter-

Digitized by Google

« minateur les maisons marquées du sang de l'a-
« gneau, ainsi daignez envoyer du ciel votre saint
« ange pour garder, protéger, visiter et défendre
« tous les habitants de cette maison. Par notre Sei-
« gneur Jésus-Christ. » Les assistants répondent : Ainsi soit-il! et du fond du cœur ils adressent au ministre de Dieu autant de bénédictions qu'il en a répandu sur eux.

Il faut être aveugle et sourd pour ne pas être frappé de la foi romaine; car elle éclate à chaque instant du jour et de la nuit. Vous la voyez quand le saint viatique passe dans une rue : tout le monde s'agenouille [1]. Vous la voyez, lorsqu'au bruit du canon du fort Saint-Ange toutes les cloches s'ébranlent à la fois pour sonner l'angelus du milieu du jour : les femmes font le signe de la croix et les hommes se découvrent. Elle est écrite au Vatican, sur le pied de saint Pierre usé par les baisers de mille générations; elle est proclamée par ces nombreuses processions d'hommes appartenant à toutes les classes et visitant les églises en récitant le psautier qu'ils

[1] Quand le Pape rencontre dans les rues le saint viatique, il descend de voiture pour l'accompagner. C'est aussi une des obligations des cardinaux. C'est pourquoi ils ont toujours sur leur carosse un *ombrellino* plié; lorsqu'ils sont à pied, c'est un laquais qui le porte. — La reine d'Espagne suit le même cérémonial.

Digitized by Google

savent par cœur; elle se révèle dans l'abstinence générale du vendredi et du samedi; elle triomphe, le dimanche, dans la suspension de toute œuvre servile et dans la fermeture de tous les ateliers et de tous les magasins.

Il est surtout un moment solennel où la foi romaine se manifeste dans toute sa beauté et sa splendeur, c'est lorsque arrive l'heure si redoutable et si justement redoutée de la mort.

En général, on ne sait pas mourir, et cela parce qu'on n'a pas su vivre. On s'habitue à la vallée d'exil comme si on était fait pour ne la quitter jamais; on jette sur la pensée de la mort un voile épais comme sur une statue qui blesse les regards, ou comme sur une plaie dégoûtante. Aussi que de précautions pour amener un prêtre aux pieds d'un moribond! Et je ne parle pas des vieux pécheurs endurcis, mais encore des personnes prétendues pieuses. L'ange de la paix et du pardon est à leurs yeux comme un messager lugubre. La peur d'être impressionné le fait retenir quelquefois à la porte; ce qui n'empêche pas la mort de compléter son œuvre et l'enfer de se réjouir.

A Rome, il n'en est pas ainsi. Si la mort est la fin de quelque chose, à un autre point de vue, c'est le commencement de tout. C'est le moment de la déci-

Digitized by Google

sion définitive : moment d'une effrayante solennité, puisque toute distraction peut ouvrir un abîme. C'est pourquoi la chambre du malade se vide de gré ou de force : père, mère, frère, sœur, fils, fille, sont éloignés. Il ne reste que quelque parent lointain, quelque ami et le prêtre, plus tendre que tous les parents et plus fidèle que tous les amis.

J'ai entendu blâmer cet usage. Au premier abord il paraît assez étrange, mais la surprise cesse bientôt. Sans doute il serait à désirer que la nature, élevée au-dessus d'elle-même par la religion, fût assez forte pour aider un être chéri à mourir comme il faut, à lui montrer le ciel comme cette mère héroïque qui disait à son fils : *Nate, respice cœlum*, et cela se voit quelquefois dans nos familles pieuses. Mais, en général, si nous prenons les hommes tels qu'ils sont, avec leur sensibilité réelle ou convenue, ce sublime apostolat de la famille fait défaut, juste à l'heure où il est le plus nécessaire. L'égoïsme fait penser à ce que l'on perd, et nullement à ce que le partant peut perdre. Les larmes et les sanglots ne font rien à la vie du temps et ils peuvent compromettre une éternité.

La nature à Rome n'est pas plus forte qu'ailleurs ; mais la foi est plus développée ; et si par hasard elle a paru sommeiller pendant la vie, elle se réveille plus ardente en face de la mort. On se fait remplacer

Digitized by Google

au chevet des mourants par la religion qui veillera avec une plus tendre sollicitude et avec une prière plus purifiée, et, de cette manière, une âme qui ne tient plus à la terre par aucun lien se détache doucement pour s'envoler dans le sein de Dieu.

Aussi, que de morts édifiantes! que de fins prédestinées! que de vieillards fatigués de leur longue route s'endorment doucement dans le Seigneur! que de jeunesses brisées, faisant le sacrifice héroïque de l'avenir humain et aspirant à remonter au ciel comme des anges égarés sur la terre !

J'ai connu un de ces anges. La nature et la grâce avaient réuni dans son cœur tous leurs trésors. Elle avait la fortune, elle avait l'intelligence, elle avait la piété. Un chaste amour lui promettait des noces brillantes et heureuses. Mais l'avertissement de la mort était venu, et elle s'était écriée : Je me suis réjouie parce qu'il m'a été dit : « Nous irons dans la maison du Seigneur! »

Dès ce moment son âme se ferma à la terre. Elle détourna la vue de ceux qu'elle aimait et dont elle était aimée, s'occupant d'ineffables dialogues avec le ministre de la religion. Ainsi elle redoubla de foi et d'espérance, de grâce et d'amabilité, comme ces fleurs qui répandent plus de parfum le soir : « Mon père, s'écria-t-elle, je vois autour de moi des roses!

Digitized by Google

— Courage, chère enfant, répondit le religieux, ce sont les roses de l'amour divin dont les mains éternelles vous tressent une couronne. » Elle baissa les yeux et expira.

A noi spiacente, a te fu dolce avviso,
Gentil Clotilde, le sfugaci gioje
Nel ciel cangiare in sempiterno riso [1].

Tout le monde ne meurt pas ainsi à Rome, mais tout le monde au moins ambitionne de mourir chrétiennement. Dernièrement, dans une ville de France, un officier était accusé de vol. Le jour même où le conseil de guerre devait se réunir pour le juger, ses camarades lui envoyèrent dans la prison un revolver afin qu'il en comprît l'usage s'il était coupable. Honte à ces amis qui conseillèrent une bassesse! Gloire au prisonnier qui repoussa le conseil avec mépris! Non-seulement Rome n'a jamais vu un scandale semblable, mais le seul récit la glacerait d'horreur.

La foi qui accompagne les Romains jusqu'à la mort, ne va pas tristement s'éteindre contre une pierre tu-

[1] Cette mort de prédestiné fut celle de Mlle Datti. Si jamais ces lignes tombent sous les yeux de ceux qui pleurèrent et pleurent encore cette sainte jeune fille, puissent-elles apporter un adoucissement à leurs regrets et témoigner de l'amitié reconnaissante et fidèle qui les a dictées.

Digitized by Google

mulaire ; elle survit et continue à prier. D'après une vieille coutume, à Saint-Laurent-hors-les-Murs, on dit chaque jour des messes depuis minuit jusqu'à l'aurore pour le repos des âmes les plus délaissées. Le nombre des personnes qui assistent à ces messes, malgré les trois kilomètres qui séparent ce cimetière de la cité, malgré les intempéries des saisons, à ces heures pénibles de la nuit, indique merveilleusement quelle espèce de sentiment anime le peuple. C'est là qu'on rencontre de ces miracles de constance et de fidélité dont l'amour profane fournit peu d'exemples. On m'a nommé un ouvrier qui depuis cinquante ans n'a pas manqué une fois d'aller à ces messes nocturnes prier pour la mère de ses enfants.

« Un jour, raconte le P. Bresciani, une femme était près de mourir; comme j'allais la voir une dernière fois, je la trouvai se faisant peigner et coiffer comme si elle devait assister à un bal.

« — Que faites-vous, lui dis-je ?

« — Père, répondit-elle, j'ai vendu mes cheveux afin que mes enfants aient du pain pendant deux jours.

« — Et après?

« — Après, la Providence y pourvoira ! »

La mort vint, et il arriva comme avait dit la mère.

Digitized by Google

C'est de la charité sublime; mais la charité n'est-elle pas une floraison de la foi?

Des faits pareils, Rome en a par milliers. Entrez dans les mansardes, regardez et écoutez, vous serez ébloui. Le soleil de la foi qui les éclaire est encore plus beau et plus pur que celui qui illumine leur ciel. Comme elle est sans ostentation, elle est aussi sans honte. Jamais elle ne se cache, lors même qu'elle semble se mentir par des actes irréguliers; car en les commettant elle les condamne. Aussi pourra-t-on souvent surprendre les Romains en faute. Jamais on ne les trouvera sans la foi qui donne le remords et plus tard le repentir. Malgré leurs défaillances morales, ils ne se coucheront jamais dans un lit à côté duquel ils ne verront point l'image de la Madone, l'eau bénite, le cierge de la Chandeleur, le sacro Bambino, la palme des Rameaux ou l'*Agnus Dei* [1]; ils ne passeront pas une année sans visiter les sept basiliques ou la Scala Santa dont ils gravissent les vingt-huit marches à genoux et en priant.

[1] On appelle *Agnus Dei* de petits médaillons formés avec les restes du cierge pascal, portant en bas-relief l'image du divin agneau et bénits à Sainte-Croix de Jérusalem par le Pape. De grandes faveurs spirituelles ont été attachées par l'Église à cette espèce de relique. La principale est de préserver des accidents de la foudre.

Digitized by Google

Dirigez votre promenade vers un café pendant le carême. Sur trente personnes, vingt-huit observent la loi du jeûne et de l'abstinence. Si quelqu'un se dit dispensé, on le fait passer dans un cabinet spécial afin que son exception ne scandalise pas la foi publique. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le sens chrétien pénètre les mœurs de ce peuple, qu'il est son élément, comme l'air est l'élément de tout ce qui respire et vit?

Certainement, dans quelques pratiques religieuses du bas peuple, il est difficile de ne pas sentir une odeur lointaine de superstition. Dans la nuit de l'Ascension, par exemple, en mémoire de la bénédiction que Jésus-Christ envoya à la terre en s'élevant vers le ciel, quelques ignorants pensent que tout ce qu'on expose dehors participe à cette bénédiction du Sauveur. Ils sont persuadés que les épis de froment changent cette nuit-là leur séve en lait, lequel deviendra en quelques jours de la farine; que si on laisse dans l'embrasure d'une fenêtre un œuf de poule, le jaune de cet œuf deviendra un onguent spécifique et infaillible pour guérir les plaies.

Que faut-il voir au fond de cette croyance populaire? La foi en Dieu, en sa puissance, en sa bonté. Le reste, fruit d'une intelligence qui n'a pas été tout-à-fait dégrossie, n'a guère rien de regrettable. L'his-

Digitized by Google

toire nous montre de grands hommes, entr'autres Napoléon Ier, comme ayant cru à leur étoile; d'autres, qui feraient honneur à l'Institut, ont vu dans les comètes des prédictions de guerre et de malheur. D'une étoile et d'une comète au *mal'occhio* (mauvais œil) et à la corne d'un ruminant suspendue à la muraille comme préservatif, il n'y a que la différence du nom.

La superstition, quand elle n'est qu'un défaut de l'esprit, est à moitié pardonnable; on n'est responsable qu'à demi de n'avoir pas une intelligence assez clairvoyante pour discerner le point où finit le vrai et où commence le faux. La superstition qui efface Dieu est la pire de toutes, et elle n'est pas celle du peuple romain. On peut même dire que certaines de ses opinions stupides, qu'il a communes, du reste, avec nos populations simples et bonnes du midi de la France, proviennent plutôt de l'habitude d'abandonner son âme et son cœur à Dieu, de se reposer sur sa parole plus encore que sur ses propres investigations. Un préjugé qui se retranche derrière la vertu et se subordonne à la volonté divine peut être absurde, mais il n'est pas impie.

Par analogie, on doit raisonner de la même manière sur la fréquence des blasphèmes et des imprécations dont on fait un crime aux Romains et qui

Digitized by Google

ne sont que le fait des palefreniers, des charretiers, des décroteurs. Effectivement, cette caste grossière et sans éducation a des formules de langage assez mal sonnantes. Dans leur colère, san Pietro est appelé san Pittraccio, c'est-à-dire qu'ils ajoutent au nom de saint Pierre un sens de laideur et de méchanceté; ils invoquent les entrailles de Dieu, jurent par le sang du Christ et prodiguent les malédictions pour des bagatelles.

Cela prouve qu'en dehors de la colère, et saint Pierre et le Christ sont pour eux des noms sacrés et bénis; on ne blasphème pas ce que l'on déteste, observe l'auteur d'*Edmondo;* un protestant ne jure ni par la sainte Vierge, ni par le Pape, ni par l'eucharistie.

Ainsi en traversant le forum, les Monti ou le Transtévère, quand vous entendez un charretier, frappant son vieux cheval ou son âne rétif, s'écrier : Que saint Antoine t'arrache un œil! que saint Antoine te casse une jambe! que saint Antoine t'envoie un *accidente* [1]! Vous vous tromperiez fort si vous alliez croire que ce butor n'aime ni saint Antoine, ni son

[1] Un maléfice. Ce mot a une signification très-complexe. Quelques touristes le traduisent par cette périphrase : Que tu meures sans sacrement. Ce n'est pas exact. Que signifierait cette imprécation adressée à un animal ou à un objet inanimé ? Si cette expression elliptique correspondait à quelque phrase du français, ce serait peut-être à celle-ci : Que le diable t'emporte !

Digitized by Google

âne, ni son cheval. C'est tout le contraire; il aime sincèrement les uns et les autres. La preuve, la voici.

Le 17 janvier, d'après un usage antique, tous ceux qui ont chevaux, ânes, mulets, ou des animaux de compagnie comme levrettes, carlins, etc., les conduisent devant l'église de Saint-Antoine, abbé, près de Sainte-Marie-Majeure, pour les recommander au saint. Un prêtre en étole et en surplis, le goupillon à la main, et sur le seuil de la porte, attend les animaux pour les bénir. Il pleuvrait des serpents ce jour-là que les palefreniers ne se dispenseraient pas de donner ce spectacle, ni les Romains d'aller le contempler.

Dès le matin, on fait la toilette aux bêtes : on les étrille, on les bouchonne, on leur tresse la queue, on papillote leur crinière, on attache des rubans, des plumets, des cocardes à leur frein, et puis on arrive plus fier qu'Alexandre sur Bucéphale, portant un beau cierge en présent au curé. Les écuries du Pape ouvrent la cérémonie, puis viennent les chevaux de l'armée, puis ceux de tout le monde. C'est un grand jour de parade pour les cochers, une belle occasion de faire briller leur habileté. Quelle gloire de guider quatre, six et jusqu'à douze paires de chevaux, retenant toutes les rênes avec une main et jouant du fouet avec l'autre ! Quand ils réussissent à passer ainsi noblement

Digitized by Google

sous l'eau bénite qui pleut sur eux et leurs bêtes, un murmure flatteur de l'assemblée les accompagne et les applaudit.

Ce n'est pas toujours glorieux, car il arrive souvent que des palefrois incivils, rebelles à la bénédiction, caracolent en sens inverse, et leur présomptueux phaéton de suer de honte et de dépit. D'autres fois, ce sont des petits chiens de la Havane, que d'élégantes dames renversées dans leurs carrosses viennent présenter, peignés, frisés, savonnés à la rose, et les chers bijoux de japper contre les manches rouges des sacristains, aux grands éclats de rire du public.

Le pauvre charretier s'avance plus dévotement. Lui qui, la veille, maugréait contre sa rosse, vient maintenant demander pour elle une bénédiction. C'est le compagnon de sa misère, son aide dans ses travaux; elle donne du pain à sa famille. Si elle avait la morve ou seulement la colique, le pauvre homme n'aurait rien à mettre sous la dent. Aussi la soigne-t-il plus que lui-même; il lui attache une médaille de saint Antoine sur le frontal et demande au saint pour elle une spéciale protection.

C'est bien touchant. Cela m'a rappelé souvent les matelots basques et bretons, jureurs comme eux, mais comme eux pleins de foi, quand je bénissais leur navire dans le port de Bayonne. — « Par ici,

Digitized by Google

par ici, de l'eau bénite, me disaient-ils en me montrant la hutte dans laquelle ils prenaient leur peu de repos, nous en avons bien besoin, afin que les vagues n'y bondissent pas pendant la bourrasque et que nous revoyions la Bretagne et les Pyrénées. »

Tel est le langage de la foi. Ceux qui ne le comprennent pas sont à plaindre ; ils n'ont ni assez de compatissance dans le cœur pour excuser les misères humaines, ni assez de clarté dans l'intelligence pour voir que rien n'est ni grand ni petit pour le bon Dieu, qui scrute les cœurs et les reins, et ne juge que de la droiture des intentions. Les détracteurs des choses simples, esprits forts et philosophes, ne seront pas excusables aux yeux de Dieu parce qu'ils ont reçu les dons de l'esprit en surabondance. Mais le ciel sera son propre vengeur. Pour avoir ridiculisé ce qu'il y a de plus vénérable et de plus saint, le ridicule s'attachera à leurs pas comme l'ombre au corps ; ils croiront exciter l'admiration et ils n'exciteront que le rire. Nous avons déjà assisté plus d'une fois à cette poignante mystification. N'avons-nous pas vu les moqueurs de nos saintes reliques se prosterner devant les oripeaux de la juive Rachel? Après avoir tourné en dérision les petites cassolettes remplies d'ossements de martyrs, suspendues au cou des Romaines, ils se sont disputé, au poids de l'or, les pan-

Digitized by Google

toufles et les brosses d'une comédienne, d'une gaillarde par-dessus le marché! *Deus irridebit eos et subsannabit eos.*

Le même sort attend ceux qui ont traversé Rome sans s'apercevoir le moins du monde de sa foi; ceux qui y sont allés, comme About, dans le but de l'étudier, et qui, après l'étude faite, ont osé écrire ces mots : « Le peuple romain va à l'église, mais il ne croit pas en Dieu. » About, sifflé comme journaliste, sifflé comme dramaturge et romancier, si jamais il reprenait le chemin du Capitole à la suite de quelque flibustier, je lui prédis que les Romains le siffleront comme historien. A l'appui de notre affirmation, nous avons rapporté assez de scènes édifiantes que la piété romaine ne cesse d'offrir à l'œil de l'étranger; nous terminerons par celle de l'oratoire du Caravita : elles les couronne toutes.

Le P. Caravita était un jésuite de l'ancienne Compagnie. Il avait fondé dans le voisinage du Corso la petite chapelle qui porte son nom. Il y réunissait les hommes de bonne volonté afin de prier en commun pour la conversion des pécheurs. Cette association pieuse prit bientôt de vastes proportions, et elle s'étend aujourd'hui sous des formes et des noms divers dans toute l'Église catholique.

La chapelle est ouverte alternativement aux hommes

Digitized by Google

et aux femmes : pour les premiers, quand la nuit est venue ; pour les autres, pendant le jour. Dès le commencement de la cérémonie, cinq ou six prêtres s'installent dans les confessionnaux pour entendre l'aveu des fautes commises, et pardonner au nom de Dieu. On compte par année plus de 50,000 absolutions imparties à des enfants prodigues, qui, domptant le respect humain à la faveur des ténèbres, viennent purifier leur conscience et retrouver la paix.

Ce n'est pas tout. Pendant que les uns se confessent ou se préparent à la confession, les autres, agenouillés sur les dalles, récitent l'office de la Vierge, ou chantent les psaumes en chœur. Quand la prière est terminée, un confrère se détache du sanctuaire et distribue, à qui en désire, des bouts de corde bien souples, avec des nœuds bien serrés. Puis, on éteint les flambeaux, et, au milieu de l'obscurité, un religieux levant la voix exhorte à la pénitence et à la contrition. Bientôt sa voix s'émeut ; tout le monde se prosterne, et dès qu'il a fini de parler, on se frappe les épaules à coups redoublés, et cela pendant tout le chant des litanies et du cantique *Nunc dimittis*, jusqu'à ce que la lumière reparaisse au mot *lumen ad revelationem* [1].

[1] Lecteur, voulez-vous avoir une idée de la mauvaise foi ou de la stupidité avec laquelle les journaux révolutionnaires parlent

Digitized by Google

Pends-toi, About! on s'est donné la discipline et tu n'y étais pas! Est-ce pour plaisanter que ces rudes chrétiens se contusionnent les épaules, qu'ils se battent la poitrine ou s'écorchent les genoux? About était payé pour voir et il n'a rien vu. Cela a lieu pourtant tous les soirs, avant le théâtre, à l'endroit le plus populeux de Rome, devant un grand café, et, qui plus est, on n'en rit pas. Ceux qui n'ont pas le courage de le faire, ont, du moins, celui de l'admirer. Jadis la France avait ses pénitents et ses mortifiés, et elle croyait en Dieu, et n'était pas malheureuse. Mais les Abouts de 93 sont passés! Des oratoires ils ont fait des écuries. Ils ont arraché aux bigots leur discipline, et se sont chargés de la donner, eux, avec le couperet de Guillotin.

Ils voudraient renouer la partie à Rome; mais Rome n'ouvrira pas ses portes; elle ne se laissera jamais ravir ni son Dieu ni sa foi.

de Rome? Écoutez comment le *Journal des Débats* raconte cette scène, car, à moins d'avoir inventé tout son récit, il ne peut faire allusion qu'à la cérémonie du *Caravita*: « Les Romains sont si abrutis et si sanguinaires que parfois ils se renferment dans une grande salle, et là, après avoir éteint toutes les lumières, ils assouvissent leur soif de sang en se frappant au hasard à coup de couteau. Ils donnent à cette affreuse boucherie, le nom de *cicciata*. — Ce n'est pas le texte, mais j'en garantis le sens. Il ne faut pas avoir inventé la poudre pour trouver de tels arguments!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA REINE DU PEUPPL ROMAIN. — DÉTAILS SUR LES MADONES. LÉGENDES.

La dévotion à la sainte Vierge, disent presque tous les saints, est un des signes infaillibles de prédestination. Quand elle est universelle chez un peuple, elle est au moins un beau témoignage de sa foi.

Or, elle est pratiquée à Rome sur une très-vaste échelle, au point de faire croire en certains moments que le culte de cette créature privilégiée entre toutes éclipse le culte dû au seul Créateur. Le nom de la Madone est tellement naturel sur des lèvres romaines qu'il en jaillit à tout propos, dans les dangers surtout, et les émotions fortes, comme du silex frappé jaillit l'étincelle. Son image décore tous les coins de rues, orne le fronton de toutes les églises, couronne presque tous les monuments. Il n'y a pas un magasin

Digitized by Google

petit ou grand, pas un café, pas une auberge qui ne la possède, ou peinte ou sculptée, à une place d'honneur. Elle a pris toutes les dimensions, depuis la miniature jusqu'aux statues colossales, essayé toutes les matières, le stuc, le marbre, le bronze, l'argent, l'or et les pierres précieuses; elle a des trônes de toutes les hauteurs, depuis le socle modeste que la main du pauvre lui construit dans son obscure demeure jusqu'à l'admirable chapiteau sur lequel Pie IX la fit asseoir après l'avoir déclarée Immaculée dans sa Conception [1].

Beaucoup de rieurs incrédules ont tourné en dérision ce qu'ils appellent ce fanatisme des Romains pour la mère de Jésus-Christ. Ils ont même raconté des choses tantôt horribles, tantôt grivoises, toujours ridicules, dans lesquelles les héros apparaissent continuellement ou comme des infâmes ou comme des fous. Est-ce que vous n'avez jamais entendu dire qu'en Italie, et particulièrement à Rome, les filles perdues mettent la Madone de moitié en quelque sorte dans leurs turpitudes? que les voleurs de grands

[1] La colonne de l'Immaculée Conception est un des chefs-d'œuvre de Rome moderne. L'itinéraire de Nibby la décrit très-exactement. — Devant la basilique de Sainte-Marie-Majeure on voit un monument analogue, auquel se rattache un souvenir de l'histoire de France; car ce fut Clément VIII qui l'érigea, en 1595, en mémoire de l'absolution donnée à Henri IV converti.

Digitized by Google

chemins suspendent leurs poignards entre les mains de ses statues ou entreprennent des pèlerinages à ses autels, afin que leur stylet homicide tombe juste sur la veine carotide ou que la balle meurtrière trouve le chemin du cœur?

Moi, j'ai entendu cela et des choses plus affreuses encore; mais je ne les transcrirai point ici, parce que ce livre s'adresse à l'innocence, et il n'ambitionne qu'une beauté, celle de la réserve chrétienne et de la modestie.

La scélératesse de ces assertions monstrueuses est moins dans leur cynisme que dans la portion de vérité qu'elles peuvent contenir. Car il est vrai qu'on rencontre souvent du respect et même des souvenirs affectueux pour la Madone dans des misérables qui ont fait litière de tout devoir religieux. Le dernier rayon de lumière caché dans leur esprit abruti, comme le dernier lambeau de leurs sentiments honnêtes, est presque toujours pour celle que dès leur enfance ils ont appris à vénérer et à chérir.

Mais jamais un brigand, si loin qu'il soit allé dans la voie du crime, n'a invoqué la Vierge pour assassiner un de ses semblables, enfant comme lui de cette mère d'amour; jamais une malheureuse n'a imploré sa sauvegarde pour pouvoir en sécurité se vautrer dans le vice. Il n'est pas rare, au contraire,

Digitized by Google

de lire dans l'histoire des plus fameux *condottieri* que leur sauvage colère se soit apaisée au souvenir de la Madone et qu'en son honneur ils aient émis le vœu étrange de ne pas tuer ou voler pendant le jour et le mois qui lui sont consacrés. Il n'est pas rare que des filles coupables, des cantatrices suspectes, des danseuses entraînées dans le tourbillon de leurs débauches et le tumulte de leur vie dissipée, le soir en rentrant dans leurs boudoirs, ne s'agenouillent devant leur Vierge qui représente pour elles l'espérance du repentir et du salut.

De là à rendre la Madone complice de leurs excès il y a de l'espace ; et c'est donner un soufflet au sens commun que de ne pas le voir. Ou il faut nier la religion et la possibilité de la vertu, ou il faut admettre la coexistence de la foi et même de l'amour du bien avec les défaillances de la nature. La logique réclame surtout que, lorsqu'une faute est commise en face de la religion, on ne regarde pas l'une comme conséquence de l'autre.

Il y a des critiques qui ne veulent pas absolument que les Romains ressemblent au reste des habitants de notre globe sublunaire. Et cependant ils ont la même origine. Chacun d'eux peut dire, *homo sum...*, je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Si quelque chose les différencie, c'est une

Digitized by Google

foi plus solide. En perdant accidentellement la grâce, ils ne brûlent jamais leurs vaisseaux spirituels; ils les conservent pour regagner la patrie perdue. En subissant même le naufrage, ils trouvent dans le souvenir de la Madone la planche qui les sauvera, *Virgo, post naufragium tabula.*

Après ces réflexions, il ne reste plus qu'à admirer sans réserve la pieuse sollicitude avec laquelle les Romains honorent la Mère de Dieu. En entrant dans Athènes, saint Paul pouvait dire à l'aréopage que le nombre des temples et des statues érigés aux dieux lui avait fait comprendre qu'il se trouvait dans la cité la plus religieuse du monde; le pèlerin à Rome pourrait s'exprimer de la même manière en voyant les statues, les temples et les monuments dédiés à Marie. On compte 1421 madones à l'extérieur des maisons et dans les rues; il y en a au moins autant dans les différentes églises et les chapelles, et l'on ne pourrait pas calculer même approximativement celles qui décorent les ateliers, les magasins et autres lieux où entre le public.

La profusion de richesses, de baldaquins, de dorures avec lesquelles ces madones sont ornées, donne la mesure de la piété qui les fonda et qui les entretient. Presque toutes ont, selon l'usage du pays, des couronnes d'argent sur la tête, des pendeloques en

Digitized by Google

métal précieux aux oreilles, des broches en diamant où au moins en filigrane sur le sein.

Chaque soir, dès l'*Ave Maria*[1], 1067 lampes sont allumées devant les médaillons en plein air. On a dit que les Papes avaient provoqué cette dévotion, comme moyen économique d'éclairage, à l'époque où les municipes n'avaient pas les ressources nécessaires pour y pourvoir. Il y a un autre motif. Celui qui a étudié le moyen âge sait combien les hommes de cette époque professaient d'antipathie pour l'illumination des rues. Leur amour un peu sauvage de la liberté leur faisait regarder l'inauguration des réverbères comme un attentat à leur indépendance; ils voyaient dans ces fanaux échelonnés, comme les yeux toujours braqués d'une police jalouse, et pendant longtemps, surtout dans les pays méridionaux, l'autorité municipale recula devant les grêles de pierres

[1] L'*Ave Maria* est le nom qu'on donne à Rome à l'angélus du soir. Il ouvre et il ferme la journée d'après une division du temps particulière à l'Italie. Le jour a vingt-quatre heures; par conséquent l'*Ave Maria* est toujours à vingt-quatre heures. Pour indiquer une heure avant l'angélus, on dira aux vingt-trois et ainsi de suite. L'*Ave Maria* change selon la saison. En supposant qu'il soit à six heures du soir, quand il est quatre heures aux montres françaises, les Italiens diront qu'il en est vingt-deux, et qu'il est une heure à sept heures de nuit. Maintenant les montres ont le cadran selon le système moderne; malgré cela on continue à supputer le temps comme par le passé.

Digitized by Google

qui abattaient ces soleils de la nuit. Les cités ressemblaient donc à de vastes nécropoles pleines de mystère et sans aucune sécurité. En supposant que l'institution des réverbères devant les madones soit due à l'initiative de la police des Papes, ce serait déjà un bel argument en faveur de leur dévouement à la cause de la civilisation.

Mais cela prouve surtout, et d'une façon irréfragable, ce que nous essayons de démontrer, l'esprit profondément religieux de la population romaine, puisqu'au nom du respect et de l'amour pour la Madone, on obtenait le sacrifice de ses goûts et de ses préjugés. Aujourd'hui on n'a plus besoin de cette explication vraisemblable. Les rues sont éclairées, et au gaz, qui plus est, n'en déplaise aux Jérémies qui pleurent sur les infortunes de Rome [1], et les madones n'en ont pas moins leurs lanternes ou leur modeste lampion veillant la nuit, et parfois jour et nuit, devant ces antiques oratoires, image de la piété romaine qui peut bien s'éclipser de temps à autre, mais non pas mourir.

On n'a pas l'idée des jouissances qu'éprouve le

[1] Les quartiers et les rues les plus solitaires sont encore éclairés à l'huile. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands produits de la Campagne romaine est l'olive et l'huile qu'on en extrait. Le Pape ne peut pas se résoudre, et il fait bien, à fermer un des plus larges débouchés du commerce national.

Digitized by Google

voyageur chrétien en voyant ces petites niches qui abritent des statues vénérées se transformer par enchantement en élégants sanctuaires chargés de lumières et de fleurs; en voyant ceux qui passent ôter respectueusement leur chapeau, ou incliner la tête. Presque tous les soirs des groupes d'hommes, sortant du Caravita ou des autres oratoires, se répandent par bandes dans les rues en récitant le chapelet et s'arrêtent devant les madones pour chanter ce refrain populaire :

Evviva Maria!
Maria viva
E chi la creô.

Quelle marseillaise peut être comparée à ce cri qui s'élance du cœur d'un ouvrier après les labeurs du jour! Vive Marie et celui qui la créa! c'est-à-dire, vivent le fils et la mère! Vive le couple divin par qui le monde fut régénéré et par qui il atteindra ses destinées glorieuses!

A certaines époques, ce sont de petits concerts de harpes, de flûtes et de guitares qu'on donne à la Vierge bénie, ou bien encore les agrestes sérénades des *Piferari* qui exaltent à leur manière la grandeur de son nom et la piété du peuple. C'est que Marie pour les Romains n'est pas seulement une patronne, un

Digitized by Google

secours dans leurs besoins, une espérance dans leur détresse, une intercession vivante auprès de Dieu, une toute-puissance suppliante qu'on n'invoqua jamais en vain; elle est quelque chose de plus. C'est leur reine temporelle, comme le Pape est leur roi temporel.

Sur le trône de leur pays Dieu ne veut pas qu'il y ait, comme sur les autres trônes de ce monde, une femme associée à la gloire et aux ennuis de la royauté. Les femmes qui occupent ce poste d'honneur, quand elles ont le bonheur d'être ce qu'elles doivent être, sont assurément le reflet le plus doux d'une couronne. Si leur royal époux représente la force et la justice, elles symbolisent la grâce et la bonté; elles leur abandonnent volontiers le droit d'être la tête de leur royaume, se réservant d'en être le cœur; et leur vie est bien glorieuse encore si elles l'emploient à essuyer les larmes des peuples et à leur donner de bons rois.

Cette seconde royauté humaine est absente de Rome; mais elle est remplacée avec quelque avantage par celle de la vierge Marie. Marie ne se laisse gagner par aucune princesse de la terre, ni en tendresse, ni en générosité. Aucune, comme elle, n'essuie les larmes des peuples et ne leur donne d'aussi bons rois; aucune n'est ni aussi douce ni aussi compatissante; elle voit toutes les douleurs sans inter-

Digitized by Google

médiaire, et elle n'a pas besoin d'intermédiaire pour les consoler.

Aussi quel empire ou quel royaume donna à sa souveraine plus de marques de reconnaissance et d'amour? Le portrait de la Madone repose sur toutes les poitrines ; l'enthousiasme pour elle et l'affection la plus vive règnent dans tous les cœurs. Elle est l'idole de ses sujets; toutes les mains lui tressent des guirlandes; toutes les bouches acclament sa souveraineté. Les sciences l'invoquent comme leur lumière; les arts lui demandent des inspirations. L'architecture lui construit de splendides sanctuaires; la peinture la contemple comme le beau idéal, la musique l'exalte, la poésie la bénit; tous ces langages, si familiers aux Romains, la saluent comme la saluaient les prophètes : Vous êtes la joie d'Israël, la gloire et le salut de votre peuple; *tu lætitia Israel, tu honorificentia, tu salus populi.*

Chaque année on la fête 347 fois. On évalue à plusieurs millions le prix des joyaux dont on a paré ses autels et ses images. Quelle est donc la reine ou l'impératrice qui oserait comparer ses écrins aux siens?

Il y a surtout une parure dont la Reine du peuple romain peut se glorifier à juste titre, et vainement ses sœurs en royauté en convoiteraient de pareilles, c'est celle que les malheureux composent autour de

Digitized by Google

ses autels avec les appuis désormais inutiles de leurs douleurs; trophées sublimes, élevés par l'amour reconnaissant, et qui témoignent à la fois l'ardeur de la prière et l'empressement avec lequel elle fut exaucée. Les *ex-voto* sont innombrables; la seule madone de Saint-Augustin en a près de 5,600, dans tous les genres. Plusieurs autres en ont autant. Ici, c'est une fresque représentant le miracle de Notre-Dame des Neiges; là, l'apparition qui eut lieu, en 1842, à Saint-André delle Fratte : « *Elle* n'avait « point parlé, mais Ratisbonne avait tout compris! » Plus loin, des chevaux emportés s'arrêtent devant une madone au moment d'écraser une femme. Dans un carrefour, on aperçoit, sur le cadre d'une vieille image, la chevelure d'une duchesse devenue, dans un monastère, l'épouse de Jésus-Christ. Au fond de quelque niche, on distingue aussi des pistolets et des poignards, attachés à la muraille, non point comme action de grâce d'un assassinat heureusement perpétré, mais parce qu'en touchant des cœurs, ivres de vengeance, Marie les fit tomber de la main homicide qui s'en était armée [1].

[1] La révolution a ses *ex-voto* aussi. Quand on les trouve sur sa route, ils inspirent des émotions bien différentes. La France se souvient avec horreur de l'attentat du 14 janvier, et dont l'Empereur et l'Impératrice faillirent être les victimes. Eh bien!

Digitized by Google

Une vie d'homme ne serait pas assez longue pour écrire l'histoire des merveilles opérées par les madones de Rome. On pourrait tout au plus l'ébaucher, et peut-être l'essaierai-je un jour si la Providence me ménage quelque loisir. Le plan en est tout tracé dans les titres que la tradition conserve précieusement, de madone des Grâces, madone du Soleil, madone de la Consolation, madone du bon Conseil, madone *del Parto*, madone de la Fièvre, madone des Miracles, etc. Beaucoup ont pour origine des faits prodigieux; car, la plupart de ces madones ont été glorifiées, et le sont même encore de nos jours par des guérisons surnaturelles, des secours inattendus, des faveurs inespérées. Je ne veux pas terminer ces lignes sans rappeler deux de ces prodiges, qui volent encore de bouche en bouche, et qui restent dans le cœur des pèlerins aux tombeaux des Apôtres comme des souvenirs parfumés.

Lorsqu'on descend la rue de la *Scrofa*, vers la place du Peuple, et qu'après le couvent des Augustins on

malgré Magenta et Solferino, l'ingrat Piémont laisse vendre en guise d'épingles des fac-simile des fameuses bombes; et pour qu'on ne s'y trompe pas, sur un des hémisphères on a écrit en lettres relevées : *Felice Orsini*. — Les joailliers de Gênes et de Livourne rappellent ainsi aux Français qui vont les visiter que les régicides n'emportent pas le secret de leur haine dans la tombe.

Digitized by Google

tourne la tête à gauche, on aperçoit, sur le pinacle d'une tour, une statuette de l'Immaculée Conception. La nuit, cette statuette est éclairée par une lampe; on dirait un météore qui lui sert d'escabeau : *Luna sub pedibus ejus.*

Or, au siècle dernier, les propriétaires de ce reste de tour féodale possédaient, pour leur divertissement, un gros singe. Selon l'instinct naturel à son espèce, l'animal imitateur contrefaisait les faits et gestes de la maison, en y ajoutant un air grotesque qui entretenait la gaieté. Un jour, à force de voir bercer et dorloter un enfant qui venait de naître, il lui prit fantaisie d'en faire autant. Il saisit le moment où l'enfant, dormant dans son berceau, avait été laissé seul. Il s'approche doucement, le fait sauter entre ses bras velus, l'embrasse, le presse contre sa poitrine, simule en un mot tous les mouvements d'une nourrice qui veut calmer son nourrisson. Non content de son exploit, et toujours chargé de son précieux fardeau, il gravit tous les étages jusqu'au sommet de la tour; d'un bond, il est sur le parapet, et se promène de long en large, dans la même attitude et avec les mêmes gestes qu'il recommence cent fois.

La pauvre mère, accourant au berceau, trouve l'enfant disparu. Des cris du dehors l'avertissent de

Digitized by Google

l'horrible malheur qui la menace. Le singe, grimaçant sur son tréteau, à cent pieds au-dessus de la rue, risquait à chaque seconde de laisser tomber le maillot, ou même de le jeter capricieusement comme un jouet. « Sainte Vierge, s'écria la mère désespérée, rendez-moi mon enfant! »

Tremblante et suffoquée, elle vole sur la tour. En la voyant, le singe saute à ses pieds et y dépose le petit trésor. — Ce jour-là même fut érigée, sur la rampe aérienne, la statue qu'on y voit encore, et la postérité fidèle continue à payer à la madone protectrice la dette des aïeux.

Le second fait se rapporte à la madone del Pianto, ou la *Vierge aux Larmes*, qui est aujourd'hui le vocable d'une petite église à l'entrée du Ghetto. Il y a un siècle et demi que le P. Carocci, jésuite, en racontait publiquement la légende à une caravane de pèlerins. Je demande la permission de la traduire, malgré les inégalités de son style, qui est chargé de toutes les qualités et de tous les défauts de son temps.

« C'était au mois de janvier 1546, sous le ponti-
« ficat de Paul III, d'heureuse et chère mémoire
« pour notre ordre...

« Deux jeunes gens s'étaient proposés de jouer de-
« vant la madone qui ornait une muraille du quar-
« tier de la Regola, et, certes, à un jeu qui n'était

Digitized by Google

« guère propre à la divertir. Car, je vous assure, « qu'il n'y a pas grande joie à voir jouer à certains « jeux, dont celui-ci était un, et dans lesquels celui « qui gagne à coutume de perdre, sinon la fortune, « au moins la réputation, le temps, l'âme, Dieu, les « hommes, et quelquefois sa propre vie. Ç'aura été, « selon moi, quelqu'un de ces jeux de cartes, qui « provoquent tant d'*incartades*, ou bien d'osselets « d'*êtres morts*, qui font tant gémir les *vivants*.

« L'ardeur des combattants était grande, surtout « celle du perdant, qui avait la rage de se relever; « mais quoiqu'il fût dans le quartier de la Règle « (*Regola*), il ne voulait pas observer *la règle* du « jeu. Il arriva donc entre eux un conflit, soit pour « une renonce, soit pour une carte usurpée ou re- « gardée furtivement, ou cachée ou changée. Bref, le « sang réchauffé par la perte ou par l'application de « l'esprit, fit qu'on en vint promptement aux pa- « roles amères, aux injures, et comme la fureur « fournit des armes, *furor arma ministrat*, on finit « par les coups.

« Le vainqueur se contenait plus que son adver- « saire. Probablement aussi, doué d'une nature plus « pacifique, afin de prévenir toute extrémité, il de- « manda le premier pardon et céda à son rival. Mais « celui-ci, au lieu de se calmer, ne vit là qu'une

Digitized by Google

« raillerie, et s'emportant de ce qu'on ne lui avait « pas donné raison plus vite, il s'écria : — « Pourquoi « donc me le nier jusqu'à présent, ô infâme men- « teur ! tu me prenais sans doute pour un imbécile ? « Sache que je ne le suis pas ; je te le prouverai, tri- « cheur indigne ! » Et en disant ces mots, il s'élance « comme un tigre sur son adversaire. A ce mouve- « ment, celui-ci se redresse avec violence ; il recule « d'un pas, et, portant la main sur un poignard, il « lui imprime une secousse si vigoureuse qu'il le « renverse. — « Ah ! tu ne veux pas de paix, lui dit- « il, eh bien ! tu auras la guerre. Tu prétends jouer « ta vie, je te la gagnerai aussi bien ; perds-la, for- « céné, meurs ; car tu ne mérites pas de voir la lu- « mière. » Et il était sur le point de fendre en « deux cette tête moins d'un homme que d'un ours « en furie. — « Ah ! s'écria l'arrogant devenu timide « et jetant les yeux vers la madone sous laquelle ils « se trouvaient, ah ! pour l'amour de cette Mère, la « vie ! la vie ! »

« Le jeune homme, outragé, regarda aussi la ma- « done ; et, en la voyant en quelque sorte demander « la paix par un sourire, sa fureur se calma ; le fer « lui tomba des mains. — « Oui, je te la donne, la « vie, au nom de cette arche de paix que tu invo- « ques ; c'est cette clémente Mère qui t'accorde la vie

Digitized by Google

« que je t'ai offerte déjà. » Et, l'embrassant avec « tendresse, il le relève du sol où il était prêt à « l'immoler.

« Quelle devait être, mes frères, la reconnaissance « de ce malheureux, non-seulement envers son ri- « val, qui lui permettait de vivre, mais encore envers « la madone qui avait intercédé pour lui ! Vous pen- « sez qu'il s'agenouillera pour rendre des actions de « grâce et pour émettre le vœu de ne jamais plus « jouer ?

« Hélas ! vous le savez déjà, et le souvenir en glace « d'horreur encore. Pendant qu'il était généreuse- « ment relevé par ce jeune et doux chrétien, par ce « nouveau *Gualbert* [1], voici que, pour ne lui être « point débiteur d'un si grand bienfait, il tire inopi- « nément un stylet de sa poche, se précipite sur son « bienfaiteur désarmé et tranquille, lui traverse le « cœur d'un seul coup et l'étend à ses pieds.

« O Mère sainte ! quelle ingratitude ! quelle cruau- « té ! quelle barbarie ! Vous frissonnez, mes frères ! « Quoique dépeinte seulement sur la muraille, la

[1] Saint Jean Gualbert de Florence. Il était soldat lorsqu'ayant rencontré sur son chemin le meurtrier de son frère, et pouvant le tuer facilement, il lui fit grâce au souvenir de la croix que le coupable invoquait. On célèbre sa fête le 12 juillet. (Brév. rom.)

Digitized by Google

« madone ne put se contenir à ce spectacle épou-
« vantable, et elle pleura amèrement; les larmes
« coulèrent de ses yeux le long du mur comme un
« ruisseau.

« Un prêtre espagnol, attiré sans doute par la
« sainte Vierge, après avoir absous le moribond,
« comme il faut le croire, lui dit, pendant qu'il ren-
« dait le dernier soupir : « Enfant, invoquez cette
« tendre Mère que vous regardez avec tant d'amour. »
« Comme il parlait encore, la Vierge pleura derechef
« à sa vue, et le moribond pleura comme elle. Le
« prêtre ne pouvait plus maîtriser son émotion. Il
« s'approcha de l'image miraculeuse, et avec son
« mouchoir il recueillit les larmes de la Mère des
« Douleurs. La populace du quartier accourut, et en
« voyant ce tableau d'un jeune homme baigné de
« son sang et de Marie baignée de ses larmes, elle
« s'écriait en sanglotant : Miracle! miracle! — Le
« pourra-t-on croire? On était près du Ghetto; tous
« les juifs s'attendrirent, mais aucun ne se convertit.

« L'événement fut bientôt divulgué, soit par quel-
« ques commères prudemment restées chez elles,
« mais que la curiosité avait attirées aux fenêtres
« au premier bruit de l'altercation, soit par le meur-
« trier lui-même, dont on n'a plus parlé et dont on
« ne sait rien. Mon opinion est qu'il a dû mal finir,

Digitized by Google

« car les menaces de Dieu sont trop formelles : Celui « qui frappe de l'épée, par l'épée doit périr, *qui* « *gladio ferit, gladio perit* (S. Matth.).

« L'image de la madone fut artistement taillée et « enlevée de la muraille. On ne tarda pas à la trans- « porter dans l'église voisine, qui changea son nom « de Saint-Sauveur en celui *della Madona del Pianto,* « afin de transmettre de siècle en siècle le souvenir « de cette noire atrocité. »

Tel est le récit légendaire. S'il pèche par le goût littéraire, il surabonde en tendre piété, et l'on pourrait en recueillir mille autres semblables. Il n'y a pas un Romain qui, allumant sa verve à ce foyer des souvenirs nationaux, ne pût renouveler à volonté les charmes des nuits orientales. C'est à force de les entendre et de les répéter que le peuple grandit et se conserve dans sa foi. La vue seule de tant de madones, et des belles inscriptions qui les accompagnent, est pour tous une prédication continuelle dont les fruits ne sauraient être douteux. Tantôt c'est l'Église qui arrête les passants et les interpelle :

O tu che passi,
All' immortal regina,
Divoto passagier,
La fronte inchina.

« O vous qui passez, pieux voyageur, inclinez le

Digitized by Google

« front devant la Reine immortelle. » — Tantôt à l'apostrophe s'ajoute une leçon pleine de sévérité :

Iddio ti vede ! Iddio ti giudicherà !
O inferno o paradiso ti toccherà,
Finisce tutto e finisce presto !

« Dieu te voit ! Dieu te jugera ! ou l'enfer ou le « paradis t'attend ; tout finit et finit vite. » Plus loin le repentir laisse tomber sa prière :

Amabile madre e amante
Volgi pietosa il ciglio
A chi non è tuo figlio,
Ma figlio tuo sarà.

« Aimable et aimante mère ! daigne tourner tes « regards vers celui qui n'est pas encore ton fils, « mais qui veut le devenir ! »

La madone à laquelle s'adresse cette touchante invocation est une de celles qui en 1796 remuèrent les yeux et pleurèrent. C'était pour la France l'époque des grands forfaits, peu avant la persécution de l'Église, la spoliation du Saint Siége, l'exil de Pie VI et de Pie VII. Le ciel parle souvent ainsi à Rome pour provoquer l'expiation ; car il est dans la destinée de cette Jérusalem nouvelle d'être le temple de l'humanité, d'avoir l'autel du sacrifice, de fournir la victime et le sacrificateur, de redonner au monde

Digitized by Google

la paix qu'il perd si souvent par ses crimes. Le peuple romain a cette conviction. De là des habitudes plus religieuses, un sens chrétien plus développé. En outre, tout parle à ses yeux, et plus encore à son cœur. Les églises, les catacombes, les croix, les reliques, les madones surtout, tous ces monuments en un mot de sa piété deviennent une source qui alimente cette même piété. Comment serait-il possible sur un terrain ainsi cultivé de voir germer l'héresie, le schisme, l'impiété, le mépris des lois, l'oubli de Dieu? Rome doit être, et sera toujours, « la tête du monde, et elle devra à sa piété ce qu'elle empruntait jadis à la force des armes : »

Roma caput mundi, quidquid non possidet armis
Relligione tenet.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

FÊTES DE NOEL ET DE L'ÉPIPHANIE.
PIFERARI. — RÉVEILLON.
LES PETITS PRÉDICATEURS. — SACRO BAMBINO, LÉGENDE.
BEFANA.

En rappelant le grand événement qui a renouvelé la face de la terre, Noël est pour la chrétienté une occasion de réjouissances. C'est la fête de la grande famille, et on la célèbre partout avec ce transport que la gratitude et l'amour inspirent aux cœurs bien nés.

Rome, qui a bénéficié entre toutes les cités du monde de la descente de Dieu parmi les hommes, devait nécessairement attacher à ces jours commémoratifs plus d'importance encore. Aussi Noël, pour la Ville-Éternelle, est-ce la première et la plus brillante des solennités, et, tout en faisant éprouver les commune joies, elle a pris dans les mœurs générales

Digitized by Google

un cachet d'originalité qu'on chercherait vainement ailleurs.

Un mois à l'avance, elle est annoncée par des joueurs de cornemuse descendus des montagnes de la Sabine, avec leur veste en toison de brebis, leur manteau négligemment jeté sur les épaules, leur chapeau noir finissant en cône tronqué, et leurs sandales retenues par des bandelettes qui remontent en s'entrelaçant jusqu'aux genoux. On les appelle *Piferari*, du nom d'un de leurs instruments, espèce de galoubet criard qui joue des fioritures pendant que la cornemuse à deux et trois becs simule des accords. Ils marchent par deux et par trois, s'arrêtent devant les madones des rues et celles qui décorent les magasins, et là, chaque jour, pendant un quart d'heure, faisant alterner les voix et les instruments, ils se livrent à des improvisations en l'honneur de l'Enfant Jésus et de sa Mère.

Il faut que de souffler dans ces outres de chevreau et ces cornes de bois soit un métier bien pénible, car leurs joues se tendent, se gonflent, et les veines de leur cou semblent prêtes à éclater. Plus d'une fois en les voyant, Hugo, ce mauvais génie de mes humanités, me revenait à l'esprit avec le couplet de sa ballade :

Un maroufle
Mis à neuf

Digitized by Google

Joue et souffle,
Comme un bœuf,
Une marche
De Luzarche,
Sur une arche
Du Pont-Neuf.

J'avoue que le beau ciel d'Italie, si vanté pour ses concerts, ce sol privilégié où arbres et fleurs, comme des harpes éoliennes, répandent sous la brise de ravissantes harmonies, a besoin de fonder sur d'autres artistes sa réputation si splendide et si méritée.

Ils ont pourtant des droits à l'indulgence ces *dilettanti* agrestes, qui, tout en venant gagner quelques baïoques et satisfaire leur propre dévotion, contribuent puissamment à entretenir la foi romaine. La noblesse croirait forfaire à son blason et le peuple encourir la défaveur du ciel pour ses travaux s'ils ne payaient à la Madone et *al Bambin Gesù* ce tribut annuel de louanges, s'ils ne lui répétaient ce serment de fidélité. Ils s'unissent volontiers aux montagnards pour exécuter leurs ritournelles, où l'on rencontre parfois des pensées pleines de fraîcheur, exprimées avec *brio* et toutes les audaces de l'art primitif. Leur grand air est une pastorale fort ancienne que tout le monde sait par cœur. En voici un fragment :

« Tu descends des étoiles, ô Roi du ciel ! et tu viens « dans une grotte te geler et te transir ! Cher enfant

Digitized by Google

« divin, je te vois grelotter. Oh! comme il te coûte de « m'aimer!

« Toi qui es le Créateur de toutes choses, tu n'as ni « langes ni feu. Mon Seigneur, ta pauvreté m'enflamme; « car si tu t'es appauvri, c'est pour mon amour.

« Tu laisses le sein de ton Père, pour souffrir sur un « peu de foin. Douce affection de mon cœur, quel degré « d'abaissement! Pour qui tant de souffrance? Toujours « pour moi.

« Du moins, si tu voulais souffrir, tu pouvais bien te « dispenser des larmes et des vagissements. Mais non! « je te comprends, époux de mon âme, tu pleures « d'amour et non pas de douleur!

« Tu dors, Enfant, mais ton cœur veille. A qui pense- « t-il donc, dis, agneau bel et pur! — O amour! — c'est « à mourir pour toi, dit-il, que je pense.

« A mourir pour moi! ô Dieu! qui aimerais-je encore « en dehors de vous? Marie, mon espérance! Si j'aime « peu votre Jésus, ne me dédaignez pas : mettez votre « cœur à la place du mien, aimez-le en double. Amen. »

Telle est la poésie qui court les rues de Rome pendant tout le mois de décembre. Ne croirait-on pas entendre l'écho lointain de nos vieux troubadours?

Enfin arrive la grande fête. Elle s'ouvre la veille au soir par le *cenone,* ou grand souper, qui correspond à notre réveillon français. Seulement, au lieu de se faire après la messe de minuit, il précède l'office. L'usage de ce repas est tellement sacré qu'il est de-

Digitized by Google

venu essentiel, presque obligatoire, surtout pour le peuple. On ne se croirait pas Romain si on ne bravait pas tout, même la mort, pour n'y point faire défaut. Tout ce que l'on raconte des effets merveilleux produits par le *ranz des vaches* sur les Suisses se vérifie à Rome à propos du réveillon. Au souvenir du réveillon, de grosses larmes roulent dans les yeux des prisonniers. On a vu des femmes vendre jusqu'à l'anneau nuptial pour ne pas en priver leur famille, et des contumaces affronter les rigueurs de la justice, les périls d'une longue course à travers les marais et les précipices afin de le célébrer avec leurs parents ou leurs amis.

En vérité, les détails du festin sont peu propres à exciter tant d'enthousiasme. La vigile de Noël est jour de maigre strict. Afin de concilier la loi ecclésiastique avec la coutume profane, on ne fait à midi qu'une légère collation. Ainsi le repas principal se trouve transposé ; mais on remédie à l'abstinence par les larges tributs qu'on demande à la mer, au fleuve, aux jardins, et aux pâtissiers; on se venge de la qualité par la quantité. Les ouvriers surtout et les habitants du Transtévère sont incroyables. Les géants d'Homère sont des nains à côté d'eux. Leur soupe est faite de tripes de poisson humectées de vin, la lentille se mêle aux carottes, aux choux, aux patates ; on en

Digitized by Google

forme un affreux amalgame avec de la morue hachée, des anchois et des sardines, ou bien l'on passe de l'un à l'autre avec une affreuse absence de symétrie. Mais qu'importe la symétrie dans un banquet tumultueux, où la tête de chaque convive marque cent degrés de chaleur, où l'on rit d'une gaieté folle, où l'on chante à gorge déployée, où l'on s'amuse à outrance. On n'est modéré que dans la boisson. Le Romain est sobre dans le boire et dans le manger. Toutefois, s'il lui arrive de faire un excès, ce n'est presque jamais dans le boire. De là peut-être une mesure et une discrétion que nous aurons l'occasion de constater souvent dans ses joies les plus tumultueuses, et une modération qui ne lui fait jamais oublier ses devoirs. Le réveillon en est une fort belle preuve : quoiqu'il transporte le peuple jusqu'à le rendre imprudent, téméraire, fou, il ne lui fait pas perdre de vue la fête religieuse dont il est le prélude. Ainsi, quand les cloches, mises en branle par le bourdon de Saint-Pierre, annoncent les cérémonies de l'Église, on se lève, on essuie ses lèvres avec le revers de la main et l'on part pour Sainte-Marie-Majeure, où est le rendez-vous général.

Cette basilique doit ce privilége, pendant la nuit de Noël, au berceau du Sauveur, qu'elle a le bonheur de posséder depuis sainte Hélène. Souvent le

Digitized by Google

Pape préside à la fonction sacrée, et alors son costume a quelque chose de singulier. Sa *cappa* rouge, descendant jusqu'aux pieds, et le capuchon d'hermine, qui se rabat sur sa tête, lui donnent l'aspect d'une religieuse en guimpe et cornette; et il siége ainsi dans le chœur entouré de sa cour.

Les nefs latérales offrent une autre coup d'œil. Une multitude de paysans accourus de loin pour vénérer la sainte relique, à l'instar des bergers de Bethléem dix-neuf siècles auparavant, y sont installés comme dans une hôtellerie. Ils s'accroupissent avec leur femme et leurs enfants le long des dalles qui circulent autour de la grande nef, et s'enveloppant de leur grand manteau blanchâtre, ils s'arrangent de leur mieux pour dormir. C'est un curieux tableau, que celui de ces groupes ronflant sans façon dans la maison de Dieu et que ni les orgues ni la psalmodie ne peuvent réveiller.

Cependant minuit sonne; les matines sont achevées. De petits clercs, imitation éloignée des anges de la Palestine, se mettent à parcourir ce dortoir improvisé, et, avec des clochettes qu'ils agitent avec force, convoquent les bergers à la procession. Les dormeurs se lèvent en sursaut, se frottent les yeux avec leurs mains calleuses et se précipitent vers le beau reliquaire en cristal qui contient la sainte

Digitized by Google

crèche[1]. Quatre prêtres richement vêtus le chargent sur leurs épaules, et, suivis d'une double rangée de prélats, chanoines, bénéficiers et de tout le peuple, ils se dirigent vers l'autel papal.

[1] Plusieurs se laissent tirer quelque peu l'oreille : image de l'indifférence ou de la paresse qui résiste à la voix de Dieu. Cet appel des hommes au bien et cette résistance sont admirablement décrits dans un Noël béarnais. Les anges commencent en langue française :

Un Dieu vous appelle,
Levez-vous, pasteur!
Courez avec zèle,
Vers votre Sauveur.
Le Dieu du tonnerre,
Promet désormais,
La paix à la terre,
La paix pour jamais.

Les bergers répondent en patois :

Lachem droumi!
N'oum bienquis troubla la cerbelle,
Tire en daban, sec toun cami.
N'ey pas besougn de sentinelle,
Ni n'ey ke ha de ta noubelle.
Lachem droumi!

Traduction : « Laisse-moi dormir; ne viens pas troubler ma cervelle, va, poursuis ton chemin. Je n'ai nul besoin de sentinelle, ni n'ai que faire de ta nouvelle. Laisse-moi dormir. » — Le dialogue continue ainsi longtemps. Les bergers finissent par se rendre et ils en sont ravis.

Digitized by Google

Sainte-Marie-Majeure a une forêt de colonnes de granit. Les chapiteaux, les entablements, les moulures sont garnis de cierges allumés, dont les rayons se reflètent dans les caissons dorés de la voûte et inondent l'église de lumière et d'éclat. Ces magnificences, agrandies par un peuple nombreux adorant et priant, au milieu d'une nuit silencieuse, en présence du berceau qui sauva l'humanité, impriment dans l'âme je ne sais quel tressaillement de bonheur ineffable. Elles montrent combien la religion est grande, et en même temps combien est mesquine et vile la figure de nos faux prophètes et de nos prétendus rédempteurs. Au lieu de racheter le monde, ils le vendent. Ils en seront les plus terribles fléaux jusqu'à ce que, brisant leur plume ou leur sabre, devenus simples comme ces bons campagnards qui dormaient à l'ombre des tabernacles, ils viennent, comme eux, apprendre du saint berceau l'inanité des choses humaines et le prix de la vertu.

La fête de Noël ne se célèbre pas seulement à l'Église, mais encore dans toutes les familles, les plus pauvres comme les plus fortunées. L'usage des petites crèches qui se généralise maintenant en France, tire son origine de Rome. Toutes les bonnes pensées germent là comme sur leur terrain naturel. En inspirant cet usage, la Ville-Sainte lui a donné chez

Digitized by Google

elle un vaste développement. L'enfance n'est pas seule à construire ces petites chapelles où l'on représente les scènes de Bethléem. Des personnages fort graves ne craignent pas d'appeler à l'œuvre les premiers artistes de la capitale et de dépenser des sommes fabuleuses à dresser des monuments en miniature qui, pendant quinze jours, font accourir toute la population.

Au fond de la grotte, on voit l'enfant Jésus sur une poignée de paille, le bœuf et l'âne qui le réchauffent de leur souffle, la Vierge qui sourit, saint Joseph qui admire. Les perspectives artistement ménagées laissent voir les bergers entourés de leurs troupeaux et portant au nouveau-né des présents de pain, de lait et de fromage, les commères du voisinage avec la quenouille et le fuseau qui ne tourne plus dans leur étonnement. Le jour de l'Épiphanie on substitue aux bergers les rois mages avec leur beau costume oriental et de jolis négrillons qui les suivent portant sur leur tête des cassolettes pleines de parfums d'Arménie et de pièces d'or. Une étoile brillante retenue par un fil imperceptible, celle qui a guidé leur pas, plane sur la grotte. Il faut vraiment refléchir une demi-seconde pour rompre le charme et s'arracher à l'illusion.

L'Épiphanie apporte bien d'autres métamorphoses

Digitized by Google

dans la physionomie romaine. Elle conserve, tant qu'elle dure, deux aspects fort tranchés de simplicité et de grandeur, de symbolisme large et majestueux et de naïveté populaire; l'un adhérent aux cérémonies de l'Église et l'autre aux coutumes des populations.

Il est beau en effet, dans ce jour commémoratif de la grande manifestation de Jésus-Christ à la terre entière, de retrouver à Rome la terre entière adorant dans l'unité de la foi le même Jésus-Christ. Toutes ces langues diverses, tous ces rites divers, le latin, le grec, le cophte, le ruthénien, le chaldéen, l'arménien, le syriaque, prosternés aux pieds de la chaire de Saint-Pierre; toutes les races groupées sous les regards d'un chef unique, un seul troupeau, un seul pasteur, une seule foi, une seule charité, un seul baptême; Dieu se donnant à tous les peuples ; tous les peuples se tenant par la main et disant au même Dieu : Notre Père, *abba Pater!* voilà l'Épiphanie catholique! voilà le grand spectacle de Rome en ces jours-là, spécialement au collége de la Propagande et à Saint-André-della-Valle.

Les Romains aiment beaucoup à célébrer cette fête avec leurs frères d'Orient; ils savourent la poésie de cette liturgie si majestueuse et si riche à laquelle ont travaillé tant de saints; ils se plaisent à voir

Digitized by Google

ces figures jaunes, noires, bronzées, paraissant sur un théâtre et faisant entendre le langage et les chansons de leurs pays. Mais à ces messes d'un autre rite, et à ces académies omniglottes, ils assistent comme catholiques; à l'Ara-Cœli et dans les rues, ils sont Romains.

L'église de l'Ara-Cœli, avec ses colonnes de granit rouge d'Égypte, s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple de Jupiter Capitolin. On y arrive par cent marches de marbre brut, larges de trente-cinq pieds.

Pendant toute l'octave de la fête, la dévotion romaine se concentre là, autour du *Sacro Bambino*, représenté par une statuette en bois d'olivier, sculpté au seizième siècle. Ce pieux simulacre est richement paré d'or et de pierreries; il repose sur les bras de sa mère, autre statue de grandeur naturelle qui est le second chef-d'œuvre de la crèche monumentale des franciscains. C'est en face de ce groupe qu'ont lieu les prédications des petits enfants, sur un tréteau appuyé contre une des colonnes. Les orateurs ne peuvent avoir moins de deux ans ni plus de douze : les deux sexes sont admis. Rien n'est plus curieux à voir que ces petits anges humains déclamant des poésies, des dialogues, des sermons en forme, avec le texte latin au commencement et la vie éternelle à la

Digitized by Google

fin, criant, gesticulant avec une hardiesse et une aisance, effet du métier exercé longtemps. Grande est la concurrence de ceux qui portent la parole, plus grande encore celle des auditeurs. On y reste des heures entières, mais est-ce perdre le temps que d'encourager le travail de l'enfance et d'applaudir à ses succès. Ces divertissements ont un autre avantage, celui de perpétuer dans l'esprit du peuple le respect des choses saintes et l'amour de Dieu.

D'ailleurs la fête du *Sacro Bambino* n'est pas exclusive aux enfants. Il y a peu de Romains qui se dispenseraient de lui faire une visite, et de s'agenouiller en priant lorsqu'un prélat, debout sur l'escalier qui domine le Capitole, le présente par deux fois à la publique vénération. Encore moins voudrait-on quitter la terre sans l'avoir au chevet de son lit et sans en avoir reçu une dernière bénédiction. Dès que la maladie a été déclarée grave par les hommes de l'art, on avertit le gardien du monastère. Celui-ci revêt le surplis et l'étole, prend la sainte image et la porte en voiture au domicile du moribond. On a enregistré une foule de prodiges dont Dieu, à cette occasion, a voulu récompenser la foi des fidèles : la visite du *Sacro Bambino* est donc souvent une espérance; elle est toujours une consolation. On raconte à ce propos une légende.

Digitized by Google

Une *bizzoca* ou dévote de mauvais aloi[1], étant légèrement malade, songea à un expédient pour retenir à jamais le *Sacro Bambino*, gage certain, selon elle, d'une éternelle santé. Elle fit donc fabriquer une statuette de même bois, de même forme, de même couleur, de manière à donner le change au plus habile. Cela terminé, elle fait annoncer en toute hâte sa maladie aux franciscains, qui s'empressèrent de satisfaire son pieux désir en lui apportant la sainte relique.

La bénédiction achevée, voilà notre dévote fondant en larmes et agitée comme par une crise de nerfs.

— Qu'est-ce que c'est donc, lui dit le religieux?

— Ah! mon père! mon père! répondit-elle; par charité, laissez cette nuit le *Sacro Bambino* près de moi! une voix intérieure m'assure que ma santé dépend de votre complaisance.

Le pauvre moine, attendri par les sanglots de la malade et les prières des assistants, n'osa résister. C'était pourtant une dérogation à l'usage : le *Sacro Bambino* ne découche pas. D'un autre côté, si c'était la volonté de Dieu, la malade est une sainte femme, elle pourrait bien être inspirée. Tiraillé en tous les sens, il cède, laisse la statuette sur un petit autel

[1] L'étymologie de ce mot semble être *bis oca*, oïe deux fois, deux fois imbécile. Pas mal appliqué.

Digitized by Google

qu'on lui avait préparé, et se retire bourrelé de remords dans le couvent.

La victoire était gagnée. Notre fanatique demeurée seule se lève piano piano pendant la nuit, prend le faux simulacre, le substitue au vrai et se recouche, croyant avoir pipé et les hommes et le bon Dieu. Mais elle n'avait pipé ni le bon Dieu ni les hommes. Quand tout fut rentré dans le silence, le vrai *Bambino* perça son maillot avec ses deux petits pieds, et sans le secours de personne, se mit en marche vers le couvent. Il gravit lentement les marches de l'église; mais à peine fut-il parvenu à la porte que toutes les cloches des environs retentirent d'elles-mêmes et mirent l'émoi dans le couvent et dans le quartier. Seul, le moine coupable devina ce qui se passait; il se crut perdu. Pâle et tremblant, il vient ouvrir la porte, et se prosterne demandant merci. Mais Jésus ne le gronda point : il ne gronde jamais personne. Seulement il lui dit : N'y revenez plus.

C'est depuis lors que le *Sacro Bambino* de l'*Ara-Cœli* a ses petits pieds libres, qu'il ne sort plus la nuit, et que les *bizzoche* sont détestées à Rome.

Après ces manifestations de la foi, la naissance du Sauveur donne lieu aussi à des amusements profanes. Noël est le premier janvier de Paris pour les souhaits; c'est le jour des Rois qu'on échange les étrennes en

Digitized by Google

mémoire des présents offerts à l'Enfant Jésus par les mages; ces étrennes portent le nom de *Béfana*, corruption du mot épiphanie, qui signifie en même temps l'objet donné et un être chimérique qui les donne.

La Béfane, en effet, est une espèce de fée chrétienne dont le seul nom dans la bouche des mères et des nourrices est un stimulant pour l'application et la sagesse du jeune âge. C'est un nom magique. Car c'est la Béfane qui, la veille des Rois, apporte par le tuyau de la cheminée des cadeaux de toute sorte, proportionnés aux mérites de chacun. Providence essentiellement bonne, elle est juste aussi, et quand on a fermé l'oreille à la voix des devoirs, elle devient sourde, avare, inexorable.

Autrefois, dit-on, elle apportait en personne les dons de sa largesse. Elle avait une grande figure blanche et des cheveux blonds. Sa robe rose descendait en ondulant plus bas que ses pieds : ce qui, du reste, ne la gênait guère, se tenant toujours en l'air comme un papillon. Elle était servie par douze nymphes portant les étrennes dans des corbeilles de diamant. L'une avait les instruments de musique, l'autre des joujoux, une troisième des bonbons, toutes en suivant les mille belles choses qui passionnent des personnes de huit ans. Mais depuis longtemps, depuis l'inven-

Digitized by Google

tion des allumettes sans doute, la Béfane effrayée ne se manifeste plus que mystérieusement.

Après l'*Ave Maria* la foule des prétendants se procure des bas de la plus grande capacité que les papas et les mamans attachent aussitôt à la crémaillère de la cheminée; puis, l'on fait passer tout le monde dans la chambre voisine. Tout à coup, un cri se fait entendre; la Béfane s'est manifestée; les bas sont remplis jusqu'au bord. Jugez de l'enthousiasme! — L'enfant du pauvre a sa Béfane comme l'enfant du riche, seulement moins abondante et moins raffinée; mais si son bas est plus vide de bonbons, son cœur n'est pas si plein de vanité, et il a tout autant de bonheur.

Les grandes personnes échangent la Béfane. Les sœurs envoient le *bas* à leurs frères, les filleules aux parrains, les fiancées à leurs *futurs;* c'est un assaut de politesse et de galanteries. On dit même que ce soir-là les vierges martyres du Transtévère mettent un carré de plus dans leur lit solitaire, afin que la généreuse Béfane daigne leur envoyer, pendant l'année, un bon et honnête mari pour l'occuper. Rien n'est plus gracieux que l'animation de Rome en ces jours de fête. Les mots, *buona Béfana!* volent de bouche en bouche; ils se croisent en l'air, se donnent et se reçoivent comme des cerceaux, au milieu de

Digitized by Google

mille compliments flatteurs. Les uns : Viendras-tu ? nous avons *sor compare, la pizza* et l'orvieto ! Les autres : Ne manquez pas, au moins ; nous aurons Son Éminence et des glaces. — En un mot, la joie la plus naïve en haut, en bas, au milieu ; un aimable abandon.

Un autre usage bien ennuyeux, inauguré sans doute par quelque veuf morose le soir du Charivari [1], est le passe-rue infernal qui a lieu pendant une partie de la même nuit, aux environs de la place Saint-Eustache et du Panthéon. Ces lieux forment le champ de la foire aux joujoux ; c'est là qu'on achète la Béfane ; c'est le bazar universel. Le grand plaisir consiste à se fournir d'instruments aussi braillards que possible, comme les tambourins, les castagnettes, les sifflets, les guimbardes, les cornes, les mirlitons les plus rauques, les trompettes les plus fêlées. Et puis les gamins, les apprentis, tous les oisifs sans limite d'âge, s'en vont par bataillons dans les rues adjacentes, soufflant, frappant, faisant un vacarme de démon. Ce serait à fuir à deux lieues s'il n'y avait pas un certain charme à voir cette foule si sérieuse-

[1] A Rome aussi on salue la mort du veuvage par des concerts charivariques. Mais après une heure de musique, c'est fini, et l'on n'y entend jamais, comme en certains pays, ces chansons cyniques qui offensent autant les mœurs que la charité.

Digitized by Google

ment occupée à faire les enfants. Mille fois dans l'année, on surprend les Romains en flagrant délit d'enfantillage. Mieux vaut encore cela que de les voir courir après le luxe de la volupté : il y a au moins un peu d'innocence!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

PROMENADE DANS SAINT-PIERRE.
PAQUES. — BÉNÉDICTION URBI ET ORBI.
ILLUMINATION.

Saint-Pierre ! temple le plus gigantesque et le plus beau que la main de la créature ait élevé à la gloire du Créateur ! œuvre étonnante qui a épuisé la vie de quinze Papes, le génie et les forces de Michel-Ange, de Raphaël, du Bernin, de Bramante, des deux Gallo, de Fontane, de Vignole et de tant d'autres ; qui a dévoré un milliard et exigé les efforts surhumains de plus de trois siècles ! Saint-Pierre n'est pas achevé, et il ne le sera peut-être jamais, et toutefois il a mérité d'être appelé « *un pezzo di cielo caduto in terra :* un coin du ciel tombé sur la terre ! »

Je ne prétends pas faire la description de ce miracle de l'architecture. Il faudrait des volumes pour énu-

Digitized by Google

mérer seulement les chefs-d'œuvre qui y sont amoncelés, les variétés de marbre de ses 748 colonnes, ses bronzes, ses mosaïques, les richesses de ses 44 autels, de ses 389 statues, de ses 21 tombes monumentales, les trésors artistiques de toutes ses parties, depuis le souterrain où 23 Papes, confesseurs ou martyrs reposent autour du tombeau des apôtres jusqu'au sommet de la coupole, depuis le chevet du chœur jusqu'à la porte du jubilé.

Tout œil qui contemple Saint-Pierre est saisi de stupeur ; l'imagination s'effraie de sa masse écrasante. Je voudrais donner raison de cette stupeur par quelques détails et fixer l'imagination par quelques chiffres.

Situé sur le flanc d'une petite montagne à laquelle il emprunte son nom, montagne lui-même effaçant les pyramides d'Égypte, ce monument étrange offre au regard les mêmes illusions d'optique dont on est souvent le jouet en traversant les Alpes ou les Pyrénées. Cela provient, a-t-on dit, de l'harmonie des proportions. Je pense que c'est tout simplement l'effet commun aux masses énormes de sembler vous suivre quand vous les fuyez et de s'éloigner quand vous croyez les atteindre.

Pour comprendre Saint-Pierre, il faut donc le visiter cent fois, se familiariser avec chacune de ses

Digitized by Google

parties, le parcourir pour ainsi dire palme à palme, le juger par comparaison. Il faut aller droit à sa majestueuse coupole qui se lève au milieu de dix autres comme une reine au milieu de sa cour. Buonarotti, à force d'admirer l'antiquité, en devint jaloux. Fatigué des louanges qu'il entendait prodiguer au Panthéon d'Agrippa : « Qu'est-ce donc que cette lourde rotonde ? s'écria-t-il un jour ; je la suspendrai dans les airs ! »

Et il a tenu parole.

La coupole prend origine à cent pieds de haut. Depuis le pavé du temple jusqu'à la pointe de la croix qui la surmonte on compte plus de 136 mètres ; depuis le même pavé jusqu'au sommet de sa concavité il y en a un peu plus de 102. Cette voûte n'a pas de clef ; à sa place s'élève une lanterne dont le diamètre mesure 26 pieds, et l'axe vertical 53, c'est-à-dire les dimensions d'une maison spacieuse à cinq étages. L'anse à panier terminant cette lanterne est occupé par un père éternel en mosaïque, qui, regardé d'en bas, semble une miniature, et cependant le médaillon qu'elle remplit a une circonférence de 77 pieds ; mais il est vrai qu'il est à 119 mètres 88 centimètres du sol.

Après la lanterne, en montant toujours, vient une flèche semblable à une ogive renversée du style

Digitized by Google

flamboyant, d'une hauteur de 10 mètres. Sur sa pointe repose le globe si fameux par les anecdotes que les voyageurs se plaisent à répéter. Ce globe métallique paraît de la place Vaticane comme une boule de notre jeu de quilles; son diamètre intérieur a pourtant près de 8 pieds. Elle est divisée en quatre quartiers par deux larges barres qui se croisent au centre. Dans une expérience faite sous mes yeux et à laquelle je concourais comme acteur, huit personnes sont entrées sans trop de peine dans un des quartiers; d'où il faut conclure, en supposant quelques personnes perchées sur les barres transversales, qu'une quarantaine d'hommes pourraient y tenir à la fois.

Par un caprice de souverain, l'empereur Nicolas de Russie s'y est fait servir des rafraîchissements. Trois laquais entouraient la table posée au centre du diamètre, et un quatrième apportait les plats par une petite échelle à pic pratiquée dans la flèche. On raconte aussi que lors du tremblement de terre de 1832, un des deux moines qui se trouvaient par hasard dans la boule au moment de la secousse, mourut subitement de frayeur.

Quoi qu'il en soit de ces anecdotes que la tradition conserve dans ces hauts parages, il est certain qu'il y aurait imprudence à s'introduire dans cette sphère

Digitized by Google

pendant les chaleurs de l'été. Le soleil y concentre ses rayons avec une telle force qu'on y suffoquerait en peu d'instants.

Ce point déjà si élevé est enfin couronné par une croix en bronze de treize pieds. Une édifice pareil, inspiré par la religion chrétienne et ayant pour base tant d'ossements de martyrs, ne pouvait porter sur sa tête altière d'autre étendard que celui de la Rédemption, le signe qui a effacé tous les autres signes, et qui, en changeant son ignominie en gloire, est devenu pour l'univers catholique le point de ralliement. Chose curieuse ! ou plutôt rapprochement providentiel ! cette croix se trouve être à peu près de niveau avec le monte Mario, situé non loin de là et au-dessus duquel apparut à Constantin le labarum avec l'inscription connue, « *In hoc signo vinces* : par la croix tu seras vainqueur ».

Que de combats se sont livrés et se livrent encore comme celui de Maxence : combats où le vieil esprit païen continue de réagir contre la vérité représentée au Vatican ! Mais dans le labarum qui brille sur la coupole s'est trouvé toujours et se trouvera encore le gage de la victoire. Contre lui viendront se briser les flots de la colère et de l'ambition. Que l'impiété armée renverse l'œuvre de Michel-Ange, la croix restera dans les airs, et sur ses bras de flamme les

Digitized by Google

Papes dépouillés et proscrits pourront lire : « *In hoc signo vinces!* par ce signe vous serez vainqueurs ! »

Descendons maintenant de cette espèce d'empyrée par les échelles de la flèche, de la lanterne et par les escaliers tournants qui circulent dans la double calotte du tambour, et entrons dans les galeries intérieures qui suivent le pourtour de la voûte et du pied-droit qui la soutient.

Les hommes qui cheminent sur le pavé de l'église ressemblent à des pygmées, et à leurs yeux nos visages se mouvant le long des parois doivent leur apparaître comme ces petits anges qui voltigent sur les toiles de Murillo. Quant aux figures en mosaïque que nous jugions tout à l'heure comme des miniatures d'un pinceau délicat, elles sont maintenant monstrueuses ; chaque point imperceptible est un morceau de marbre équarri d'un centimètre de côté.

On constate dans ces galeries un phénomène d'acoustique assez surprenant quand on ne refléchit pas. Si quelqu'un vous parle à l'extrémité opposée du même diamètre, des paroles prononcées à demi voix vous arrivent distinctement. Sortez du diamètre, vous n'entendez plus où vous entendez confusément, de sorte qu'à une distance de 128 pieds vous saisissez une articulation qui dans les conditions ordinaires ne pourrait vous parvenir.

Digitized by Google

Il y a une espèce de divertissement à analyser ainsi chaque pièce de la coupole dans ses dimensions, soit qu'on la considère de bas en haut, ou qu'on la regarde de haut en bas. Par exemple, les arcs qui unissent les quatre piliers forment à leur point de jonction des triangles curvilignes. Ces triangles sont occupés par des médaillons larges chacun de 26 pieds et représentant en mosaïque les quatre Évangélistes. Ces personnages arrivent à votre rétine dans une grandeur naturelle, et, en mesurant, vous trouvez que la seule plume qu'un Évangéliste tient à la main a près de huit pieds de long. On éprouve la même surprise en examinant l'inscription tracée sur la frise du magnifique entablement qui sert de base au pied-droit de la coupole : « *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.* » Chaque lettre a la taille ordinaire d'un homme, et toutes ensemble occupent une bande circulaire qui, déployée en ligne droite, mesurerait 127 mètres, ou 381 pieds.

On dit que l'architecte Borromini se plaisait à faire ces rapprochements, et un jour il s'est amusé à bâtir l'église de Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, en lui donnant la forme et les dimensions d'un des quatre piliers qui soutiennent la coupole. Un pilier formant une église! Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? Il

Digitized by Google

a 31 mètres ou 93 pieds de haut et une épaisseur analogue. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette masse énorme, quatre fois répétée, n'est pas aperçue dans Saint-Pierre. Ce tour de gobelet titanique, si je puis m'exprimer de la sorte, est dû à l'élégance de la forme et au gracieux de l'ornementation.

D'après ces quelques documents, on voit que la coupole avec ses 42 mètres 56 de diamètre et ses 71 mètres 58 de hauteur depuis la corniche jusqu'à l'œil de la lanterne, si, au lieu d'être perchée à près de 100 pieds au-dessus du sol, elle reposait sur terre, elle formerait à elle seule un temple aussi vaste que le Panthéon et plus élevé. Michel-Ange est resté vainqueur dans son défi!

Les mêmes observations sont à faire sur le reste de la basilique. Le baldaquin de la Confession surpasse le plus haut palais de Rome. Sa seule dorure et la main-d'œuvre montèrent au chiffre fabuleux de 535,000 francs. Les quatre docteurs, saint Ambroise et saint Augustin pour l'Église latine, saint Athanase et saint Jean Chrysostome pour l'Église grecque, qui soutiennent la majestueuse chaire de saint Pierre, sont d'immenses rochers sculptés.

Les nefs paraissent sans limites. Celle du milieu a 575 pieds de long, 82 de large, 142 d'élévation. On a gravé sur les dalles les diverses longueurs des princi-

Digitized by Google

paux monuments connus. Entre la mesure du plus vaste, qui est Saint-Paul de Londres et la grille du vestibule de Saint-Pierre, il y aurait emplacement pour une cathédrale de second ordre.

Que dire des richesses entassées dans les chapelles! Il suffit de rappeler que presque tous les souverains de l'Europe, à l'époque où ils étaient catholiques et aimaient à se montrer tels, envoyaient souvent des lingots d'argent et d'or pour participer eux aussi au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Leur dernière générosité a servi à construire la sacristie : elle a coûté quatre millions. Les rois n'apportent plus rien à Rome; quelques-uns cherchent à la dépouiller, promettant de riches pensions à ses Pontifes. Mais les Pontifes n'ont pas besoin de leurs subventions; deux cents millions de catholiques sauront bien donner du pain à leur père. Mais enfin si cette dernière source de la piété filiale venait à se tarir, les Papes n'auraient qu'à imiter les opulents ruinés qui vendent leurs meubles pour vivre. Saint-Pierre vendu en bloc ne trouverait pas de bourse assez forte pour l'acquérir; vendu au détail, il rapporterait dans leur trésor des revenus plus considérables que tous ceux des souverains réunis ensemble [1].

[1] Que serait-ce si on ajoutait le Vatican, palais au 1,200 escaliers, aux 80 paratonnerres, aux 11,000 chambres! Si on évaluait les objets précieux de sa bibliothèque, de ses musées,

Digitized by Google

Voilà Saint-Pierre! mélange de grandeur, de majesté, de magnificence qui saisit l'âme. Mais encore une fois, cette succession non interrompue de merveilles ne frappe pas au premier abord. Il faut les chercher minutieusement, appliquer l'œil dessus, les toucher de la main. C'est pourquoi l'imagination, prompte à s'enflammer aux récits fantastiques, éprouve presque toujours une amère déception la première fois qu'elle se trouve en face pour les contempler.

Une seule chose arrache au premier coup d'œil un cri d'admiration spontanée : c'est la colonnade superbe qui forme comme le vestibule du monument. Le plan de Michel-Ange pour tout l'édifice était la croix grecque. Ce plan permettait à l'orgueilleuse coupole d'étaler en entier son contour gigantesque et de proclamer le génie qui l'avait conçue. Mais soit jalousie, soit incapacité des architectes qui avaient reçu de Buonarotti un si terrible héritage, après des vicissitudes sans nombre, la croix latine fut définitivement adoptée, et la coupole, reléguée ainsi au fond des bâtiments, disparaissait presque complétement.

de ses statues, de sa chapelle Pauline, de sa chapelle Sixtine tapissée des fresques de Michel-Ange, de ses galeries de peinture, de ses loges de Raphaël! Tout cela est aux Papes; ils le doivent aux aumônes de la chrétienté.

Digitized by Google

C'est un défaut; mais comme il est divinement racheté par ce péristyle de 284 colonnes en travertin, appareillées quatre à quatre, avec deux ravissants jets d'eau aux foyers de l'ellipse et l'obélisque des jardins de Néron au milieu! Si l'Église catholique ne pouvait pas être mieux représentée matériellement que par ce colosse étonnant qu'on appelle Saint-Pierre, quoi de plus saisissant et de plus sublime pour symboliser sa mission à travers les siècles et l'amour avec lequel elle la remplit, que ces deux bras immenses qui semblent s'ouvrir à la terre entière pour l'embrasser et la serrer contre son cœur?

Il y a deux jours dans l'année liturgique où ce symbole mystérieux se change en une réalité émouvante; c'est le jeudi saint et le dimanche de Pâques, lorsque, de la grande loge de la façade, le Pape entouré de sa cour bénit solennellement les peuples réunis.

On a calculé que l'ellipse de la colonnade peut contenir 80,000 personnes, juste autant que l'intérieur de la basilique. La seconde place qui lui sert d'appendice, avec la plate-forme qui couvre le péristyle, en recevraient au moins autant. Le jour de Pâques, cette immense étendue est comble. Le centre de l'esplanade est occupé par l'armée de Rome, la cavalerie et l'artillerie; le reste regorge d'une foule

Digitized by Google

innombrable de tous pays et de toutes conditions. C'est un spectacle grave et solennel, celui que présente une telle masse d'hommes attendant sous les rayons d'un soleil respendissant un mystère qui va s'opérer.

Tous les regards sont fixés sur le balcon où va se montrer le successeur de Pierre au milieu des splendeurs de sa triple royauté. Il apparaît bientôt sur la majestueuse *sedia gestatoria* portée par douze jeunes gens habillés de rouge. A son aspect, un frissonnement involontaire parcourt les rangs de cette foule recueillie, les tambours battent au champ, les fanfares retentissent, et puis tout rentre dans un silence profond pour laisser parler l'Envoyé de Dieu. Autrefois le ciel se manifestait au milieu des éclairs et des tonnerres; les peuples tremblaient de frayeur. Aujourd'hui, règne de l'amour, le Père a remplacé le Juge; au lieu d'esclaves, il n'y a plus que des fils bien-aimés.

Lorsque le Pape a terminé les oraisons préliminaires, assis sur son fauteuil cramoisi, il se lève tout à coup, prophète agité par le souffle divin. Il étend ses deux bras vers le ciel comme pour en retirer la toute-puissance; il se tourne ensuite vers l'orient et l'occident, le septentrion et le midi, et laisse tomber sur l'univers prosterné à ses pieds sa bénédiction, au

Digitized by Google

nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les canons du fort Saint-Ange répondant à ceux de l'Arsenal, saluent par leurs détonations chaque personne de la Trinité sainte et annoncent à la Ville et au Monde que Dieu, par la bouche de son ministre, les a de nouveau bénis.

Quelle minute imposante que celle où se donnent à la fois tous ces tableaux augustes! Pas d'orgueil qui résiste; pas de haine qui ne se sente vaincue. La divinité pèse sur la foule comme sur Paul aux portes de Damas; fidèles et infidèles, souverains et sujets, riches et pauvres, vieillards et enfants, tous courbés dans la poussière au pied de ce mont Horeb, adorent l'ombre de l'Éternel qui vient de passer.

La bénédiction papale de 1862 a été une des plus belles dont Rome ait gardé la mémoire. Les circonstances politiques lui donnaient un caractère et une signification qui devraient bien influer sur les jugements de la diplomatie et de l'opinion. Presque à l'heure même où l'insolente hérésie (le parlement d'Angleterre) proclamait la déchéance de la suprématie spirituelle de la papauté, à l'heure même où un conciliabule excommunié (le parlement de Turin) proclamait la déchéance de sa suprématie temporelle, ce qui se passait devant la basilique Vaticane donnait aux uns et aux autres le plus éclatant démenti.

Digitized by Google

Car la multitude, en s'agenouillant pour recevoir la bénédiction, saluait le pontife, et en se relevant aux cris de vive Pie IX, elle acclamait le roi.

Les manifestations bruyantes en pareille circonstance ne sont pas d'usage; mais quels sont les usages inviolés au temps où nous vivons? Pie IX pardonna; ses larmes l'attestèrent. Comme David, le vieillard éprouvé avait oublié dans cet éclair de joie les révoltes d'Absalon.

On se demande souvent pourquoi on appelle cette bénédiction de Pâques la bénédiction *Urbi et Orbi*. Rien, en effet, ne justifie officiellement cette dénomination; aucune tradition ecclésiastique ne la mentionne, et ni la formule de l'indulgence ni celle de la bénédiction elle-même ne paraissent l'autoriser. Toutefois l'usage en a prévalu généralement, du moins dans le langage vulgaire, et il y a quelque raison pour le tolérer.

Lorsqu'on songe, en effet, que la plupart des Romains assistent à cette solennité et que les pays les plus reculés ont là des sujets qui les représentent, c'est vraiment la Ville et le Monde que le Pape bénit. Et qui sait si dans un avenir plus ou moins éloigné, le télégraphe franchissant les terres et les mers ne se mettra pas enfin au service de la religion, comme il sert malheureusement la révolution et l'impiété, et ne vou-

Digitized by Google

dra pas un jour annoncer jusqu'aux limites les plus éloignées du globe l'instant où le chef de l'Église catholique lève les mains pour bénir son troupeau? Nous le verrons, je l'espère; et le troupeau, se prosternant à ce signal, se relèvera sanctifié, illuminé, ravivé!

La grandeur des fêtes de Pâques à Rome est due sans doute à l'inspiration religieuse d'autant plus vive qu'elle est à son foyer. Mais pour dire la vérité, elle ressort également de la magnificence de l'édifice qui lui sert de théâtre. Rien ne peut être petit et indifférent à Saint-Pierre. Les choses les plus ordinaires empruntent au monument un éclat et une pompe qu'aucune plume ne saurait décrire convenablement. Telle est dans un autre genre l'illumination de la coupole et de la façade qui a lieu le soir du même jour et qui restera sans pareille au monde, parce qu'il n'y a au monde qu'un Saint-Pierre géant.

Cette fête de nuit présente deux aspects : celui des feux voilés ou lanternes vénitiennes qui au nombre de 10,000 raccordent entre eux les cordons extérieurs du péristyle, les reliefs, les entablements de la façade et toutes les nervures qui dessinent la convexité de la coupole; et celui des 1,500 feux brillants *a giorno* qui modifient du tout au tout les premiers, une heure précise après l'*Ave Maria*.

Ce changement de lumières est d'un effet théâtral

Digitized by Google

saisissant. Il s'opère en moins de dix secondes par trois cents hommes invisibles cachés dans les rétables, derrière les statues ou suspendus dans les airs avec des cordes et qui sortent soudainement de leur cachette au signal donné [1]. A peine une flamme a-t-elle jailli au sommet de la croix de la coupole que tout ce qui paraît de Saint-Pierre s'allume comme un vaste incendie. A ce coup de baguette magique, un soupir de stupéfaction s'échappe de toutes les poitrines. On croit voir le char d'Élisée s'envoler dans les airs, ou plutôt l'image de la Jérusalem céleste éclairant des rayons de sa gloire les ténèbres et les combats de Sion.

Saint Augustin dans un de ses livres nous fait connaître trois désirs que son grand cœur avait con-

[1] Ces hommes s'appellent *San Pietrini*, et sont différents des employés ordinaires de Saint-Pierre qui forment à eux seuls une grosse population. Leur nom est le même ; ils sont tous *San Pietrini* comme les habitants de Paris sont Parisiens. Ceux qui habitent le rez-de-chaussée et desservent l'église, s'intitulent les citoyens de la ville basse, et il n'est pas rare qu'ils aient quelque altercation avec les citoyens de la ville haute, c'est-à-dire avec ceux qui habitent sur le bâtiment au pied de la coupole. Ces derniers trouvant dans leur cité aérienne tous les avantages de la plaine jusqu'à l'eau limpide des sources, affectent une fierté hautaine; ils se prévalent de la supériorité de leur position et de la noblesse de leur office ; car ils sont les introducteurs et les guides des rois qui viennent visiter chaque année l'œuvre de Michel-Ange.

Digitized by Google

çus : voir saint Paul devant l'aréopage, Cicéron à la tribune aux harangues et Rome en un jour de triomphe.

Si l'aigle d'Afrique avait vécu plusieurs siècles plus tard, s'il avait entendu le moine Bernard prêchant à Clermont la troisième croisade, électrisant par sa fougueuse parole tout un royaume et le précipitant sur l'Orient à la conquête du tombeau du Christ, il aurait rougi d'accoler au nom du grand apôtre celui du rhéteur du Forum, et en assistant comme nous à la bénédiction papale et à l'illumination de Saint-Pierre, il aurait vu le triomphe de Rome qu'il avait tant rêvé.

Les ovations des Césars, traînant dans la boue les rois vaincus, outrageaient l'humanité et humiliaient Rome, tandis que l'humanité, bénie par le Souverain-Pontife au Vatican, reconquiert sa dignité et restitue à Rome sa vraie gloire et sa vraie grandeur. Le triomphe de Rome est d'attirer dans son sein les fils de toute la terre et de les retenir par l'amour; le triomphe de Rome est de bénir ceux qui la maudissent, de sauver ceux qui veulent la perdre, de donner la lumière à ceux que les passions ont aveuglés, de contraindre à la vénération et au respect ses propres bourreaux; c'était son triomphe d'hier, c'est son triomphe d'aujourd'hui, et elle triomphera ainsi jusqu'à la consommation des siècles!

Digitized by Google

CHAPITRE V.

MUSIQUE RELIGIEUSE. — MUSTAPHA. — PLAIN-CHANT.

Je ne quitterai pas Saint-Pierre sans dire un mot de la musique religieuse, une des choses romaines le plus fanatiquement louées ou le plus amèrement blâmées. D'après les uns, rien n'est plus divin que les chœurs de la chapelle Sixtine et les orchestres des basiliques. C'est le beau idéal, un écho de ces harmonies que saint Paul avait entendues au troisième ciel, et que l'on croyait intraduisibles sur la terre. D'après les autres, la musique religieuse à Rome est en pleine décadence. « Elle se maintient « dans une sphère d'idées qui ne convient pas à l'É- « glise ; elle est légère, bavarde, stérile et sans inspi- « ration. » (Barbier de Montaut.)

Ces deux propositions sont exclusives et par consé-

Digitized by Google

quent défectueuses, selon moi. En tant qu'elles s'appliquent à des cas particuliers, elles peuvent se rencontrer justes; mais en se généralisant, elles se trompent elles-mêmes et trompent l'opinion.

A Rome comme ailleurs, la liturgie s'exprime de deux manières : par le plain-chant et par la musique. Toutefois, on peut dire que le plain-chant, à cause de son caractère plus simple, plus grave et plus spécialement inspiré de la pensée religieuse, est devenu la langue chantée ordinaire de l'Église, comme le latin est sa langue parlée; et si la musique, plus brillante, plus riche en modulations, est admise aux fêtes sacrées, ce n'est que passagèrement, par tolérance et comme ornement destiné à en relever l'éclat. Malheureusement la musique qui provoque dans l'homme plus de jouissances naturelles que le chant diatonique et dépouillé d'accords, ne pouvait se contenter d'une place secondaire dans le lieu saint, chez un peuple artiste et d'une sensibilité inouïe. C'est pourquoi, suivant un peu en cela l'instinct des royautés humaines, elle s'est faite usurpatrice au point de bannir presque complètement le plain-chant des lutrins.

C'est un malheur déploré par presque tous les Papes. On compte par milliers aux archives du vicariat les décrets tendant à arrêter les envahissements de cette reine dissipée, plus faite pour distraire que

Digitized by Google

pour exciter dans les cœurs le recueillement et la piété. Il en est de la musique comme de certains abus; on sait comment ils se glissent, on est impuissant à les extirper.

Si l'on se place à ce point de vue de l'ascétisme pur, les détracteurs de la musique religieuse à Rome ont beau jeu. S'ils en sortent, ils me paraissent absolument condamnables. Car, il faut le reconnaître, soit pour se faire pardonner son intrusion, soit parce que le ciel italien possède plus d'éléments artistiques que le nôtre, la musique des églises en général a épuisé la perfection du genre, et celle de la chapelle Sixtine en particulier est le sublime dans sa plus haute expression.

Qui n'a pas entendu parler des ravissantes mélopées de la semaine sainte? Des motets de Palestrina qui font désirer de vivre pour les ouïr encore? Du *Miserere* d'Allegri qui fait souhaiter de mourir? Il semble, en effet, qu'après l'accord final de cette cantate phénoménale, il ne reste plus qu'à aspirer à l'hosanna du ciel. Le pape Urbain VIII, juge si compétent en cette matière, en fut tellement ravi qu'il défendit, sous peine d'excommunication, d'imprimer ce chef-d'œuvre, et même de lui laisser franchir la tribune de la chapelle pour laquelle il avait été composé. Il a fallu un Mozart et sa prodigieuse mé-

Digitized by Google

moire musicale, pour conjurer les foudres du Vatican et faire entrer le fameux *Miserere* dans le domaine du public. Vaincu par la magie de ce style large et saisissant, il s'en pénétra si bien, qu'à la première audition il retint la moitié de la pièce, et l'année suivante il accourut du fond de l'Allemagne pour voler l'autre moitié.

La chapelle Sixtine a cela de particulier qu'elle n'admet aucun instrument d'accompagnement, pas même l'orgue. Les voix, ainsi dégagées de toute entrave, sont plus libres dans leur allure et répandent plus immédiatement ce fluide magnétique que Dieu a renfermé dans le timbre du gosier humain. On ne s'aperçoit pas de l'absence de l'orchestre, lorsqu'on a pour le remplacer des chanteurs consommés et tous les genres de voix, depuis les basses renforcées jusqu'aux *soprani* les plus étendus et les plus sonores.

Ce que je viens de dire à la louange du chant des églises à Rome et de la variété des voix, d'autres le tournent à sa honte et en retirent une preuve contre la piété du peuple romain et le gouvernement paternel des Papes. L'imagination révolutionnaire n'est pas riche. Aussi, quand elle invente quelque thème favori, elle le cliche, afin de le lancer de temps en temps sur la foule, d'entrenir ainsi son ignorance et de rallumer ses fureurs.

Digitized by Google

Un de ces thèmes usés, après celui de la papesse Jeanne[1], est la présence parmi les chantres pontificaux des *soprani* artificiels, de ces virtuoses de sexe neutre, qui ont de l'homme la face et le nom, et de

[1] Les guides anglais ne manquent jamais de raconter cette fable et d'assigner même la pierre sur laquelle, pendant une procession, ce pape femelle accoucha en présence des cardinaux. Cette fureur anglaise à raconter cette sottise séculaire est d'autant plus étrange que l'Église d'Angleterre est gouvernée par une vraie papesse qui fait et défait les dogmes, ordonne des jeûnes et des prières, réglemente la liturgie, et vaque largement aux devoirs de la maternité!

Est-il besoin de réfuter cette niaiserie, qui trouve tant d'échos dans nos journaux mauvais? — Notre Seigneur n'a pas voulu confier le gouvernement de l'Église à sa propre mère, comment aurait-il permis qu'une femme impudique s'en fût emparée. (Caput licet. — Bellarmin., tom. I, controverse III, chap. 24. — Baronius, annal. 853. — Rorhbacher.)

Plusieurs auteurs pensent que cette fable doit son origine à la faveur dont une sainte dame jouissait auprès d'une pape appelé Jean. — D'autres croient qu'on surnomma ainsi Grégoire VIII, pour indiquer sa faiblesse et sa trop grande indulgence envers Photius. Cette hypothèse ne fait pas un pli pour ceux qui connaissent le caractère satirique des Romains. En parlant d'un homme sans volonté, faible, mou, les Romains disent : *Non è un maschio, ma una femina.*

En ce moment, il y a à Rome un prélat très-distingué qui a rempli dignement les plus hautes charges; mais comme il joint à beaucoup de grâce, une voix frêle et douce, le peuple l'appelle familièrement *Mariuccia!* Dans cinquante ans, si les Anglais existent encore, on entendra dire qu'une femme a été cardinal; le *Siècle* le répétera et son million de lecteurs le croira!

Digitized by Google

la femme le timbre et l'étendue de la voix. Un peuple qui offre de ces holocaustes au dieu de la musique est-il digne de vivre, et le souverain qui l'y autorise est-il digne de régner?

Je n'ai pas à tracer ici l'histoire de ces êtres disgraciés en qui la nature, par une juste compensation, a comblé ses propres lacunes en les gratifiant de qualités musicales extraordinaires. Ce que j'affirme, c'est qu'on ne peut rendre la cour romaine responsable d'une circonstance qu'elle est fort loin de favoriser, et qui ne sert, en résumé, qu'à faire éclater davantage sa charité et son indulgence. Dans un pays où l'on veut que les femmes se taisent à l'église, on comprend que des personnes qui les remplacent avantageusement soient estimées et recherchées. Mais de là à primer la mutilation, à l'ordonner même, il y a un abîme que le christianisme défend de franchir, et que Rome ne franchit jamais.

On peut même dire que Rome a épuisé tous les moyens de la prudence et de la sévérité pour obvier aux moindres abus sur ce point. Personne n'ignore les rigoureux statuts de la Chapelle, ainsi que les censures ecclésiastiques fulminées contre les auteurs d'un tel méfait; il suffirait d'ailleurs que le méfait fût constaté pour élaguer à perpétuité ceux qui en furent les tristes victimes. Lorsque le cas se pré-

Digitized by Google

sente, la condition *sine qua non* pour être admis comme chantre est l'exhibition d'un certificat signé sur la foi du serment par trois médecins, attestant que l'infirmité du candidat provient de la naissance ou d'un accident.

Malgré ces précautions, malgré l'incertitude du résultat désiré et la certitude d'un refus, si la fraude est découverte, on a pu voir des parents dénaturés se faire les bourreaux de leurs enfants. Mais de tels actes de barbarie, quand ils se produisent, ne prouveraient pas encore que les Papes ont tort de procurer du pain à ceux qui portent sur leurs corps les droits du malheur et du talent.

Je n'ai fait qu'une hypothèse. Dans le siècle présent, aucun acte de cette nature ne s'est produit pour la vérifier. Parmi les chanteurs actuels de Rome, on ne compte que deux castrats, comme l'attestent les documents les plus irréfragables. L'un est né ainsi déshérité, et l'autre, le célèbre Mustapha, Italien d'origine, en dépit de son nom, car il est natif de Spolète dans les États romains, a dû à la gloutonnerie d'un cochon la plus ravissante voix que jamais peut-être on ait entendue. Aujourd'hui il n'est que la ruine de lui-même; il n'a guère plus d'illustre que son nom et le souvenir de son succès.

En dehors de la chapelle Sixtine, les chœurs de

Digitized by Google

musique vocale sont accompagnés par l'orgue, et aux grands jours de fête par l'orchestre. Il y a longtemps que les connaisseurs de l'Europe les ont jugés.

Les plus remarquables sont ceux de la Chiesa-Nuova pendant l'avent et le carême. Ils furent établis au seizième siècle par Philippe de Néri, cet aimable saint, qui a popularisé ce dicton :

Scrupoli e malinconia
Lontano da casa mia.

« Hors de chez moi les scrupules et l'humeur noire ! » — Il croyait que le recueillement et la prière n'excluaient pas les joies innocentes, et qu'une honnête récréation ne pouvait que les favoriser, en cette double saison de l'année où les théâtres chôment et où les jeux profanes trop bruyants sont suspendus. Pour sanctifier ces soirées musicales du dimanche, il avait établi premièrement que les femmes ne seraient point admises, et puis que le concert serait précédé d'un petit sermon. Cette instruction familière est elle-même un amusement ; car d'ordinaire elle est prêchée par un enfant du collége annexé au monastère. Ainsi l'agréable se joint à l'utile,

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

On veut savoir comment on civilise un peuple,

Digitized by Google

comment on éclaire son intelligence, comment on purifie ses mœurs. Le voilà. Ces *oratorios*, qu'on appela peut-être ainsi parce qu'ils avaient lieu dans un *oratoire*, valent bien les cafés chantants de Vienne et de Paris. Ils sont aussi beaux et plus moraux sans doute. Vous qui les connaissez, qu'en pensez-vous?

Les occasions d'entendre de la belle musique fourmillent à Rome. Il ne se passe point de jour où la fête patronale ne réunisse dans quelque église les premiers artistes, compositeurs et exécutants. Mais les Romains, quoique très-passionnés pour l'harmonie, courent peu à ces solennités quotidiennes; ils laissent courtoisement la place aux pèlerins étrangers qui affluent de toute part, et, disons-le, l'édification n'y gagne pas toujours. Plus appliqués à jouir de l'art qu'à recueillir leur âme, les curieux indévots se communiquent leurs impressions du moment, et prennent souvent des attitudes peu révérentieuses. Il arrive de là que ceux qui voudraient vaquer à la prière, ne le peuvent pas, et ils font peser sur les Romains une responsabilité qui appartient à d'autres. Sous ce rapport, les Anglais et les Anglaises sont d'une inconvenance qui soulève le cœur. J'en ai vu qui, au milieu des cérémonies de la semaine sainte dévoraient des ailes de volaille en se promenant dans Saint-Pierre. C'est pousser l'amour du

Digitized by Google

confortable et le cynisme protestant jusqu'à l'extrême limite de l'inconvenance et de l'impiété. Les Romains, au contraire, ont un maintien grave et respectueux. Les filles du peuple, qui sortent habituellement tête nue, n'oseraient pas entrer dans une église sans détacher leur châle et le remonter jusque sur les cheveux; tous, en un mot, attestent par leur silence et la composition de leur personne qu'ils sont convaincus d'être en la présence de Dieu.

Pour en avoir la preuve, il faut aller au Panthéon le jour de la fête des artistes. C'est une réunion de famille; ils aiment à s'y rendre afin de prier pour le succès de leurs parents ou de leurs amis.

Ils vont aussi à Saint-Marcel au Corso écouter le *Stabat* annuel, qui est le nec plus ultra de l'expression vocale de la douleur; là quelque chose leur promet une place, c'est le sermon de deux heures qu'il faut écouter avant la musique et dont les touristes ne sont guère friands.

Le grand concours de peuple a surtout lieu le 22 novembre à Sainte-Cécile pour entendre l'antienne si renommée *Cantantibus organis*, accompagnée par des harpes et des flûtes. En qualité de musicienne, sainte Cécile est la patronne de tous les Romains et surtout des Romaines : la reconnaissance et une espèce de fraternité amènent ces dernières au

Digitized by Google

pied de ses autels, et puis, rentrées chez elles, elles fredonnent aux accords de la guitare, meuble obligé de toute femme qui n'a pas de piano, cette suave mélodie, pure et gracieuse comme la prière qui s'échappa des lèvres virginales de la jeune martyre : « Seigneur, rendez mon cœur chaste, et je ne serai pas confondue ! »

Avec ce goût effréné de Rome pour la musique, il est facile de deviner ce qu'est devenu le chant ecclésiastique ou le plain-chant. Il est peu connu, encore moins pratiqué. Le peu d'occasions qu'on a de s'en servir, joint à la nécessité d'étaler continuellement de la pompe et de l'éclat pour l'agrément des voyageurs, a hâté sa disparition et sa ruine. Les lambeaux qui restent encore par-ci par-là sont plutôt psalmodiés que chantés avec soin. Les masses s'en sont emparées et elles les exécutent *ad libitum*. A part la chapelle Sixtine[1], la Minerve, Saint-Louis-des-Français et quelques colléges, il n'y a pas une église qui ait conservé les traditions grégoriennes; les anciennes mélodies ont été perdues complétement, ou on les a traitées de la manière la plus brutale. C'est une des douleurs souvent exprimées par

[1] Et encore le plain-chant de la Sixtine est-il toujours accompagné par des voix en contre-point simple : ce qui lui donne un aspect bizarre et fatiguant.

Digitized by Google

les Souverains-Pontifes, non-seulement dans leurs brefs de réformes, mais encore dans les félicitations envoyées aux savants français qui ont entrepris de remonter aux sources afin de rendre à nos cathédrales les trésors enfouis dans les ténèbres des siècles écoulés.

Dans le mouvement immense qui s'est opéré chez nous de ce côté, on n'a pas toujours gardé cette prudence et cette patience qui assurent le succès des grandes œuvres. Notre *furia* gauloise nous a fatalement desservis. Le principal écueil à éviter était le mercantilisme et l'exploitation; la plupart des éditeurs y sont allés sombrer à pleines voiles. Le seul moyen d'y échapper, je crois, eût été de poser un principe et de ne l'abandonner que sur preuve évidente d'impuissance. Puisque nos pères avaient un chant qui s'était fait applaudir; puisque à ce chant se rattachait le nom d'un grand artiste et d'un grand saint, il s'agissait de faire taire le goût particulier, les traditions locales, de s'élancer hardiment à la recherche d'une solution vraie et de ne s'arrêter qu'après avoir dégagé la grande inconnue de ce problème si important.

Qu'a-t-on vu, au contraire? Les uns, comme le P. Lambillotte, ont voulu se passer de l'antiquité et bâtir un système à eux, sous le vain prétexte que

Digitized by Google

l'art nouveau avait des exigences nouvelles. D'autres ont accusé les vieux graduels de longueurs interminables et fastidieuses, et, posant les neumes grégoriens dans un moule de leur invention, ils ont coupé, taillé, mutilé ce qu'ils appelaient une ridicule superfétation. Ceux-ci, pour avoir un chant plus grave, l'ont rendu boiteux, lourd, insupportable. Ceux-là l'ont soumis aux règles de la musique sans lui en donner ni les bénéfices ni les agréments.

De ce conflit ont surgi sept ou huit éditions de plain-chant se niant les unes les autres, et des luttes déplorables où l'ignorance et l'amour-propre ont trop souvent, hélas ! remplacé le zèle pour la maison de Dieu et le culte sincère de l'art.

Sans doute, l'adoption d'un chant quelconque est une question d'autorité; mais non d'autorité pure et simple. Le concile de Trente, en demandant aux évêques de s'adjoindre deux chanoines pour la résoudre, désirait surtout apporter dans la mesure à prendre plus de sagesse et de maturité. Ici évidemment la question d'autorité présuppose celle de la compétence, sans quoi les deux chanoines exigés sont inutiles complétement. Or, la compétence n'est pas autre chose que la science spéciale du sujet à traiter.

Si donc l'évêque a la science exigée, il n'a même

Digitized by Google

pas besoin de conseillers pour porter son arrêt ; qu'il parle et la question est vidée. S'il ne l'a pas, et s'il ne la trouve pas davantage dans ses deux chanoines, il doit l'acquérir, par lui ou par d'autres, avec une minutieuse attention.

Il y a des conseillers qu'il faut écarter sans miséricorde, et ce sont, presque aucun excepté, les laïques. Pourquoi? Parce que *animalis homo non percipit quæ sursum sunt.* Comment espérer que des oreilles remplies d'airs théâtraux, des éclats de la fanfare, des mélodies lascives du violon comprennent le langage si sérieux et si spécial du sanctuaire ? La majorité de nos artistes connaissent à peine du plain-chant les antiennes qu'avec l'harmonium ils doivent accompagner. Ils sont les ennemis nés du chant modulé et neumatique dont la nature ne comporte pas d'accompagnement. Aussi le condamnent-ils ; mais ils le condamnent parce qu'ils l'ignorent ou parce que les difficultés qu'ils y rencontrent sont infranchissables. Le rhythme si varié du chant grégorien, tel que nous le trouvons dans les manuscrits du moyen âge, tel qu'il a été lu assez heureusement par la commission de Reims et de Cambrai, repousse les arpéges de la romance à cause de l'irrégularité de sa mesure, et il perdrait sa grâce avec les accords plaqués du faux-bourdon. Or, presque tous les

Digitized by Google

laïques sont tombés dans cette hérésie musicale ; les uns se sont rangés du côté des néo-réformateurs, les autres se sont enfoncés plus que jamais dans la routine.

Le procès du plain-chant doit donc revenir au for ecclésiastique, et encore exige-t-il un triage minutieux. Il ne suffit pas de triompher dans une préface ou de ne pas détonner dans un *oremus* pour être admis comme juge. L'art musical, comme la peinture et la sculpture, exige dans un appréciateur beaucoup de pratique jointe à beaucoup de théorie. La pratique livrée à elle seule, comme la théorie livrée à elle seule, fait tomber dans les aberrations les plus grossières. Rien de plus commun que de voir accorder à un barbouillage les honneurs d'un Raphaël; j'ai entendu appeler l'Apollon du Belvédère un navet, et je connais un chanoine qui préfère l'orgue de Barbarie à toutes les inspirations de Mercadante ou de Cherubini.

Telles sont les pensées qu'un célèbre musicographe me formulait naguère et il terminait par ces mots : « Si jamais vous devenez évêque, *quod Deus* « *avertat !* ne convoquez jamais le synode pour pro- « noncer un verdict musical. Ne songez pas même « au chapitre en bloc; mais allumez votre lanterne « comme Diogène, et, au grand soleil, cherchez par-

Digitized by Google

« tout des hommes..... compétents; fallût-il des-
« cendre jusqu'aux vicaires! Un vicaire musicien
« vaut cent chanoines qui ont la voix fausse; et
« n'en prenez pas un, mais dix, mais cent, tous ceux
« que vous trouverez. »

A Rome, comme on a vu, cette question si grave est loin encore d'être mûre, et je doute qu'elle le soit de longtemps. Est-ce bien, est-ce mal, qui oserait le dire? Pour avoir le droit, comme la Ville-Éternelle, de négliger le plain-chant, il faudrait, comme elle, le faire oublier par la musique charmante dont elle seule a le secret; il faudrait surtout apporter comme elle aux saints offices cet esprit de foi qu'elle ne perd jamais et que nous laissons envoler si vite. Cela n'empêche pas la pensée des Papes et de l'Église d'être parfaitement connue à cet égard. Naguère encore un prélat français demandait à Pie IX pour son diocèse le graduel et l'antiphonaire du Vatican, et Pie IX lui a répondu : « Prenez le chant grégorien. »

Cette réponse renferme deux choses : d'abord, l'aveu que le plain-chant à Rome est tombé plus bas qu'ailleurs; et ensuite, que le désir formel, ou plutôt la volonté du chef de l'Église, est de voir les antiques cantilènes, dictées à saint Grégoire par une colombe mystérieuse, sortir de la

Digitized by Google

poussière où elles dorment pour reconquérir leur trône perdu [1].

[1] Une légende musicale se rattache au nom de ce savant instituteur de la liturgie catholique. Le jour de Pâques, après avoir entonné le *Gloria in excelsis*, les chantres distraits par une altercation qu'ils avaient entr'eux, ne répondirent pas. Alors, par une permission divine, on entendit un chœur d'anges répondre à leur place. En commémoraison de ce prodige, le jour de Pâques, après l'intonation du *Gloria*, les chantres de la chapelle, se taisent un moment.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

CHARITÉ ROMAINE.
AMOUR DE LA FAMILLE. — INDULGENCE ET PITIÉ POUR LES MALHEUREUX.
CONFRÉRIES DE LA MORT ET DE SAINT-JEAN DÉCAPITÉ.

Au temps des Césars, un conspirateur avait été jeté dans un cachot et il était condamné à y mourir de faim. Cependant, après plusieurs jours de mortelles angoisses, sa fille obtint la permission de pénétrer jusqu'à lui. Elle le trouva accroupi, exténué, livide. Les tourments de la faim et un désespoir sombre se lisaient sur sa figure; il attendait, morne et silencieux, la fin de sa cruelle agonie. Qu'est-ce qui se passa dans le cœur de cette femme en présence de son père supplicié? Afin qu'elle ne pût lui prêter aucune aide, les tyrans l'avaient dépouillée même de ses vêtements. C'est alors que l'amour filial voilant en elle le sentiment de la pudeur si naturelle à son

Digitized by Google

sexe, lui inspira de donner son sein au malheureux, et ainsi pendant quelque temps elle put rendre à l'auteur de ses jours la vie qu'elle en avait reçue, jusqu'à ce que, succombant tous les deux à la même infortune, la même mort les réunit dans le même tombeau.

La toile qui a reproduit cet horrible et sublime spectacle forme, sous le nom de *Pietà Romana*, un des chefs-d'œuvre de Rome; elle est surtout et restera à jamais le symbole de la charité du peuple romain.

Je ne parle pas ici de la charité qui opère les grandes œuvres, qui lègue à la postérité des monuments. Cette charité existe aussi à Rome, nous le verrons dans la suite, mais l'initiative en appartient à l'autorité religieuse qui siége au Vatican. Elle est directement inspirée aux Souverains-Pontifes par le christianisme qui est tout charité, et c'est pourquoi elle n'a pas d'autres limites que celle de l'espace et du temps.

Ce que nous cherchons c'est la physionomie vraie de la population romaine. Or, malgré tous les défauts que l'on peut surprendre en elle, on la trouve toujours religieuse envers Dieu, indulgente et bonne envers les hommes. Le Romain est naturellement ami de tout ce qui souffre; il est bienveillant comme

Digitized by Google

le Français est brave, l'Espagnol fier, l'Anglais égoïste; et, comme sa bienveillance est fondée sur les principes du christianisme, elle retient le nom de charité.

Cette charité se manifeste en premier lieu dans la famille. Le tableau des familles chrétiennes va se perdant tous les jours. La locomotion sépare les corps, les intérêts, et l'indifférence religieuse sépare les âmes. Le vide se fait sous le toit paternel; des frères et des sœurs passent sans se voir des quarts de siècle. C'est du moins la plainte des sages qui suivent d'un œil inquiet la marche progressive de la société vers une complète dissolution.

Les Romains, au contraire, sont casaniers; ils se croient égarés dès qu'ils n'aperçoivent plus la coupole de Saint-Pierre. Aussi, voit-on chez eux fort peu d'émigrations. La fièvre du dépaysement pour faire fortune ne les a point envahis encore; elle a trouvé un rempart impénétrable dans l'esprit de famille, qui resserre les enfants entre eux et les groupe autour de leurs parents.

Or, ce qui maintient cet esprit de famille, c'est le respect, et le respect n'est pratiqué nulle part comme à Rome. Un fils, une fille, si âgés, si riches, si grands qu'ils soient, n'écriront jamais à leurs père et mère sans leur demander la bénédiction. Ils ne se permet-

Digitized by Google

traient pas d'aller chez eux, pour les visiter ou prendre congé, sans leur baiser la main en signe de vénération. Jamais on n'entendra sortir de leur bouche cet affreux *tu* qui est de la plus haute inconvenance. Sans doute, il est plus tendre que *vous*, mais il est aussi moins honnête. Un père et une mère doivent être les amis de leurs enfants, jamais leurs camarades, et le tutoiement est l'expression immédiate de la camaraderie. Ne suffirait-il pas de savoir qu'il fut introduit chez nous par les sans-culottes pour le proscrire. Une formule respectueuse ne bannit point du tout l'affection; elle la fortifie peut-être davantage, comme on pourrait s'en convaincre par l'exemple des Romains.

Il est impossible de trouver plus de franche amitié que dans leurs familles. C'est un délicieux abandon, une intimité familière qui consiste pour les pères et mères à communiquer leurs secrets à leurs enfants, et pour les enfants à penser et à sentir tout haut, à prendre les auteurs de leurs jours pour confidents de leurs peines et de leurs projets, de ces palpitations secrètes du cœur, qui font tant de ravages quant on les tient cachées. De cette affection dérive encore leur union dans le travail, et cet instinct de l'assistance mutuelle qui fait des garçons les soutiens de tous les membres de la famille, quand l'âge ou la maladie les condamne à un repos précoce. J'ai ouï

Digitized by Google

dire mille fois en France que dans le besoin il valait mieux s'adresser aux étrangers qu'aux siens. Mais si cela est vrai, c'est infâme ! Les Romains ne connaissent pas cette infamie. Tous les parents, à quelque branche qu'ils appartiennent, ont droit à la même sollicitude : tous sont consanguins au premier degré dès qu'ils sont malheureux.

Il y a pourtant une petite différence au profit des jeunes sœurs. Un de mes plus doux souvenirs de Rome est celui que j'ai conservé de la tendresse et de la protection spéciale qu'elles trouvent dans leurs frères, jusqu'à ce qu'elles sont remises aux bras d'un époux. Elles ont en eux des mentors infatigables, des anges gardiens terrestres de leur réputation et de leur vertu. L'histoire terrible des vengeances privées prouverait avec quel soin jaloux ils s'acquittent de cette mission délicate. Pour compléter la vérité de cette observation, il est juste de dire que les *signorine* sont à la fois fières et reconnaissantes de ce privilége, et il n'est pas rare de les voir sacrifier les affections les plus violentes à l'amour fraternel.

Ce fond de bonté des Romains pour leur propre sang, ils le reportent sur la grande famille. Ils ne condamnent jamais ; leur premier mot, et souvent le dernier, est l'excuse. S'il y a à balancer, la faveur penche pour celui qui est dans la souffrance actuelle-

Digitized by Google

ment. Je me suis trouvé plusieurs fois dans la foule au moment d'une arrestation. Vous pensez qu'on accablait le coupable? Pas du tout. On nomme des gendarmes qui ont été sifflés, on ne nommerait pas un scélérat garrotté par eux qui n'ait excité la commisération. « — Quoi! m'écriais-je, vous ne voyez pas que c'est un voleur! — Eh! *poverello!* criait-on d'une voix, il avait faim peut-être... quel chagrin pour sa femme et pour ses enfants! »

Un jour, un filou introduisait sa main dans la poche d'un promeneur. Celui-ci s'en aperçut, et, comme il était fort comme un hercule, il lui saisit le bras pendant l'opération et le traîna ainsi à la police. En voyant le maraudeur pris en flagrant délit, le magistrat s'emporte : « Misérable, dit-il, c'est ainsi que tu traites tes concitoyens? *mi pigli un accidente*, si je ne te cloue pas à l'ombre pour longtemps! »

Le patient pleurait et sanglotait, disant qu'il n'était pas voleur d'habitude et qu'il n'avait pas de pain. Son discours fut si pathétique que le plaignant oublia sa plainte, le magistrat sa harangue, et, prenant tous deux leur bourse, ils la lui jetèrent en disant : échappe-toi.

Mais la justice, direz-vous, que devient-elle? — La justice reste assise sur son trône avec l'épée et la balance à la main. Elle agira quand viendra son tour.

Digitized by Google

Son devoir n'est pas d'empiéter sur l'indulgence; c'est de s'en faire suivre, et mieux vaut encore quand elle en est précédée. Il y a beaucoup de fautes à Rome qui seraient punies comme ailleurs, si elles étaient portées devant les tribunaux; mais on ne les y porte point, parce que ceux qui en furent les victimes les pardonnent, et ils les pardonnent parce qu'ils ont une compassion immense dans le cœur. Ceux qui ont prétendu qu'à Rome la justice entrait de connivence avec les criminels n'ont pu faire allusion qu'à des faits semblables, et il y a dans leur intelligence une lacune qui les empêche de voir qu'un code pénal qui procède de la sorte est, après tout, très-logique, car il est très-chrétien.

Observons en passant que le droit romain a été copié par toutes les écoles européennes; par conséquent la loi à Rome est aussi prévoyante et aussi inexorable qu'ailleurs; mais celui qui interprète la loi retire de la loi elle-même une plus grande latitude pour ses appréciations. Ce n'est pas au nom de la loi qu'il prononce, mais de la justice : ce qui est bien différent La loi est une puissance, mais la justice est une vertu. La loi ne peut pas exister sans justice, mais la justice existe sans la loi. Avec la loi, il peut arriver qu'un innocent paraisse coupable et qu'un coupable paraisse innocent; mais avec la justice, ces erreurs

Digitized by Google

ne sont pas possibles, et si elles l'étaient, ce ne serait jamais au préjudice de la société. Tel est le grand principe qui préside aux sentences judiciaires à Rome. Le juge peut tenir compte des circonstances déterminantes ou concomitantes de l'action, d'où il résulte que son verdict peut être contradictoire avec celui de la loi. En un mot, parmi ses prérogatives, il donne la préférence à celle qui le rapproche plus de Dieu, à la clémence, à la paternité. C'est de ce caractère de la législation romaine, de cet esprit de conciliation et d'équité que découla le droit d'asile, qui serait plus admiré, s'il était plus connu, et qui pourrait défier toute critique, quand il n'aurait sauvé en plusieurs siècles qu'un innocent et obtenu que la conversion d'un coupable [1].

[1] Il est écrit que certains mauvais livres auront de loin en loin le triste privilége de donner le vertige à la France, de lui faire dépenser son argent, son temps et son enthousiasme avec la plus effroyable étourderie. Les *Misérables* de Victor Hugo, ouvrage plus misérable que son titre, obtiennent en ce moment ce succès funeste. Signe lugubre de notre abaissement intellectuel et moral! Je n'ai pas à analyser ici ce *factum* en dix volumes; je me contenterai de remarquer qu'au moins relativement à Rome, il est un non-sens monstrueux. Avec la législation romaine et la manière de l'appliquer que je viens de décrire, Jean Valean, devenu voleur d'un pain pour nourrir sept neveux affamés n'aurait pas eu dix-neuf ans de galères. Condamné par la loi, l'équité l'aurait absous, et il n'aurait pas conçu contre la société cette haine immense, cause de tous ses crimes. Nous verrons

Digitized by Google

Donc indulgence toujours à Rome; indulgence partout. Vous direz : tant pis! soit. Je ne vous engage pas à vous y fier pour mal faire. J'affirme seulement qu'elle existe, qu'elle est universelle, instinctive, encrée dans les mœurs comme le christianisme qui est tout amour.

C'est surtout envers les pauvres que la bienveillance romaine se montre sous toutes ses faces. Il y a des pauvres à Rome, nous verrons plus loin ce qu'il en faut penser. En attendant, avouons qu'il y en a et qu'ils sont comme partout ennuyeux de leur nature. Ces solliciteurs infatigables s'adressent à tout venant, sans distinction de juif ou de gentil. Très-souvent les étrangers, et je me mets franchement du nombre, vexés à force d'obsessions s'irritent ou du moins font semblant. — Je n'ai rien. Laissez-moi. Allez travailler, paresseux! — Je n'ai jamais vu les Romains faire de telles sorties et prendre de telles impatiences contre les pauvres. S'ils ont à donner, ils donnent, sinon, ils gardent le silence et font un signe de tête qui semble dire : mon ami, j'ai bien de la peine, mais je ne peux.

dans les chapitres suivants, que Fantine, Marius et tous les *misérables* de Hugo ne sont pas plus possibles sous le gouvernement pontifical. Romanciers doctrinaires, où est donc votre bonne foi ? Expliquez-nous vos colères contre l'Église.

Digitized by Google

La charité des Romains est réglée comme leur ménage, car le pauvre est un membre de la famille ; il compte au budget. Mais c'est à domicile qu'il ira chercher ce qui lui revient, au moment indiqué. Les *sacconi* ont leur jour, les religieux ont leur jour, les indigents de la paroisse ont leur jour. Dans beaucoup de familles où il y a des fumeurs, on recueille les bouts de cigares pour les pauvres qui en bourrent leur pipe ou les revendent quelques demi-sous.

Aux enterrements de la classe aisée et riche, les pénitents et les religieux forment deux longues files et portent à la main d'énormes torches. Dès qu'ils se déploient dans les rues, une quantité de gamins viennent avec des cornets de papier recevoir les gouttelettes de cire qui tombent des torches, et il faut voir ces bons moines et ces pieux laïques ne faire aucune résistance ; au contraire, ils inclinent la flamberge afin que les petit glaneurs recueillent une plus ample moisson.

Ces petits traits caractéristiques dans la Ville-Sainte surabondent. Ainsi les propriétaires de palais réservent souvent l'intérieur de leur portail pour les savetiers, les ravaudeurs de faïence cassée, les étameurs. J'en ai connu un qui a laissé pendant six mois un premier étage sans locataire parce que sur la demande d'un milord délicat, il ne voulait pas

Digitized by Google

chasser du vestibule un pauvre diable qui travaillait la savate en ce lieu depuis trente ans.

Dans tous les cafés on permet aux pauvres de faire de temps en temps une ronde et de tendre la main à ceux qui ont de l'argent pour se divertir; seulement ils ont défense d'insister pour ne pas dégoûter la clientèle. Si l'on est affligé quelquefois de la dureté avec laquelle les étrangers les accueillent, on est témoin aussi de petites scènes charmantes qui font venir les larmes aux yeux. Une bouchée de pain, un reste de chocolat ou d'un bol de lait est si peu de chose; mais comme tout cela devient précieux en passant dans la main d'un indigent !

Vous reconnaîtrez un garçon de café indigène à l'habitude qu'il a de ramasser les miettes des tables et de les jeter dans le sac de quelque mendiant favori. Pendant les six derniers mois de mon séjour à Rome, je voyais un de ces cafetiers tous les jours à la même heure passer sous ma fenêtre. Il revenait d'une maison particulière avec un cabaret chargé de tasses vides; chaque fois il recueillait dans l'une d'elles les gouttes restées dans les autres et puis il allait porter ce petit dessert à un estropié du coin de la rue.

Lorsqu'un pauvre a son habit déchiré, il n'a qu'à entrer chez le premier tailleur ou chez le premier

Digitized by Google

concierge venu, la coutume porte qu'on le lui raccommode immédiatement et gratis.

Il n'y a pas jusqu'aux revendeuses de la place Navone qui ne se piquent d'être affables et bonnes pour ceux qui leur demandent la charité. Dans leur métier, ce qui domine ordinairement ce n'est pas la politesse ni la convenance des discours, c'est ce que l'on dit du moins à Paris des dames de la Halle. A place Navone, il n'en est pas ainsi. Ces matrones restent chrétiennes sous leurs haillons; elles donnent peu, mais de bonne grâce. Lorsque le quêteur du couvent vient à passer, elles jettent dans sa besace un légume ou un fruit en disant : « Tiens, mon frère, que ta prière nous fasse vaincre au Loto; nous en avons bien besoin. »

De leur côté, les pauvres correspondent à tant de bonté par des manières polies et gracieuses. Jamais aucun d'eux n'exige l'aumône comme un tribut obligé, au nom des droits de l'homme et de l'égalité; mais bien pour l'amour du bon Dieu et de la Madone. Ils ne s'irritent pas du refus et ils paient vos largesses par des bénédictions : « Que Dieu vous bénisse ! que Dieu vous conserve la santé ! » ou si vous êtes étranger : « que Dieu vous rende à votre famille et à vos amis ! »

Une charité ainsi faite et ainsi reçue profite à tout

Digitized by Google

le monde. Elle exalte les uns et n'humilie pas les autres. C'est un échange d'amour réciproque qui me paraît être la plus belle expression de la fraternité dont la démocratie a profané le nom divin. La démocratie qui se donne la mission de béatifier les peuples parle beaucoup, mais elle agit fort peu dans ce sens. La charité chrétienne est sobre de paroles, mais en revanche, elle multiplie ses œuvres. Nous le voyons en France peut-être plus que partout ailleurs. Le prosélytisme du bien, malgré ses entraves légales, a prouvé pour jamais l'impuissance radicale de tout ce qui s'inspire à d'autres sources qu'à celle de la religion.

Malgré notre dévouement aux bonnes œuvres, il nous faut pourtant avouer que nous sommes en cela bien inférieurs aux Romains. Cela provient de ce que chez nous le zèle de la charité ne s'exerce guère que par les femmes. Si puissante que soit l'action de la femme sur la société, elle est forcément incomplète, parce qu'elle est forcément isolée. Quand une femme agit, c'est une personne qui agit ; avec l'homme agit toute la famille. Son influence rayonne plus au loin, et elle est doublement efficace; d'abord, par la vie plus grande qu'il communique à l'œuvre elle-même, et puis par la force du bon exemple qu'il donne à la société. Cette vérité apparaît surtout

Digitized by Google

dans les immenses résultats obtenus de nos jours par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Mais si l'on excepte ces sociétés illustres auxquelles il ne manque aucune gloire, pas même celle de la persécution, l'exercice de la charité est tout entier entre les mains des femmes, prises isolément ou réunies en associations.

C'est tout le contraire à Rome, les femmes sont reléguées au second plan. La charité privée leur est permise et elles s'acquittent merveilleusement de ce devoir. Mais la charité en grand, la charité officielle en quelque sorte est confiée aux hommes réunis en corporations et en confréries.

Ces confréries sont au nombre de quatre-vingts. Leur premier but sans doute est la sanctification mutuelle des membres par la prière, l'instruction religieuse et la fréquentation des sacrements; mais le second est le bien-être du prochain, le soulagement des pauvres par l'aumône, la dotation des filles d'ouvriers, des orphelines indigentes; en un mot, le soin de tout ce qui est souffrant ou délaissé ici-bas.

Deux surtout, la confrérie de la Mort et celle de Saint-Jean décapité, semblent avoir atteint l'idéal de la charité évangélique, et c'est pourquoi j'essaierai d'en donner quelques détails.

Digitized by Google

La première fut instituée vers le milieu du seizième siècle. Elle a pour but d'ensevelir honorablement les cadavres qu'on rencontre dans la campagne pendant les chaleurs caniculaires et surtout lors des inondations désastreuses du Tibre.

Les agrégés doivent appartenir à la noblesse ou pour le moins à la haute bourgeoisie. Leur costume officiel est un sac de toile noire, les sandales sans bas et une corde pour ceinture; ils ne peuvent voyager qu'à pied.

Dès qu'on reçoit la nouvelle qu'un mort a été trouvé dans les champs ou les bois, on la communique immédiatement aux confrères. Ceux que le sort désigne revêtent le sac et se mettent en route quels que soient le temps, la saison et la distance. Il n'est pas rare qu'ils aient trente et quarante kilomètres à parcourir. Sous Clément VIII, à la suite d'un débordement extraordinaire, ils allèrent jusqu'à l'embouchure du Tibre, à Fiumicino et à Ostie, où ils s'occupèrent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits à pêcher les cadavres entraînés par le courant. De 1831 à 1840, ils en ont recueilli cent quatre-vingts, qui seraient restés sans sépulture et devenus la proie des corbeaux ou des poissons. Ce chiffre seul fait le plus bel éloge de cette institution charitable ; que sera-ce si l'on y ajoute les fatigues de

Digitized by Google

la course, la répugnance naturelle à toucher des cadavres, les dangers de toute sorte à braver?

La confrérie de la Mort a reçu des Papes la permission d'enterrer les cadavres qu'elle découvre partout où elle le juge convenable. Elle a néanmoins, près de son Église de la rue Giulia, un cimetière très-soigné, mais dont la bizarrerie mérite une mention. Il se compose de plusieurs salles, d'une architecture épouvantable, où les murailles, les colonnes, les entablements, les chapiteaux, les moulures ne sont autre chose que des ossements humains arrangés avec beaucoup d'art. Ici, des tibias et des omoplates se dressent en ogives; là, des vertèbres et des bras décharnés tapissent un plafond et simulent les lambris. De la voûte descendent des lustres formés avec des mains et des épines dorsales. Au-dessus d'un autel de crânes est suspendu le symbole de la mort: c'est un squelette entier tenant à la main une faux dont un fémur fait le manche et une côte le fer. Représentation saisissante de vérité!

Il faut un certain courage pour contempler ces appareils architectoniques, qu'on retrouve plus lugubres encore dans le cimetière des Capucins, près de la place Barberini. Ici, l'ossuaire a un raffinement qu'on pourrait appeler le sublime du genre. On y voit des niches exécutées dans le même style; et

Digitized by Google

dans ces niches, en guise de statues, des squelettes de moine avec la robe de bure, la corde, le capuchon et le rosaire, dont les grains sont des osselets enfilés. A chaque pas, vos regards sont arrêtés par des rosaces, des arabesques et toutes les figures du dessin, tracées avec des tendons, des muscles, des clavicules, des mâchoires et les autres détails de la charpente osseuse de l'homme. La régularité et le fini de cette ornementation lugubre captivent médiocrement, on a hâte de fuir ce séjour de la mort. Il renferme pourtant des enseignements bien graves. On a beau faire le délicat : ces spectres horribles ont été ce que nous sommes, et nous serons ce qu'ils sont. Leur silence effrayant semble dire : Aujourd'hui, c'est mon tour ; demain, ce sera le tien !

La confrérie de Saint-Jean-Décapité remonte un peu plus haut que celle de la Mort ; elle date du pontificat d'Innocent VIII. La fin qu'elle se propose est de consoler les condamnés à la peine capitale, de les assister dans leur dernier moment, d'enterrer leur corps et de prier pour leur âme.

Le jour qui précède l'exécution, on affiche dans les divers quartiers de la ville des imprimés par lesquels on exhorte les fidèles à prier Dieu pour l'heureux passage du condamné en l'autre vie. La nuit étant venue, cinq ou six confrères, présidés par un

Digitized by Google

prêtre et le chapelain des prisons, se réunissent dans une église voisine. Ils implorent à genoux l'assistance du Seigneur pour accomplir leur pénible mission, se distribuent les rôles, et puis, deux à deux, précédés de quelques lanternes et en silence, ils se dirigent vers le cachot.

Entrés dans la chapelle dite de la Consolation, ils revêtent un sac de toile, se ceignent d'une corde et se remettent à prier. A minuit, les geôliers se rendent auprès du condamné, lui attachent les mains et le conduisent devant la chapelle où un notaire lit à haute voix la sentence de mort. Dès qu'il paraît sur le seuil de la chapelle, deux confrères viennent à sa rencontre, l'embrassent et, tenant dans leurs mains l'image de Jésus crucifié ou de la Mère des Douleurs, ils commencent à lui prodiguer ces soins et cette tendresse que la religion et la charité suggèrent en ces terribles moments. On le prépare ainsi à se confesser et à recevoir le saint viatique. Quand il a terminé ces actes religieux avec la plus entière liberté, il peut faire son testament, s'il veut; puis il déclare demander pardon à tous ceux qu'il a offensés, vouloir réparer autant qu'il est en lui les dommages qu'il a occasionnés, et assiste à une messe où tous les confrères se confessent et communient à ses côtés.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, les autres membres de la confrérie se rassemblent dans l'église de Saint-Jean, et, après avoir entendu la messe, au lever du soleil, ils partent deux à deux couverts de leur sac. Leur funèbre procession est précédée d'un grand crucifix tendu de noir, porté par un confrère entre deux torches de cire jaune. Ils arrivent ainsi devant la prison au moment où le condamné monte sur le fatal tombereau avec le prêtre assistant, et, tous ensemble, ils se mettent en marche vers le lieu de l'exécution.

Arrivés au terme, on fait descendre le patient dans une chambre afin de le consoler et de le fortifier de plus en plus. S'il le désire, il se confesse encore. Enfin le moment est venu. Toujours assisté de ses consolateurs et encouragé par leurs prières, il monte les yeux bandés sur l'échafaud, et pendant qu'on l'excite à prononcer le nom de Jésus et de Marie, le fer tombe et la justice humaine est satisfaite.

Mais la charité des confrères ne s'arrête pas là; ils chargent le cadavre sur une bière, procèdent à son enterrement avec les cérémonies accoutumées du rituel, et pendant plusieurs jours de suite ils font célébrer des messes pour le repos de son âme.

Une bulle de Benoît XIV a confirmé tous les priviléges accordés par ses prédécesseurs à la confrérie de la Miséricorde ou de Saint-Jean; entre autres, celui

Digitized by Google

de pouvoir délivrer chaque année dans une prison quelconque de Rome un condamné à mort, de le rendre à sa patrie, à sa famille et à tous ses droits de citoyen.

Cette prérogative de vie et de mort dont les Papes, princes temporels, se dépouillent une fois en faveur de la charité, prouve quelle estime ils font des services rendus par ces chrétiens héroïques.

La grâce de la délivrance a un cérémonial particulier plein de charmes et de symboles touchants. Trois confrères délégués commencent par visiter les prisons et prendre note des condamnés à mort les plus dignes de pitié. Ils se font donner par eux un mémoire détaillé sur tout ce qui regarde le crime et le procès, afin de le confronter avec les pièces authentiques, s'informent surtout si la partie lésée accorde le pardon et si le coupable a donné des preuves de repentir non équivoques. Lorsque ces documents sont recueillis, on les lit en pleine congrégation; chaque membre donne son suffrage; la grâce est obtenue à la majorité des voix, et l'on fixe le jour de la cérémonie.

La confrérie se rend processionnellement à la prison. Un bedeau marche en tête, tenant un bâton noir d'une main et de l'autre un vêtement de taffetas rouge avec une torche de cire blanche, qu'il doit re-

Digitized by Google

mettre au libéré. Après le bedeau viennent deux massiers, deux confrères avec des lanternes, et six autres portant des cierges allumés et un crucifix. Le crucifix qui sert en cette circonstance a les deux bras détachés de la croix, et sur les pieds une guirlande d'olivier argenté, destinée à être posée sur le front de l'élu. Le reste du cortége se compose des autres agrégés, du gouverneur, de ses conseillers et enfin du chapelain en surplis et en étole.

Dès la veille, la porte de la prison est ornée de tentures; des jonchées de fleurs couvrent la terre en signe de joie. Aussitôt que le cortége est arrivé, le gouverneur délivre le mandat de grâce, fait un reçu du condamné qui est remis immédiatement entre ses mains. Le premier mouvement de celui-ci est de se prosterner devant le crucifix. Alors le chapelain s'avance et lui dépose sur le front la couronne d'olivier, gage de sa délivrance, et la procession s'achemine vers l'église de Saint-Jean-Décapité, en chantant le *Te Deum*.

Sur son passage les cloches retentissent, la plus vive allégresse éclate de tous côtés. Bientôt commence une messe solennelle, pendant laquelle le libéré se tient devant l'autel, un peu tourné vers la nef, afin que le peuple puisse le voir. Après la messe, il dîne avec le chapelain, et après le dîner, il rentre dans sa

Digitized by Google

famille. S'il est pauvre, on lui fait l'aumône et on lui procure du travail; s'il est étranger, on lui fournit les moyens de se repatrier.

Telle est la charité romaine dont je n'ai fait qu'une faible esquisse. J'aurais pu la montrer dans des tableaux plus riants, occupée à bâtir des temples magnifiques, dignes de la Majesté qui les habite, à instruire l'enfance, à doter la vertu, à distribuer de l'argent et des boutons de rose [1]. « Tout cela, dit « Veuillot dans son *Parfum de Rome*, a une inspira- « tion infiniment plus poétique et plus élevée qu'il « n'en existe dans le crâne ridé de tous les voltigeurs « de Garibaldi matrones et mulâtres. » — Ajoutons que tout cela constitue la vie d'un grand peuple; un peuple qui n'a pas la charité est voisin de la mort.

[1] La corporation des charcutiers dote chaque année une douzaine de jeunes filles pauvres, et le jour de la fête patronale, pendant la messe, ils distribuent des boutons de rose au public.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

MŒURS PUBLIQUES. — RÉPRESSION DU VICE. — DOTATION DES JEUNES FILLES PAUVRES.
CALOMNIES RÉFUTÉES. — CAUSES DE DÉMORALISATION.
MODÈLES. — SUICIDES.
DUELS. — IVROGNERIE. — USURE.

Dans l'état de dépravation où se trouve la nature humaine depuis la chute, si l'on suppose une société livrée à elle-même et faisant table rase de tous les moyens divins mis à sa disposition par la Rédemption, pour éviter le mal et opérer le bien ; si, au lieu d'opposer une digue à ses inclinations perverses, on la voit, au contraire, les favoriser, les alimenter, les accroître, on peut *a priori* faire de cette société une peinture pleine d'horreurs ; Sodome et Gomorrhe seront des cités vierges à côté. Le tableau de ses turpitudes sera si noir et si chargé que l'imagination recule d'épouvante.

Digitized by Google

Dans l'hypothèse contraire, si le mal est obligé de se frayer un passage à travers mille obstacles, s'il subit l'exécration universelle, s'il n'y a des louanges et de la liberté que pour la vertu, le mal existera encore, c'est la loi; mais il existera à la honte de lui-même et à la gloire du bien. Tel est le principe dont les philosophes chrétiens ont fait cet axiome de statistique morale : Les bonnes mœurs d'un pays sont en raison directe de sa foi religieuse et en raison inverse de la liberté du mal.

Regardons Rome maintenant à la lumière de ce principe, et nous serons forcés, comme l'ont été plusieurs auteurs non suspects, entre autres le docteur Jacquot, médecin de l'armée d'occupation, de constater « la supériorité morale de la capitale de la chrétienté [1]. »

En effet, tous les obstacles possibles ont été dressés par les Souverains-Pontifes devant les envahissements de la débauche. Les mauvais livres, les mauvais journaux, les peintures débraillées sont arrêtés à la frontière. Il y a une commission de censure pour exa-

[1] *Mélanges médico-littéraires*. Paris 1854. *Lettres médicales sur l'Italie*, comprenant l'histoire médicale du corps d'occupation des États-Romains. Paris 1857. J'appelle M. Jacquot un auteur nons uspect, parce que son ouvrage est une sorte d'accusation contre le gouvernement pontifical, qui, d'après lui, a le tort de regarder comme intolérable ce qui est toléré ailleurs.

Digitized by Google

miner les pièces théâtrales, et une autre chargée d'assister à la représentation, afin de voir si elle est conforme aux corrections faites, et si les costumes sont décents. Sous ce dernier rapport, l'esprit public est un policeman redoutable; on siffle les robes basses comme dans d'autres capitales les robes montées. « La séduction, qui travaille dans les rues « de Londres et de Paris, n'est pas tolérée à « Rome [1]; » encore moins y tolère-t-on ces bouges infâmes qu'on s'est plu à nommer une des nécessités du temps, et que les administrations ont patentés comme un commerce honnête. Loin de là; on poursuit à outrance les cas particuliers. Dès que le tribunal des mœurs est averti qu'il s'est formé une agglomération de personnes pour la débauche, il envoie la force pour les disperser. Malheureusement il y a des torrents qui emportent toute digue. La débauche est comme cet animal mythologique dont les têtes repoussaient à mesure qu'elles étaient coupées. Du moins l'autorité est-elle innocente du crime de connivence ou de faiblesse; elle a enlevé au mal tout caractère de tolérance officielle ou même officieuse de sa part.

Un autre obstacle aux mauvaises mœurs est la pro-

[1] M. Jacquot, dans les ouvrages précités.

Digitized by Google

tection spéciale accordée à la femme par la loi. La loi dit : « Tout homme qui aura foulé aux pieds l'honneur d'une jeune fille, aura à choisir entre les galères, la réparation par le mariage ou par la dotation. » En présence de cette triple alternative, une passion désordonnée modère sa marche, elle a le temps de s'arrêter, et ordinairement elle s'arrête. Mais enfin si elle s'aveugle et qu'elle franchisse la barrière du devoir, qu'arrive-t-il ? Personne ne veut les galères, on n'est pas toujours assez riche pour doter, et alors on demande à la religion de sauver l'honneur en réparant une injustice : on se réfugie dans la vertu.

Je sais qu'on a traité d'excessive cette garantie accordée à la femme. Elle est appuyée pourtant sur une bonne raison : l'homme, généralement moins vertueux, moins habitué à réprimer ses mauvais penchants, assume sur lui la majeure part dans les fautes qu'il fait commettre; il laisse à ses complices la honte et la douleur, et échappe lui-même à l'une et à l'autre; la loi, pour rester équitable, devait donc être plus sévère pour lui. On objecte des inconvénients, des désastres même; mais c'est là le malheur des meilleures lois. S'il n'y avait pas de Dieu, il n'y aurait pas d'athées ; l'Évangile, malgré sa beauté et son excellence, est une pierre d'achoppement,

Digitized by Google

signum cui contradicetur, et la cause occasionnelle de la perdition de plusieurs.

Si nous cherchons maintenant les mesures directes adoptées pour procurer et maintenir la pureté des mœurs, il faut mettre en première ligne les enseignements multipliés de la foi, si merveilleusement acceptés par la population romaine. A vrai dire, c'est le moyen le plus sûr. La vertu la mieux gardée est celle qui se garde elle-même par la grâce de Dieu. Les temples si bien fermés de Vesta ne purent empêcher le crime de s'y introduire. Un bûcher ardent brûlait vive toute prêtresse coupable, et, malgré cela, Rome fut fondée par Romulus; tandis que, dans cette même Rome, quelques siècles plus tard, sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Pudentienne et mille autres vierges montraient ce que peut la chasteté chrétienne en face de la séduction. Tous les moyens de sanctification de la primitive Église sont encore vivants à Rome. On y retrouve les mêmes hommes exerçant le même apostolat, et nous avons vu si leur zèle est frappé de stérilité. Or, une ville plus religieuse est nécessairement plus morale. Prétendre le contraire, serait plus qu'une erreur, ce serait un paradoxe stupide et niais.

Non-seulement la piété est la meilleure sauvegarde pour les bonnes mœurs, mais encore elle inspire à

Digitized by Google

la charité chrétienne les moyens les plus efficaces pour les préserver et pour les maintenir. Un des moyens employés à Rome est de faciliter les mariages par les dotations. Pour beaucoup de personnes, faute d'avoir les objets de première nécessité, le mariage devient comme le fruit défendu. Dans cette perplexité, le démon suggère vite le seul moyen de goûter le fruit fatal dans le sens contraire à la loi divine. Quand le cœur a parlé, souvent avant la raison, et que l'indigence se dresse devant un homme et une femme pour leur dire : « Arrêtez ! vous n'irez pas plus loin ; » que deviendra la nature humaine ? Quelle porte ouverte aux désordres les plus affreux !

Mais voici que des sociétés se sont formées ; elles ont mis en commun leurs ressources, et ces ressources, partagées entre les jeunes filles les plus honnêtes, vont constituer une multitude de familles dont l'amour de la sagesse sera le premier devoir. C'est le prix Montyon, inauguré longtemps avant ce philanthrope ; c'est, sur une grande échelle, l'institution des rosières, si féconde en heureux résultats pour la société quand elle est dirigée avec discernement.

Sans parler des dotations nombreuses que la charite privée accorde et que Dieu seul connaît, on en compte à Rome, chaque année, au moins douze

Digitized by Google

cents, soit pour le mariage, soit pour la profession religieuse.

Les jeunes filles dotées forment une corporation, et elles ont un costume particulier dans certaines cérémonies de l'Église. Ce costume consiste en une robe noire, et un grand voile blanc attaché aux cheveux et retombant sur les épaules; ce qui leur a fait donner le nom d'*Amantate* ou couvertes d'un manteau. Celles qui se destinent au monastère portent de plus une couronne, une espèce de guimpe qui leur cache la partie inférieure du visage, et leur voile est retenu par des milliers d'épingles. La couronne et la guimpe sont l'emblème de leur virginité consacrée au Seigneur, et les épingles, symbole emprunté au porc-épic, signifient que leur innocence est défendue contre les assauts du monde, comme cet animal est défendu par les épines dont il est hérissé.

La force de ces institutions n'est pas précisément dans la multiplication des mariages et par eux de la race humaine, car de savants économistes tels que Ricci (*Collezione*, etc. t. XII) soutiennent avec d'assez bons arguments que l'accroissement de la population ne procède point de ce principe. Peu nous importe, du reste, les controverses des économistes. Ce qui influe surtout sur l'amélioration des mœurs

Digitized by Google

dans la dotation des jeunes filles pauvres, ce sont les conditions exigées pour les obtenir. Il y en a de matérielles, comme d'être Romaine, pauvre, née de légitime mariage; ce qui ne fait rien à la question. Mais il y en a de morales, et les efforts de vertu que leur acquisition exige ne peuvent que tourner au bien de la communauté.

D'abord il faut jouir d'une réputation irréprochable; c'est pourquoi vivre loin de toute personne suspecte et de toute habitation mal famée. Il ne faut pas exercer certains métiers, qui, tout honorables qu'ils puissent être en soi, ont pourtant un certain discrédit à cause de la dissipation qui les accompagne, comme ceux de vendangeuse, d'aubergiste, de blanchisseuse, de servante d'hôtel. En outre, elles sont soumises à la surveillance active de quelques députés choisis parmi les plus pieux et les plus prudents; et, après trois ans d'épreuve, elles sont admises à recevoir la dot. Un noviciat pareil, à l'époque la plus critique de la vie, ne peut qu'influer heureusement sur la moralité publique.

Douze cents dots ainsi méritées ! En supposant par exagération que le tiers passe aux monastères, il reste encore huit cents jeunes filles qui deviennent les femmes de braves ouvriers et voudront transmettre à leurs enfants l'héritage deux fois précieux d'une

Digitized by Google

vertu péniblement acquise. Je me figure, au contraire, que ce grand nombre de dotations annuelles n'existe pas, et que ces jeunes filles, au lieu d'être à Rome, sont à Paris ou à Londres.... Que Dieu me garde de scruter le livre de leurs destinées !

Avec tant de barrières opposées au mal et tant d'œuvres pour favoriser le bien, de fait, où en est la moralité de Rome ?

L'actuelle révolution, entre autres détestables choses dont elle a gratifié l'Italie, lui a dédié un sale pamphlet qui, sous le titre d'*Ami de la maison*, a répandu dans le public les calomnies les plus révoltantes contre la Ville-Éternelle. J'ignore si la police française lui a accordé l'estampille; j'aime à supposer qu'il s'est glissé en France par contrebande, mais c'est en France que je l'ai lu, et c'est pourquoi j'en extrais quelques phrases les moins illisibles, afin de le signaler à la vindicte publique et de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le mal qu'il aurait fait.

Il commence par appeler « lieu de prostitution » cette ville « gouvernée par le soi-disant vicaire de « Jésus-Christ, » — « où les trois quarts des enfants « sont illégitimes, » tandis qu'à Londres, « le nombre « des bâtards est dans la proportion de quatre sur « cent. » Puis il s'exclame : « Jugez l'arbre par ses

Digitized by Google

« fruits. — Ce qu'on appelle l'Église est la source de « la grande immoralité des pays courbés sous la « mitre et le bâton pastoral des satellites de Rome « papale. Nous ne pouvons pas admettre comme « bonnes et saintes ces institutions d'où s'écoulent « comme d'une large veine la superstition et tous les « vices qui souillent la génération humaine. » (Pages 19-20.)

Chose étrange ! cet almanach où l'on voit poindre l'oreille d'un Anglais protestant, et qui est destiné, du reste, à *anglicaniser* et à *protestantiser* l'Italie, c'est-à-dire à la rendre doublement ennemie de la France, a l'audace de confronter Rome avec Londres, et dans le paroxysme de sa haine, il trouve que Rome est un égout, et la capitale de la Grande-Bretagne un jardin semé de lis ! Londres, ville chaste ! Londres « qui a plus de 80,000 femmes publiques ; » Londres qui compte plus de 5,000 boutiques « où « des voleuses embrassent ceux qui s'y aventurent « pour les mieux dépouiller ! » Londres où, « d'a- « près un calcul, 400,000 personnes sont direc- « tement ou indirectement en rapport avec la « prostitution, qui absorbe annuellement dans la « métropole plus de deux cents millions de francs ; » Londres enfin dont aucune statistique n'a pu encore, à cause de leur trop grand nombre, sup-

Digitized by Google

puter les maisons de débauche, d'impudicités et d'infamies [1] !

Ce serait absurde de nier que la peste qui infecte le monde ne fasse sentir à Rome quelques exhalaisons fétides. « Il est donné aux hommes de bien, dit « Morichini, ainsi qu'aux bonnes institutions, de « combattre et de diminuer le vice et non de l'é« teindre et de l'anéantir. » Il y a donc des excès à Rome, et je suis le premier à les déplorer; mais ils sont beaucoup moindres que partout ailleurs; ce qui tient du prodige, si l'on considère la situation exceptionnelle que Dieu et les hommes lui ont faite.

« Il existe à Rome, dit un célèbre médecin de l'uni« versité de Louvain [2], une cause continuelle d'im« moralité et contre laquelle le gouvernement ne peut « chercher de remède. C'est le flux et le reflux per« pétuel des voyageurs. Si les uns sont de pieux pè« lerins, des sages réfléchis ou de curieux antiquaires, « les autres sont des écervelés, des viveurs qui ar« rivent le cœur plein de luxure et la bourse garnie « d'argent. » Ajoutons la garnison française. Quoiqu'il en coûte à notre cœur de l'avouer, nous avons

[1] Tous ces détails, empruntés au docteur anglais Ryan, se retrouvent dans *Rome et Londres* de Margotti.

[2] *Des établissements de charité dans la ville de Rome*, par Lefebvre.

Digitized by Google

juré de dire la vérité, et nous la dirons en face. La masse de nos soldats est corrompue; leurs passions ne connaissent pas de frein, et s'ils se font précéder partout de la gloire, souvent l'inconduite accompagne et suit leurs pas. Qu'on écoute plutôt un de leurs docteurs qui a constaté de ses yeux les ravages que leurs déréglements ont fait à Rome. La prostitution qui se cache, mais qui existe pourtant quelque peu « était une ignominie à peu près inconnue avant « la révolution de 1849; elle est née du désordre, et « la soldatesque de l'occupation française n'a pas « mal contribué à prolonger la vie de ce monstre [1]. » Malheureusement le mauvais exemple ne manque pas au soldat; il le trouve dans les personnes qu'il respecte et auxquelles il a l'habitude d'obéir. Comment se fait-il que le militaire, si chatouilleux sur le point d'honneur, mette si peu de scrupule à fouler aux pieds les premières règles de la délicatesse, à porter la désolation et parfois la honte dans des familles où il a trouvé une affectueuse et franche hospitalité? Exploiter ainsi la simplicité, l'imprudence ou la faiblesse, je dirai même le confiant abandon de ses hôtes, surtout quand, sous la protection de ses propres lois, on ne peut être atteint par les lois ré-

[1] Docteur Jacquot.

Digitized by Google

pressives du pays, ce n'est pas seulement une faute, c'est quelque chose de plus.

Loin de moi la pensée d'incriminer la mission politique remplie à Rome par notre drapeau. Il suffit qu'il porte dans ses plis le nom de la France, pour prouver qu'il est là protégeant quelque noble et sainte cause, défendant la faiblesse contre l'oppression. Je suis fier de mon pays quand je le vois serré autour d'un vieillard, notre père et le roi de nos âmes, disant à l'ambition envahissante cette vieille devise de nos princes béarnais : « *toukey se gaouses*, touches-y si tu l'oses ! » Il y a là du chevaleresque, du noble et du grand. Mais il faut distinguer le soldat, représentant de la France chrétienne, et le soldat irréligieux, sans foi et sans mœurs. Autant le premier a fait du bien à Rome, autant le second lui a fait du mal. Sans l'armée française, le Pape serait peut-être en exil, le Sacré-Collége dispersé, le clergé massacré, Saint-Pierre réduit en cendres; mais sans l'armée française, Rome n'aurait jamais lu le *Siècle*, l'*Opinion Nationale*, les romans d'Eugène Sue et de Georges Sand; elle n'aurait pas entendu dire par des hommes décorés de plusieurs croix que la religion est une farce, le mariage à l'église une formalité, la confession une invention cléricale, la piété un opprobre et la débauche un devoir.

Digitized by Google

Voilà les doctrines qui défigurent Rome, et ceux qui les prêchent, voyageurs, artistes, gens de sabre et de plume, doctrinaires, libéraux, *quorum Deus venter est*, sont ceux précisément qui parleront au loin de l'abaissement moral de Rome et l'appelleront avec une effronterie doublée de cynisme « la prostituée des nations. » Eh bien ! qu'ils soient dénoncés, et que ceux qui ont jugé la Ville-Sainte d'après leurs récits, sachent à quoi s'en tenir sur la valeur de leur témoignage.

Malgré tant de causes de démoralisation, Dieu ne permet pas que sa capitale partage le triste sort des autres capitales de l'univers. L'*Ami de la maison* qui s'évertue à exalter la moralité de Londres avoue pourtant que les enfants illégitimes y sont dans la proportion de quatre sur cent, chiffre épouvantable si l'on y réfléchit. A Rome, d'après Morichini, le nombre des enfants exposés à la tour des hospices ne dépasse pas 800; ce qui fait une proportion de 4 sur mille pour une population de 180,000 âmes. Encore de ce nombre faut-il défalquer les enfants légitimes qui sont réclamés bientôt après par leurs parents, ainsi que les enfants envoyés des provinces voisines et même du royaume de Naples; d'où il suit que les naissances illégitimes de Rome se réduisent à une faible proportion.

Digitized by Google

Pourquoi insister davantage sur ce sujet fangeux ? Est-ce que nous n'avons pas l'inappréciable témoignage d'Achard ? du pudique Achard qui prétend que les filles de Rome « sont incapables de coquetterie, » et qui trouve aux femmes des faubourgs, « des attitudes d'impératrice ? » (*Journal des Débats*, 1858). Pour la première fois, Achard a raison.

Quels que soient les sentiments qui s'agitent dans le cœur des hommes et des femmes, on peut défier le censeur le plus sévère de surprendre en public ces agaceries immorales si fréquentes en d'autres lieux, d'être offusqué dans son chemin par des paroles ou des allusions qui offensent la modestie. Si les femmes et les filles du peuple passent le front haut dans les rues, c'est parce qu'elles savent que rien d'inconvenant ne les contraindra à le baisser. L'estime qu'elles font de leur vertu, elles l'imposent aux indiscrets en les tenant à distance. On connaît plus d'un lieutenant souffleté le plus bellement du monde malgré sa taille fine et ses gants beurre frais.

En dépit des leçons qui pleuvent, les tourtereaux de passage s'aventurent souvent dans les quartiers reculés du Borgo et du Transtévère. Les peintres surtout vont y chercher des inspirations ; car les types grecs et latins y abondent; la beauté antique fleurit au pied du mont Janicule comme sur son propre

Digitized by Google

terrain. On s'aperçoit bien vite que ces recoins sales et ténébreux ont dû être un parterre. Or voici ce qui, un jour, arriva.

Il y avait au Transtévère une jeune fille d'une rare beauté, un vrai prodige. Elle était orpheline de père et de mère et, par malheur, étourdie comme une mouche, écervelée comme un papillon. Deux peintres la virent et en demeurèrent stupéfaits.

« Jeune fille, lui dirent-ils, voulez-vous nous suivre à l'atelier, vous aurez deux écus. »

Deux écus! c'est une fortune pour qui vit au jour le jour. Cependant elle n'osait guère. Le curé de sa paroisse l'avait avertie, et son père en mourant lui avait dit: « Ne te laisse jamais regarder par un *païno* [1]; tu as des ongles, sers-t'en. » — L'appât du gain fut plus fort et l'étourdie suivit les artistes.

Ils commencèrent par lui faire un peu de toilette, la débarbouillèrent, lui tressèrent ses longs cheveux, et puis se mirent à dessiner. Arrivés au menton, un des peintres se leva et lui dit : « Maintenant il faut vous découvrir une épaule, afin que nous puissions voir la naissance du cou. » Et il tendit la main pour lever l'agrafe du châle. Mais la jeune fille, rapide comme l'éclair, lui saisit le bras en disant : « Atten-

[1] Le mot *païno* signifie tout ce qui n'est pas peuple; c'est ce que nos paysans appellent « un *monsieur*. »

Digitized by Google

dez ! j'ai le corsage de la robe un peu déchiré ; je vais en changer et je retourne sur l'heure. »

Elle partit et ne revint plus [1].

Puisque je parle de modèles, où en est-on à Rome avec cette triste et fatale nécessité ? Comme première métropole des arts, comme rendez-vous général de tous les artistes à perfectionner de l'Europe, Rome, ce semble, devrait être dévorée par cette plaie. C'est sur cette hypothèse sans doute que l'*Opinion Nationale* établit son chiffre de 2,000 femmes dont l'unique industrie consiste à poser devant les photographes, les peintres et les sculpteurs. L'erreur n'est pas considérable, il n'y a que deux zéros de trop.

La vérité m'a été révélée, un jour que j'allai heurter à la porte d'un atelier de l'Académie française pour saluer un de mes compatriotes, M. Bonat, lauréat d'une haute distinction et d'une grande espérance. En voyant une femme poser pour le pied d'une nymphe, je m'aperçus que je m'étais fourvoyé ; je sortis. Mais afin de ne point perdre le fruit de ma visite, j'interrogeai le jeune artiste, à propos de l'incident, sur les usages existant à Rome et à Paris.

« A Paris, me dit-il, c'est un métier qui a une « forte concurrence ; nous avons les modèles au ra-

[1] Cette anecdote est déclarée authentique par le P. Bresciani.

Digitized by Google

« bais. A Rome, c'est autre chose, nous ne pouvons « nous en procurer avec de l'or. Celle que vous avez « entrevue, nous l'avons cherchée pendant quinze « jours; elle n'a que sa jambe à prêter, et quoique « assistée de sa mère, nous ne pouvons obtenir l'im- « mobilité. »

L'argent gagné sans fatigue est d'ordinaire le plus désiré; mais lui préférer la misère par un sentiment de pudeur, c'est de la moralité d'un peuple le plus éclatant témoignage.

Il ne faudrait pas croire pour cela que les Romains et les Romaines sont de marbre comme leurs belles statues. Leurs passions, au contraire, sont ardentes et souvent exclusives. Il n'y a peut-être pas de pays où la jalousie en affaire d'amour provoque d'aussi terribles colères et de conflits plus désastreux. Autrefois surtout, la moindre fête publique était troublée par quelque épisode sanglant. S'il y avait une différence, les femmes sous ce rapport l'emporteraient sur les hommes. On rapporte des faits d'une féroce sublimité. Aujourd'hui les hommes ne se coutèlent plus, et les femmes se contentent de mourir poitrinaires. Je tiens de l'aumônier d'un hospice destiné aux phthisiques que sur cent jeunes filles prises de cette affreuse maladie de consomption, plus de soixante étaient victimes de la violence de leurs

Digitized by Google

affections brisées, ou de leurs espérances déçues. Mais cette impétuosité ne peut s'attribuer évidemment qu'aux ardeurs du climat et à la constitution nervo-sanguine des tempéraments, tandis que la pudeur, si estimée et si honorée à Rome, ne saurait provenir que de la pratique et de l'amour de la vertu.

A l'occasion des mariages on peut faire bien des remarques qui confirment dans cette opinion; car on y constate une foule de principes et de faits qui sont pour la plupart causes ou conséquences de la moralité publique. Ainsi on a une espèce d'horreur pour les mariages entre consanguins. Deux siècles n'offrent peut-être pas un exemple d'une union conjugale entre nièce et oncle, tante et neveu. En revanche, les secondes noces des veufs et des veuves sont fort bien vues et fort pratiquées [1]. Des mariages mixtes, il n'en faut point parler. On ne peut les comprendre, pas plus que l'union avec un homme apportant une vie usée par le vice, une ignorance crasse des devoirs religieux; avec un homme qui ne saurait pas que le mariage est un sacrement et que pour le recevoir il faut être en état de grâce; avec

[1] Les veuves remariées gardent le nom de leur premier mari, seulement elles ajoutent celui du second mari en le faisant précéder de la préposition *dans*.

Digitized by Google

un vaurien qui, lorsque sa femme lui demanderait de l'eau bénite, serait capable d'envoyer un domestique chez un pharmacien pour en acheter.

On demande à la religion la connaissance des obligations d'un état aussi grave et aussi important et l'on puise en elle la force de les accomplir. Il faut encore aller à Rome pour avoir le bonheur de contempler de ces familles patriarcales, où dix, quinze et vingt enfants, assis à la même table, forment cercle autour d'un père et d'une mère rayonnants de joie, *sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*. Cette fécondité n'est pas le produit du sol, mais de la pureté des mœurs : sur ce point les théologiens s'accordent avec les économistes [1].

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que d'un des éléments de la moralité publique. Cette vertu a un sens complexe ; elle s'étend à tous les actes extérieurs qui forment la beauté sociale, comme la tempérance, le respect de la vie et des biens du prochain, et s'oppose à tous les vices qui la dégradent comme le suicide, le duel, le vol, l'ivrognerie, l'usure. Un examen attentif nous montrerait combien Rome, sous tous ces rapports, est encore digne d'envie. L'assassi-

[1] Le gouvernement alloue annuellement plus de 30,000 francs pour primes aux familles composées d'au moins douze enfants légitimes.

Digitized by Google

nat politique apparaît de temps en temps avec son hideux cynisme. C'est un des fruits de la révolution, et la responsabilité en retombe sur ceux qui la conduisent, la caressent et la paient. Les suicides sont très-rares, et quand ils surviennent, on constate dix-neuf fois sur vingt que ces actes de désespoir sont commis par des étrangers. L'infanticide est une infamie inconnue. Les duels, cette autre plaie sociale que les lois divines et humaines réprouvent également, et que les efforts de tous les siècles n'ont pu extirper, ne se mentionnent même pas.

Je ne ferai pas de la tempérance une vertu romaine, parce que le vice contraire répugne tellement aux Romains, ou plutôt leur tempérament a tellement peu de goût pour les boissons alcooliques, que la plus grande souffrance pour eux serait de s'enivrer. On n'en peut dire autant de l'orgueilleuse Angleterre si prompte pourtant à décrier la ville des Papes. En moyenne, on compte à Londres 20,000 hommes et 12,000 femmes que la police, chaque dimanche, doit ramasser dans les rues ivres morts. A Rome, les cas d'ivresse sont tellement rares que lorsque un homme paraît en cet état on se met aux fenêtres pour le voir passer, et les enfants courent après lui comme après une bête curieuse. Il était encore réservé aux soldats français de donner ce dégoûtant spectacle; et,

Digitized by Google

en voyant pour la Saint-Napoléon les rues couvertes d'uniformes avinés, on m'a souvent demandé, avec un sourire narquois, si nous avions coutume de célébrer ainsi la fête de nos saints.

Je terminerai cet aperçu par un mot sur l'usure. La fameuse question du prêt à intérêt qui a tant agité nos écoles de théologie et qui n'a pas eu encore de solution définitive, est pratiquement résolue par les Romains dans le sens négatif. Il est reçu qu'on ne prête pas à intérêt, en dehors du commerce, du gain cessant ou du dommage émergeant. C'est un des beaux caractères de ce peuple théologien et profondément moral qui, dans un siècle que la soif du lucre dévore, se borne à suivre les principes de la charité et de l'équité naturelle.

Il y a pourtant un fait qui semble contredire cette assertion. On a voulu l'exploiter contre Rome, et il serait mieux peut-être de l'admirer. C'est tout au plus un problème, posé depuis quelques années seulement. En présence d'excellentes raisons pour et contre, Rome étudie et attend ; c'est le propre de la sagesse. Mais la haine ne sait ni étudier ni attendre, elle commence par condamner. Voici donc le scandale. Je le propose aux casuistes pour le juger.

Il y a une quantité de personnes à Rome qui vi-

Digitized by Google

vent au jour le jour, en brocantant, en revendant des fleurs, des fruits, des légumes, du poisson, en un mot toutes ces petites choses d'un usage habituel. Mais il arrive très-souvent qu'elles n'ont pas les fonds suffisants pour faire le premier achat. Alors certains capitalistes offrent à qui en désire un écu, à condition de le rapporter le soir avec un sou d'intérêt [1]. L'intérêt d'un écu au taux légal, pendant un an, serait de 5 sous. Que font les capitalistes en exigeant un sou par jour? Au lieu de 5 sous par an, ils en perçoivent 365; par conséquent 73 fois plus qu'il ne faut. Or, en supposant qu'on soit dans la condition voulue pour prêter à intérêt, un taux pareil est la plus écrasante des usures. Tel est le raisonnement de ceux qui attaquent cet usage.

Ceux qui le défendent disent : cet avancement de fonds n'a pas la nature d'un prêt. Il se passe entre le bailleur et le marchand une espèce de société commerciale, dans laquelle l'un fournit l'argent et l'autre

[1] L'écu romain vaut 5 francs 35 centimes de notre monnaie. On emploie aussi à Rome le système décimal; seulement c'est l'écu qui est l'unité monétaire. Il n'y a pas d'autres sous-multiples que le sou ou *baïoque*. Mais dans le langage usuel, on a d'autres noms de monnaie, comme le *papetto* qui vaut vingt sous, le *paolo* qui en vaut dix, le *grosso* qui en vaut cinq, et enfin le *quattrino* qui vaut deux liards ou la moitié d'un baïoque. Pour les multiples de l'écu, on a la *grégorina* ou deux écus et demi, et d'autres pièces d'or de valeur supérieure.

Digitized by Google

le travail. Le premier apporte moins que le second, mais aussi le bénéfice est beaucoup moindre; car pendant qu'il ne gagne qu'un sou, le revendeur en gagne quarante et cinquante, puisqu'il pourvoit ainsi à son existence, à celle de sa femme et de ses enfants. Voilà le cas de conscience; le résolve qui voudra.

Nous en avons dit assez pour indiquer la physionomie morale de Rome. Ceux qui voudraient que les Romains fussent des anges, trouveront qu'ils ne le sont pas encore. Ceux qui, faisant la part de la fragilité humaine et des efforts de la révolution pour démoraliser Rome, voudront regarder sa foi, sa charité, ses œuvres, avoueront comme Quinet à d'autres points de vue que « nul ne peut l'habiter qu'il ne se « sente grandir d'une coudée. » (*Le Catholicisme et la Révolution française*, leçon VI, p. 135.)

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

LE PEUPLE ROMAIN EST-IL MALHEUREUX?

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I.

DE LA LIBERTÉ A ROME. — LIBERTÉ DES CULTES.
SCÈNE BURLESQUE AU SAINT-OFFICE.
EXCOMMUNICATION DE CEUX QUI NE FONT PAS LEUR PAQUE.
MORTARA.
LIBERTÉ DE LA PRESSE. — JOURNALISME.
LA CIVILTA CATOLICA.

« L'homme né de la femme vit peu de jours, et il les a traversés de beaucoup de misères. » En vain voudrait-on le nier, nous sommes des *dieux tombés qui nous souvenons des cieux;* et, quand on se souvient de la patrie absente, et surtout de la patrie perdue, qui pourrait être heureux ?

Or, ces paroles du Juste de l'ancienne loi ne s'appliquent pas seulement aux individus, mais encore à l'ensemble des individus, aux nations. Les nations sont comme une personne morale soumise à toutes les nécessités qu'éprouve la personnalité humaine. La loi de la souffrance l'atteint dans son ensemble

Digitized by Google

comme dans ses détails. Toutefois, ni les peuples ni les individus ne sont complétement déshérités. Après toutes nos chutes, Dieu, pour nous empêcher de mourir de douleur, nous ménage bien des joies encore; joies mutilées sans doute, bien-être relatif et vague, mais réel, et dont il veut, d'ordinaire, que nous soyons nous-mêmes les artisans.

De là les multiples expédients proposés à notre raison par l'instinct de jouir le mieux possible et le plus possible. De là cette mystérieuse agitation des esprits pour trouver une solution satisfaisante à ce grave problème de notre félicité : solution désirée avec passion et poursuivie avec un acharnement que rien ne peut ralentir. Les sages, les économistes, les politiques, l'ont demandée aux richesses, à la puissance, aux prodiges de l'industrie moderne. Ils se trompent chaque fois qu'ils dirigent leurs investigations du côté où Dieu ne se trouve pas, et qu'ils s'éloignent volontairement de son idée. S'isoler de Dieu, c'est-à-dire du centre de toute bonté comme de toute lumière, c'est comme si l'on se bandait les yeux pour chercher une épingle, c'est se condamner à l'impuissance, et aboutir fatalement à la contradiction de ses desseins.

Donc, pas de bonheur sans la religion. Avec la religion, au contraire, le bonheur n'est pas seule-

Digitized by Google

ment possible, il est nécessaire. L'individu vertueux n'en jouit pas nécessairement dans cette vie, parce qu'il attend une autre existence par delà la tombe; mais une société, en tant que société, n'ayant devant soi que la vie du temps, doit être payée de sa vertu au fur et à mesure qu'elle la pratique.

Le peuple romain, le plus religieux du monde, comme nous venons de le voir, possède donc le premier élément du bonheur. En acceptant si volontiers les enseignements de la foi, il acquiert des droits à la récompense. En courbant si spontanément la tête sous le joug évangélique, il mérite d'en éprouver la suavité; en écrivant sur le granit de ses monuments cette maxime de l'obéissance religieuse : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat,* » en un mot, en choisissant Dieu pour son Seigneur et maître, il faut que la promesse se réalise en lui : *beatus populus cujus dominus Deus ejus* (Ps. 143).

Mais ces jouissances inhérentes à la piété, sont-elles l'unique lot échu au peuple de Dieu? Le flot civilisateur du progrès moderne qui a porté ses bienfaits jusqu'aux extrémités de la terre, a-t-il donc rencontré aux frontières de l'État pontifical une grande muraille qui l'oblige à reculer ou quelque autocrate jaloux qui ait donné à ses douaniers et à

Digitized by Google

ses sentinelles ce mot d'ordre despotique : on ne passe pas !

On l'a dit, on l'a écrit, on l'a joué, on l'a chanté; qui n'a pas entendu mille fois cette billevesée : que Rome est un grand couvent et que les Romains sont une communauté de bigots, ignorant les droits de l'homme, consolés d'être les parias du monde, parce que, dans leur prison sans toiture, il leur est encore permis de contempler le ciel.

Une partie de l'Europe partage cette opinion; mais, disons-le, ce n'est point la partie la plus malicieuse. Après tout, on n'a pas encore prouvé péremptoirement qu'il y ait moins de joie dans le cloître qu'en dehors. Disons encore que ce préjugé sur les béatitudes claustrales des Romains n'aurait jamais produit la révolution actuelle. Ce n'est point quand on est dans la paix et la tranquillité qu'on accepte l'idée téméraire d'abandonner le connu pour l'inconnu en se risquant dans un labyrinthe de troubles, de renversements et de sacrifices.

Il est une autre opinion bien plus perfide qui a dévoyé un grand nombre d'esprits; c'est celle qui représente les Romains comme un peuple malheureux et digne de pitié : malheureux, parce que toutes les infortunes qui peuvent frapper un peuple, toutes les vexations, tous les abaissements pèsent sur lui;

Digitized by Google

digne de pitié, parce que ses traditions glorieuses, le rôle qu'il a joué dans l'histoire, les instincts de noblesse et de grandeur qui l'animent encore lui mériteraient un meilleur sort.

Lorsqu'en plein sénat, M. Dupin, toujours empressé à saluer les gloires nouvelles, a osé ressusciter ce vers dantesque, « *Siamo servi, sì, ma sempre frementi,* oui, nous sommes des esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, » pour l'appliquer aux fils de Rome et aux Italiens gouvernés par les Bourbons, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant que, tous, chefs et goujats de l'armée révolutionnaire, s'accordent à montrer la cité des Césars, courbée sous le despotisme clérical comme ce roi vaincu servant d'étrier à je ne sais quel tyran de Perse, exténuée, mourante, conculquée, insultée par un gouvernement qui rit de ses pleurs?

Toutes ces condoléances amusent infiniment les habitants de Rome. Ils ne sont pas si sequestrés des autres peuples qu'ils ne connaissent leurs prospérités politiques et autres, et les odes lyriques dont ils sont le sujet. Ils en rient sous cape, et considèrent tous les poëtes, admirateurs d'eux-mêmes, panégyristes de la liberté, adorateurs de Moloch et de Mammona, comme des joueurs ruinés faisant l'éloge de la roulette et des louis d'or tandis qu'ils

Digitized by Google

continuent à jouir de ce dont les autres ne peuvent que parler.

Ne nous payons pas de vaines paroles. Comment devons-nous concevoir un peuple heureux? N'est-ce pas celui qui jouit de la liberté la plus large, qui paye le moins d'impôts, qui vit facilement quand il se porte bien, et qui trouve la charité quand il souffre? Voyons maintenant si le peuple romain possède tous ces éléments de bonheur. Et d'abord la liberté.

Je parle de la liberté la plus réelle, de celle dont l'homme apprécie davantage le bénéfice, de celle qui nous affranchit de ces mille liens inextricables, ennuyeux, vexatoires d'une police minutieuse et tyrannique; de l'immunité de ces règlements méticuleux qui dans certains pays, sous un prétexte ou sous un autre, saisissent l'homme dans le sein de sa mère, le harcèlent durant toute la vie et vont le troubler parfois jusque dans le silence de la tombe. A Rome, personne ne s'occupe à épier si vous avez des fleurs aux fenêtres, un cheval attaché devant la porte à un écrou, du linge à sécher sur un balcon; si vous jetez dans la rue un peu d'eau qui vous incommode; si votre chien est de garde ou de luxe, s'il est muselé et numéroté. On peut chasser, pêcher, vendre du tabac, de la poudre, être batelier ou voiturin sans condition aucune. Vous plaît-il de faire du jour la nuit

Digitized by Google

et de la nuit le jour, de danser, de chanter, de jouer de la flûte ou du cor de chasse au clair de la lune, vous êtes maître ; en d'autres termes, libre comme l'air. Je ne me fais accusateur ni d'aucune république ni d'aucun royaume; mais, de préférer l'indépendance personelle à la gêne, qui peut me blâmer?

Je sais que les enthousiastes de 89 font bon marché de toutes ces libertés. Ils consentent même à en être totalement privés, pourvu qu'on leur laisse ce qu'ils appellent les libertés politiques, celle de ne croire ni à Dieu ni au diable, d'écrire de mauvais livres, de faire et de défaire les constitutions et les chartes. Mais outre que ces libertés ont toujours été et seront toujours un rêve, elles sont loin d'avoir le dernier mot de la raison et surtout du sens pratique et moral. Elles sont à la vraie liberté ce qu'un sobriquet est à un nom propre, c'est-à-dire une caricature, une contrefaçon, ce qu'un abus est à l'usage discret et modéré.

Du reste, dans le degré le plus réalisable, ces libertés existent à Rome. Il y est permis, peut-être plus qu'ailleurs, d'être turc, juif, méthodiste, mauvais chrétien [1] ; d'avoir sur la politique des idées qui ne sont pas celles du gouvernement ; de les exprimer même à haute voix si elles ne deviennent

[1] Les juifs ont une synagogue au Ghetto et les protestants un temple près de la place du Peuple.

Digitized by Google

pas factieuses et révoltées. On pousse parfois la tolérance jusqu'à mériter le blâme des amis. Pendant deux ans, j'ai eu en face de ma chambre, sous les vitrines d'un magasin, le portrait de Garibaldi à côté de celui du Pape, et c'est moi-même, dans mon indignation, qui fis le commissaire de police en demandant au boutiquier s'il n'avait pas de vergogne à mettre en regard le souverain le plus tendre et le plus doux avec un monstre qui a saccagé Rome et brûle encore de rougir les eaux du Tibre avec le sang des citoyens. Il y a des capitales où je doute qu'on supportât l'exposition de compétiteurs plus légitimes, et plus honnêtes surtout.

On m'opposera le vieux mot, l'épouvantail moderne de l'Inquisition, et la liste de ceux qui n'ont pas fait leurs pâques affichée aux portes des églises.

Un quidam, nommé Henri Muston, dans un livre extrait du journal *la Presse*, et imprimé à Pignerol en 1852, prouve comme quoi « le clergé romain est « resté ce qu'il était au moyen âge, barbare, cruel, « et vorace ; » et, en forme de détails confirmatifs, il exhume la scène burlesque que la révolution joua dans la maison du Saint-Office en 1849. Les maçons, dit-il, en convertissant les salles et autres appartements en écuries, trouvèrent dans l'épaisseur des murailles des trappes, des souterrains étroits, hu-

Digitized by Google

mides, obscurs, où l'on voyait éparpillés des vêtements d'hommes et de femmes à moitié déchirés et pourris, ainsi que les restes des malheureux qui, précipités dans ces cachots infects, y étaient morts de blessures, d'angoisses, de terreur et de faim. Tel est le résumé de cet ignoble roman.

Alphonse Balleydier en a fait bonne justice en racontant les particularités de ce drame honteux préparé avec soin. Une voirie voisine du Vatican avait fourni les décors de la mise en scène. « Pour peu « qu'on examinât, dit-il, on eût reconnu à travers ce « tas d'ossements humains arrachés aux cimetières « des vertèbres, des crânes et des tibias de chien dont « la carcasse poudreuse criait contre la cruauté de « l'Inquisition. » (*Hist. de la révol. de Rome.*)

La critique la plus sévère a prouvé qu'à Rome il n'y a jamais eu d'*exécution capitale* appliquée à un récalcitrant, fanatique ou dogmatisant quelconque. Si des tribunaux du même genre ont été moins indulgents, comme celui d'Espagne, par exemple, que Beaumarchais appelait pourtant « le plus modéré des tribunaux » tous les Souverains-Pontifes, et notamment Sixte IV, Paul III, Pie IV, Grégoire XIII, s'en plaignirent aux rois espagnols et songèrent à les abolir. (*Rome et Londres.*)

La question de l'Inquisition, au point de vue théo-

Digitized by Google

rique et historique a été traitée *ex professo* des milliers de fois. Il faut être ou d'une stupidité phénoménale ou d'une insigne mauvaise foi pour continuer à jeter ce sarcasme à la face de Rome. Qu'il suffise de répéter que cette congrégation dont le Pape est premier officier, a pour but de veiller à l'intégrité des dogmes catholiques en dénonçant l'erreur et en lui fermant la porte des États chrétiens. Toute société qui ne se condamne pas elle-même au suicide a nécessairement son inquisition. Plût à Dieu que celle des puissances civiles fût aussi miséricordieuse, aussi sage, aussi désintéressée que celle qui a conservé à l'Église le précieux dépôt de la Foi [1] !

Quant à l'excommunication nominale fulminée contre ceux qui ne font pas le devoir pascal et affichée aux portes des églises, je ne comprends pas qu'on s'en plaigne. C'est une peine spirituelle pour un délit spirituel. Il n'y a pas plus de mal à signaler cette espèce de coupables qu'à insérer dans les journaux d'autres noms pour d'autres délits. L'excommunication est dans l'ordre religieux ce que la dégradation civique est dans l'ordre civil; avec cette diffé-

[1] Voir *Civiltà catolica*, série 1re, vol. III. — *Dissert. sur l'Inquisition*, par le Dr Héfelé, traduit par Charles de Sainte-Foi. — *Beaumarchais et son temps*, par Louis de Loménie. — *Galiléo e l'Inqnisitione*, par Mgr Marino Marini. — *Solution de grands problèmes*. — *De Maistre*. — *Rome et Londres*.

Digitized by Google

rence que celle-ci n'admet pas la réhabilitation par le repentir, tandis que l'excommunication l'admet; bien plus, elle y exhorte. Le *Siècle* sera-t-il encore scandalisé qu'un fonctionnaire romain se dispensant de faire son devoir pascal soit destitué ou exclu d'offices publics? Qu'il lise les articles 28, 34, 36, chapitre Ier, livre I du Code pénal.

« La condamnation à la peine des travaux forcés à « temps, de la détention, de la réclusion et du ban- « nissement, emportera la dégradation civique. »

« La dégradation civique consiste : 1° Dans la des- « titution et l'exclusion des condamnés de toutes « fonctions, emplois ou offices publics. — 2° Dans « la privation du droit de vote, d'élection, d'éligi- « bilité, et en général de tous les droits civiques et « politiques et du droit de porter aucune décora- « tion, etc., etc., etc. »

Je me figure un sauvage demandant à M. Havin une explication de cette législation rigoureuse. Le rédacteur démocrate ne manquerait ni de raisons ni d'éloquence pour en faire ressortir la justice et les avantages, et pour convaincre son contradicteur.

Le *Siècle* est un sauvage relativement à la société chrétienne, mais un sauvage volontaire et de mauvaise foi. Malgré l'analogie frappante qui existe entre la législation religieuse et la législation civile, il ne

Digitized by Google

comprendra pas qu'un chrétien qui, par sa faute, viole une loi si grave de l'Église, se met hors la loi; que l'excommunication le flétrit aux yeux de la société chrétienne, et que tant qu'il en porte le poids, il ne peut et ne doit pouvoir bénéficier de cette société ni dans sa vie ni dans sa mort. Quoique la justice de cette mesure prescrite par le concile de Trente soit évidente, l'Église dans sa tendresse maternelle ne l'applique pas dans sa rigueur. On peut même dire que l'usage de faire connaître au public les délinquants tombe en désuétude. Dans mon premier voyage à Rome, je n'ai vu que trois noms inscrits sur un mur, je n'en ai plus vu ni ailleurs ni depuis.

Pour ces particularités du Code romain, si l'on ne se place pas au point de vue de la législation du pays, on risque de commettre les bévues les plus grossières... Qui ne se souvient de l'affaire Mortara et du retentissement scandaleux que la presse socialiste et voltairienne lui donna? Un petit juif près de mourir est baptisé, devient chrétien par le fait d'une servante pieuse, et puis il revient à la santé. Sa religion était compromise dans la maison paternelle; son souverain qui se doit à tous, qui a pour mission de sauvegarder les intérêts matériels et spirituels de ses sujets, le met à l'abri de la séduction et de la persécution dans un collége catholique. Si la

Digitized by Google

loi est athée, les voltairiens ont raison; mais si la loi n'est pas athée, si elle est fondée, au contraire, sur la loi divine, ils sont simplement ridicules. A Paris, à Londres, chez tous les peuples civilisés, lorsque le corps d'un enfant est en péril chez son père, la loi le lui ravit et le prend sous sa protection. Pourquoi donc réserver tous ses anathèmes pour un gouvernement qui estime les âmes au moins autant que les corps et qui veille au bien des unes comme des autres!

Pour ceux qui s'intéressent au jeune néophyte, disons qu'il est à Rome fort tranquille et fort heureux au couvent des chanoines réguliers de Saint-Pierre-aux-Liens. Quoique âgé de dix ans à peine, il est très-instruit dans sa religion, et dans sa poitrine bat un petit cœur de martyr. Il connaît les histoires auxquelles il a donné lieu et en rit comme un vieux philosophe. Son père, dans le commencement, était au moins aussi content que lui. Il alla même jusqu'à offrir ses autres enfants en vue d'une éducation gratuite. Mais la révolution s'interposa. Il y avait là une mine de scandales à exploiter, elle offrit de l'or. Pour un juif, la tentation était séduisante, il y succomba. Qu'ont retiré les révolutionnaires de ce maigre triomphe? Une double leçon; car, du même coup, ils ont appris que la

Digitized by Google

papauté est au-dessus de leurs intrigues, et que celui qui trahit le Pape coûte bien plus cher que celui qui trahit Jésus-Christ.

Ce que nous avons dit de la liberté des cultes s'applique également à la liberté de la presse. La presse est un des leviers les plus formidables mis entre les mains des hommes. Mais en raison de son omnipotence et de l'ubiquité de son action, on conçoit que, si l'on ne veut pas qu'elle serve à la destruction de la société, il faut qu'elle soit contenue par un frein de fer comme un cheval indompté. Beaucoup d'esprits sérieux voient avec terreur les allures émancipées de cette reine impétueuse et sauvage. Ils s'en plaignent amèrement et ils ont prédit le jour où il faudra verser des larmes sur les ruines qu'elle aura amoncelées. Rome pourra bien recueillir ce qu'elle n'aura point semé; il n'est pas rare que les uns sèment les vents et que d'autres recueillent les tempêtes. Du moins aura-t-elle le droit de se laver les mains de tous les désastres qui menacent de fondre sur la société, grâce au dévergondage de la presse. Elle a salué avec joie cette nouvelle puissance, fille du progrès; elle l'a glorifiée chez elle en lui demandant, en exigeant même d'elle tous les services qu'elle est capable de rendre aux sciences, aux arts, à la reli-

Digitized by Google

gion; mais elle croit que son premier devoir est de la défendre contre ses propres excès.

Les excès de la presse se révèlent surtout par les libelles et le journalisme. Si de répandre l'incrédulité, l'erreur, des opinions subversives de tout ordre civil et de toute morale religieuse dans des livres appelés brochures, pamphlets, romans, drames, feuilletons, ou dans des journaux que la curiosité humaine se dispute chaque matin, constitue un élément de bonheur pour un peuple, je ne crains pas de le déclarer, les Romains sont les plus infortunés des hommes. Mais le contraire est démontré par l'histoire et par le sens commun. Par l'histoire : les rhéteurs ont perdu la Grèce, et la France fut dévorée par l'encyclopédie. Par le sens commun : la vérité est infinie comme Dieu, ses ressources sont inépuisables; l'erreur, à l'opposé, est restreinte, pauvre, écourtée, comme l'esprit humain qui la conçoit; c'est un fond vitement mis à sec qui n'inspire guère que la médiocrité, et encore l'oblige-t-elle aux tautologies, aux répétitions, au replâtrage. C'est donc peu ôter à la liberté que de lui interdire l'entrée de ce champ aride et mille fois piétiné.

C'est étonnant comme les élucubrations méphitiques de cette littérature de bas étage rencontrent tant de lecteurs passionnés en France. Je ne me suis ja-

Digitized by Google

mais aperçu qu'à Rome on les trouvât de moins. Jamais on n'a cessé d'y lire, faute d'ouvrages. Les théâtres sont pleins; ils regorgent de nouvelles pièces et on ne les siffle pas : preuve qu'on n'a pas besoin d'être ordurier pour plaire et se faire applaudir.

Le journalisme est aussi peu nécessaire, et si l'on voulait établir une raison d'analogie, son développement indiquerait plutôt une baisse dans le niveau intellectuel et moral des hommes, qu'un pas en avant vers la civilisation. On a remarqué que chaque révolution fait éclore des milliers de journaux que le premier soin d'un gouvernement constitué est de faire disparaître, comme le premier soin d'un jardinier est d'écheniller son jardin. L'une et indivisible république romaine de 1848 a produit soixante-dix gazettes de toutes les couleurs, depuis le rouge pâle jusqu'au rouge sang; en toutes les langues, depuis l'anglais jusqu'au latin; et c'était une époque de barbarie, d'immoralité et de brigandage. Avant cette période fatale, comme après, Rome n'avait guère qu'une demi-douzaine de feuilles politiques, artistiques et savantes, et elle mérite encore d'être nommée « la terre de Dieu, le foyer du génie, l'arc-« boutant de la société, la maîtresse des nations. »

Parmi ce petit nombre de publications périodiques, il en est une qui est certainement la première du

Digitized by Google

monde, qui honore la ville où elle s'imprime, la langue qu'elle parle et les ouvriers qui l'enrichissent de leurs travaux. La *Civiltà catolica* est la plus haute expression de la vitalité, de la raison et de la puissance catholique au dix-neuvième siècle. Elle traite toutes les questions avec une hauteur de vue, une force de dialectique qui ne laisse aucun refuge à l'erreur ou à l'impiété. Son but est indiqué dans le bref d'approbation et de félicitation que Pie IX adressait, dès le principe, aux rédacteurs de la Revue : « Guerroyer contre les mauvais systèmes, enseigner à « penser, ramasser des matériaux précieux pour l'his« toire, tenir au courant des découvertes de la science, « de l'antiquité, de la physique, de l'archéologie. » L'Europe sait maintenant si elle a réalisé son programme.

Silvio Pellico écrivant à un des jésuites collaborateurs, laissait tomber de sa belle âme ces paroles qui sont un panégyrique admirable de l'œuvre et des ouvriers : « Ce journal (la *Civiltà*) est fait vraiment « par des esprits bien distingués. On ne peut nier « leur haute capacité ; leurs ennemis même le sen« tent. Chose étrange ! que cet institut si inepte, si « dégénéré, si indigne du siècle des lumières, agisse, « pense, prêche, écrive avec tant de puissance ! « Que Dieu ait pitié de vos sots ennemis ! J'en sais

Digitized by Google

« qui reconnaissent en frémissant que les articles de « la *Civiltà catolica* sur la philosophie, sur la poli- « tique, sur les questions de droit sont très-remar- « quables; ils sont tout étonnés que vous valiez quel- « que chose. »

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce travail se trouve dans la progression toujours croissante de ses abonnés. Dans sa première année, 1850, elle en comptait plus de 7,000; quatre ans plus tard, 12,000. Aujourd'hui les livraisons de chaque tirage dépassent 20,000, et encore pour arriver à destination faut-il plus d'une fois qu'elles trompent la vigilance des douaniers.

Ce chiffre est énorme, lorsqu'on songe à quelle classe de lecteurs la revue romaine est adressée. Il faut être philosophe, savant, littérateur, honnête, pour la comprendre, et les hommes de cette espèce « *non numerantur sed ponderantur*, on ne les compte pas, on les pèse. » Aussi n'y a-t-il pas de présomption à croire que les 20,000 lecteurs de la *Civiltà* valent plusieurs fois toute la *matière abonnable* du Moniteur des cabarets.

Une presse qui produit de telles œuvres fait la gloire d'un peuple; elle doit se réjouir de sa liberté, sans en ambitionner de plus large.

Si nous en venions maintenant à la liberté dans le

Digitized by Google

régime politique et administratif, bien des préventions tomberaient devant un parallélisme pur et simple de la constitution des États pontificaux avec celle des pays les plus favorisés. Les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans le détail. Ce travail a été fait par plusieurs, entre autres par M. L. Benoist, le biographe de Pie IX (Paris, 1847) et par le comte de Rayneval, ancien ambassadeur de France à Rome. De leurs ouvrages, si remarquables par le talent et la gravité des auteurs, il résulte que la machine gouvernementale est montée à peu de chose près comme en France, et s'il y a quelque différence, c'est au profit des communes qui jouissent vis-à-vis du pouvoir d'une plus grande indépendance et d'une plus vraie liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA BROCHURE DE M. HUBAINE.
ROME JUGÉE PAR L'AMBASSADEUR FRANÇAIS DE RAYNEVAL.
IMPOTS. — BUDGET. — TRAVAUX PUBLICS.
LA MAL'ARIA. — CHERTÉ DES VIVRES. — DÉTAILS DE MŒURS.
PROBLÈME D'ÉCONOMIE POLITIQUE.
LA MOISSON DES BLÉS.

Nous avons nommé le comte de Rayneval. Une parole aussi mesurée et aussi consciencieuse que la sienne doit être entendue quand il s'agit d'apporter de la lumière dans une question obscurcie par le mensonge, et qui a servi de prétexte à tous les entraînements de la passion.

De Rayneval était un de ces hommes taillés sur le moule antique, faisant de son âme le sanctuaire de toutes les vertus, apportant dans ses pensées comme dans ses actes cette bonne foi, cette droiture qui s'effraie de tout ce qui n'est pas marqué au coin de la

Digitized by Google

loyauté la plus sévère et qui déconcerte les arrière-plans de la malice ou de la ruse. Il représentait la France à Rome, lorsqu'il reçut de son gouvernement l'ordre d'étudier minutieusement la question romaine en la surprenant sur le fait, et il se mit à l'œuvre avec un zèle empressé, y absorba toutes les facultés de sa belle intelligence. Il y apporta surtout le désintéressement le plus complet, et cette délicatesse de conscience d'un ministre intègre qui veut rester fidèle à son devoir.

Le rapport qu'il adressa en 1857 à M. Walewski, alors ministre des affaires étrangères, est un rapport officiel, par conséquent il mérite de fixer l'attention des politiques; c'est l'œuvre d'un homme d'honneur et grave, par conséquent des hommes d'honneur et graves ne peuvent pas se permettre de l'éluder par une fin de non-recevoir, et traiter la question romaine comme si ce rapport n'existait pas. Il y a donc une lacune dans la récente brochure, le *Pouvoir temporel jugé par la diplomatie française*. Exhumer tous les noms d'ambassadeurs qui ont médit de Rome, sans mentionner ceux qui en ont dit du bien, c'est avoir peu de foi dans la justice de sa cause, et paraître peu jaloux de la réputation de loyauté. D'ailleurs, même en acceptant sous bénéfice d'inventaire la compilation éditée par M. Hubaine, il y aurait beaucoup à

Digitized by Google

dire sur la valeur de certains de ces témoignages. Nos ambassadeurs de la fin du dernier siècle, et nos administrateurs du commencement de celui-ci à Rome, n'ont pas joué un rôle trop magnifique, et il faut croire que plus d'un ne se tiendrait pas pour honoré de concourir à détruire la couronne temporelle des Pontifes romains.

Quoi qu'il en soit, nous essaierons de remplir la lacune de la brochure, en laissant raconter à M. de Rayneval ce que nous avons vu de nos propres yeux. Il s'exprime de la sorte :

« En dépit des charges considérables qui ont été « occasionnées par la révolution et léguées au gou- « vernement actuel ; en dépit des dépenses extraor- « dinaires causées par la réorganisation de l'armée ; « en dépit des nombreux encouragements donnés aux « travaux publics, l'état du budget, qui au commen- « cement accusait un déficit très-considérable, a gra- « duellement tendu vers l'équilibre.....

« Les impôts sont toujours beaucoup au-dessous « du taux moyen des divers États européens. Un Ro- « main paie annuellement à l'État 22 francs... Un « Français paie au gouvernement de France 45 fr. « Ces chiffres montrent d'une façon péremptoire que « les États pontificaux doivent être considérés à cet « important point de vue comme ayant rang parmi

Digitized by Google

« les nations les plus favorisées. Les dépenses sont « réglées sur les principes de la plus stricte économie. Un seul fait suffira pour le prouver.

« La liste civile, les dépenses des cardinaux, du « corps diplomatique à l'étranger, les frais d'entretien des palais pontificaux et des musées, tout cela « réuni ne demande pas à l'État plus de 600,000 couronnes (3,200,000 francs). Cette faible somme est « la seule portion du revenu public demandée par le « Pape pour fortifier la dignité pontificale, et pour « entretenir les principaux établissements de l'administration ecclésiastique supérieure. »

Ceci paraît fabuleux; mais analysons cette même somme fournie également par Felix Peraldi [1], d'après des documents officiels. Il la répartit de la manière suivante : Au majordomat pour les palais apostoliques, 257,318 écus (couronnes), c'est-à-dire traitement du Saint-Père, 4,110 ; des gardes, 54,733 ; de la cour, secrétaire d'État, hauts fonctionnaires, etc., 82,760 ; pour les chapelles et les cérémonies sacrées, 14,345 ; pour la restauration et l'entretien des palais apostoliques, 27,000. Les cardinaux ont 134,232 écus; les nonces, internonces, chargés d'affaires, consuls, 65,126; les congrégations ecclésiastiques, 32,736; les

[1] *Del civile principato della chiesa romana.*

Digitized by Google

employés des musées publics, 6,600, et l'on en emploie en acquisitions d'objets pour ces mêmes musées, 5,000. Le reste sert pour la bibliothèque Vaticane, pour l'hospice Saint-Michel, pour une partie des émoluments des auditeurs de Rote. Voilà comment ces six cent mille écus de la liste civile se dépensent.

En somme, il ne revient au Pape que 21,988 francs 50 centimes. On dit que rien n'est plus brutal qu'un chiffre, et moi je dis qu'il n'y a rien de plus éloquent.

En France, le sénatus-consulte du mois de décembre 1852 établit la dotation de la couronne à 25 millions de francs, et à 1 million et demi celle de la famille impériale. Est-ce à dire que le Pape n'a pas assez et que Napoléon a trop ? que la France est inférieure aux États de l'Église, et qu'il faut tourner contre mon pays les accusations que certains aveugles de mon pays lancent contre Rome? A Dieu ne plaise! Personne plus que moi n'est jaloux de la grandeur et de l'éclat de la royauté. Je voudrais que les peuples fissent aux souverains des chemins semés de roses, et que les souverains pussent, par leur opulence, permettre aux peuples de réaliser le vœu du roi Béarnais.

Mais ce que le sens commun a le droit de demander, c'est qu'on ne verse pas des larmes ridicules sur

Digitized by Google

une nation mieux partagée que toute autre; ce que les catholiques réclament, c'est qu'on ne montre pas le Prêtre siégeant au Vatican comme un dilapidateur, un maître féroce dépouillant ses sujets au profit de son orgueil; qu'on n'appelle pas ilotes des populations qui n'ont pas l'impôt du sang, le plus répugnant à la nature humaine; qui ne connaissent pas d'impôt de luxe, d'impôt personnel ou mobilier, d'impôt sur les rentes, d'impôt sur les portes et fenêtres, ni aucune de ces taxes dont tous, riches et pauvres, sont écrasés dans la plupart des États européens.

Pauvres peuples, qu'un moment d'effervescence livre pieds et poings liés à la révolution! Ils oublient qu'ils sont la *gent taillable* et *corvéable*, et que leur fougueuse maîtresse n'est jamais assouvie. Un passé, qui n'est pas très-loin encore, avertit Rome de ce qu'elle deviendrait en retombant sous le joug des Césars. En 1822, la moyenne des impôts, pour chaque individu, ne dépassait pas 9 francs 35 centimes; l'excédant, jusqu'à la moyenne actuelle, prouve, hélas! que Rome est aussi en progrès. Puisse-t-elle s'en tenir à cette fatale expérience et se contenter d'un sort qui la rend encore digne d'envie!

On dira peut-être : les Romains ne payent pas d'impôts, mais aussi qu'ils sont arriérés pour tout, le commerce, l'industrie, la navigation, les routes!

Digitized by Google

Le comte de Rayneval se charge encore de répondre. — « Malgré les ressources limitées du budget, dit-il, « de nombreuses sommes ont été consacrées à l'en- « couragement du commerce et des arts.

« Un grand nombre de routes ont été ouvertes sur « divers points du pays : le port de Terracine a été « élargi ; des travaux de drainage ont été exécutés « dans les marais Pontins. Le marais d'Ostie est en « train d'être desséché, et des viaducs, d'une remar- « quable importance, ont été construits en divers « lieux... »

Le plus considérable de ces viaducs, terminé sous le pontificat et par les soins du Pape régnant, est celui qui rallie Albano au village d'Aricia. C'est un vrai monument, digne, par ses proportions colossoles, sa solidité et l'élégance de son architecture, de la vieille grandeur romaine. Trois rangs d'arcades superposées s'élèvent depuis le creux de la vallée jusqu'au sommet de deux montagnes, qui se trouvent ainsi jointes l'une à l'autre. Ces arcades sont au nombre de six dans le rang inférieur, de douze dans celui du milieu, de dix-huit dans le rang supérieur. Le pont a, dans sa longueur, 312 mètres, dans sa hauteur 60, et dans sa largeur plus de 9. C'est une des merveilles modernes ; un voyage à Rome serait incomplet si on n'allait le visiter.

Digitized by Google

« La navigation à vapeur, continue le rapporteur « officiel, a été introduite dans le Tibre, et, grâce à « un bon système de remorquage, le port de Rome a « été visité par un plus grand nombre de vaisseaux « qu'auparavant.

« La ville a été éclairée au gaz; des télégraphes « électriques ont été établis; des concessions de che- « mins de fer ont été faites. » Il faut ajouter que depuis la mort de M. de Rayneval, le rail-way de Civita-Vecchia et de Frascati jusqu'à la frontière de Naples est achevé, et celui de Bologne et d'Ancône, commencé depuis longtemps, serait déjà fini sans le *veto* de la haine et de l'ambition piémontaises.

Que ne pourrait-on pas dire des efforts des Souverains-Pontifes pour le développement de l'agriculture? Mais qui daigne s'en apercevoir? Il n'est pas un touriste anglais qui, voyant la campagne romaine inculte, ne lance des quolibets contre le gouvernement, ne l'accuse d'inertie, ne le déclare auteur de la *mal'aria*, en ne faisant rien pour assainir et peupler une terre si considérable et si privilégiée.

« En 1849, a dit un journal, Pie IX eut la gloire « de résoudre la question de la servitude des pâtu- « rages, qui avait préoccupé l'administration fran-

Digitized by Google

« çaise, et que les derniers Papes n'avaient pas encore « réussi à définir [1]. »

En 1850, le même Pontife mettait à la disposition du ministre de l'agriculture et du commerce une somme annuelle de 10,000 écus romains (53,500 fr.), pendant quinze ans, pour primer ceux qui feraient de nouvelles plantations sur le territoire de l'État. Il fondait en même temps la ferme-école *della Vigna pia*, pour l'éducation agricole des enfants pauvres, tandis que, d'un autre côté, il nommait une commission dans le but d'améliorer les productions. Le compte rendu de l'exposition de Paris prouve le succès de tant d'initiatives.

Cependant l'aspect de l'*Agro romano* ne change pas notoirement, et cela ne provient point de l'inertie ou de la négligence, mais du majeur intérêt qu'en retirent les propriétaires. « Quel peuple, écrit Tournon « dans ses *Études statistiques de Rome* (l. II, c. II), « recevant de la nature le bienfait de productions « spontanées et si abondantes, ne serait porté à en « jouir sans demander à une culture plus fatigante « des dons plus riches peut-être, mais aussi plus in- « certains? »

La Campagne romaine, en effet, surtout l'espace

[1] Ce langage élogieux est du *Constitutionnel*, qui depuis..... mais alors il était vertueux.

Digitized by Google

compris entre le méridien de Rome et la Méditerranée, semble un immense désert. Mais il est couvert d'une herbe exubérante et savoureuse qui nourrit d'immenses troupeaux de bœufs, de buffles et de chevaux. C'est dans ces larges étendues de terrain que règne la *mal'aria*, ou air pestilentiel, qui, dans les chaleurs de l'été, donne des fièvres intermittentes et chasse le petit nombre d'habitants dans les cités. Ce mauvais air provient-il de l'absence de bois, de l'absence de culture ou de la nature même du terrain, personne jusqu'à présent n'a su le dire. Quoi qu'il en soit, les Papes ne peuvent en être responsables assurément. Cicéron nous apprend qu'il existait au temps de Romulus (Cic., *de Republ*,). Horace en plaisante, en le constatant (*Epist.* I); il en accuse l'Olympe et non pas les pontifes comme font les Anglais. Ce mauvais air a toujours existé sous les consuls, sous les empereurs, lorsque les Papes étaient à Avignon, et lorsque Rome formait une préfecture française, et il est sûr qu'il existerait encore sous Victor-Emmanuel et Garibaldi. C'est une vérité vieille comme le temps; il n'y a pas d'écolier qui l'ignore. Prenons patience, toutefois. La révolution n'a pas fini de nous le corner aux oreilles. Pourquoi? Parce qu'elle sait bien le proverbe : Voulez-vous tuer votre chien, dites qu'il a la rage.

Digitized by Google

Malgré ce fléau endémique qui désole une partie de la Campagne romaine, la terre cultivée est une des plus riches de l'Italie. Elle est plus que suffisante pour les besoins de la population. Il y a même chaque année des exportations considérables de froment, d'huile, de vin, de chanvre, de ricin, de riz, d'oranges, de citrons, de fruits secs.

Dans les temps ordinaires, cette surabondance est toute en faveur du peuple. Le régime alimentaire est hygiénique et à bon marché. Je dis dans les temps ordinaires, parce que les troubles actuels qui déchirent la péninsule se font plus ou moins sentir à Rome. Une quantité de denrées qui arrivaient des Marches, de l'Ombrie et de la Romagne, sont interceptées par un cordon de douanes dont le Piémont a environné ce qui reste de l'État pontifical, et le peu qu'il laisse passer, il le taxe et le surtaxe.

Les Romains de quarante ans se souviennent d'avoir eu le pain, le vin, la viande, les objets de première nécessité presque pour rien. Ils en parlent comme du siècle d'or devenu sans transition le siècle de plomb. Malgré la difficulté des temps, il n'existe pas probablement de pays où il soit plus facile de vivre qu'à Rome; et je ne parle pas des capitales dont aucune ne peut lui être comparée, même de loin. Le peuple est proprement logé, le prix des locations ne

Digitized by Google

l'oblige pas à fuir hors des murailles. J'ai voulu faire toucher du doigt ce précieux avantage de Rome à quelques prêtres parisiens qui, à l'occasion des fêtes de la canonisation, m'avaient fait l'honneur de s'adresser à moi pour avoir un logement. Conduits dans leur appartement, belle chambre et salon bien meublés, ils s'attendaient à des prix fabuleux en raison de la circonstance, et plus d'une fois ils m'ont accusé de les railler, parce qu'on n'exigeait d'eux, pour un mois, qu'une vingtaine de francs, quatre ou cinq fois moins qu'à Paris.

Longtemps avant le traité de commerce qui, en France, a baissé quelque peu le prix des denrées coloniales, on avait à Rome, et l'on continue d'avoir le sucre à 8 sous la livre en poussière, et à 9 sous en pain [1]. La tasse de café ne se paye nulle part plus de 2 sous et de 3 sous avec le cognac; bien plus, on vous la porte, pour le même prix, à domicile. Soit dit en passant, dans toutes les gares de France, et dans presque tous les hôtels de Paris, on paye, le même plaisir, 15 et 20 sous.

Le prix de la table suit la même proportion. Avec 30 sous par jour, vous prenez, au restaurant, ou

[1] Il est juste de dire que la livre romaine n'est que de douze onces; ce qui fait que notre livre eût coûté 12 sous, quand nous la payons 18 et 20.

Digitized by Google

vous recevez chez vous, deux repas, moins le vin, et à chaque repas on donne trois plats, dont deux de viande, le dessert, du pain à discrétion, et la soupe de plus à dîner. Or, si l'étranger qui, d'ordinaire, est un objet d'exploitation, est ainsi traité, il est probable que la vie est encore plus facile pour les indigènes.

Je demande pardon d'être entré dans ces détails; il m'a semblé que la vérité exigeait de moi ce sacrifice. La physionomie d'un peuple est comme celle d'un individu, un seul trait quelquefois la caractérise; et ce trait, si mesquin qu'il soit, il faut le saisir et oser le tracer. N'exagérons rien pourtant. Cette facilité de la vie à Rome ne vient pas seulement du bon marché des comestibles, mais aussi de la sobriété proverbiale de la population.

Les Romains ne sont pas mangeurs : peu leur suffit; de là peut-être un peu de paresse et de nonchalance. Vivre au jour le jour, ne pas se préoccuper de l'avenir, employer le revenu sans faire d'encaisse, semble être le principe qui régit tous les rangs de la société. Nulle part au monde la noblesse n'est si généreuse, si grande, si splendide. Les palais sont des cours, les princes sont des rois; ils laissent aux intendants le soin d'administrer leurs domaines; ils se contentent de palper les rentes et d'en user royalement.

Digitized by Google

La bourgeoisie, les fonctionnaires, sur une moindre échelle, n'agissent pas différemment. Le nombre des chevaux, des voitures, des théâtres, des jours passés aux eaux ou en villégiature, est réglé sur le chiffre du revenu ou des appointements; on ne soupçonne même pas la possibilité d'une révolution, d'une disgrâce. Mais quand la révolution éclate ou que la disgrâce survient, on les subit avec une égalité d'âme qui étonne. Il est vrai que pour supporter l'une on a le gouvernement, et pour adoucir l'autre on a la charité.

Le peuple suit absolument le même système. Aussi voit-on surgir très-rarement dans son sein de ces immenses fortunes qui excitent, même dans les pays aux grandes industries, plus de scandale que d'admiration. Travailler pour vivre, et vivre de son travail sans s'enrichir, voilà sa règle; et ne serait-ce pas en même temps la plus belle solution du problème d'économie sociale? Je laisse aux hommes compétents le droit de le décider. Je constate seulement cet instinct des Romains; il m'a frappé dans mille circonstances, et il frappera tout esprit appliqué à la même étude. A chaque pas dans les rues on rencontre des métiers perpétués dans les mêmes familles depuis des siècles. Les personnes seules changent, la fortune ne varie pas. Je n'en citerai qu'un exemple, ce-

Digitized by Google

lui de ce plébéien qui, pour avoir sauvé le fameux monolithe de Sixte V en criant, malgré la menace d'excommunication, « mouillez les cordes ! » obtint et retient encore le privilége de fournir au Vatican le lait, le beurre de chaque jour et les palmes des Rameaux. Deux siècles se sont écoulés; plus d'un fournisseur de roi est devenu millionnaire, celui-ci est resté ce qu'il était, ouvrier honnête dans la souche, ouvrier honnête dans les descendants.

Ces mœurs du peuple de Rome sont celles des habitants de la campagne. Ils ne connaissent pas encore la marche progressive ou plutôt la course échevelée qui emporte les hommes vers les intérêts matériels. Nous avons déjà observé avec Tournon que la végétation si luxuriante du terrain n'exigeait pas d'eux tant d'efforts; mais il faut l'attribuer encore au peu de souci qu'ils ont de faire mieux ou plus que les ancêtres. Aussi, quand on a vu le travail obstiné de nos paysans, leur présence presque continuelle dans les champs avec l'outil à la main, ce n'est pas sans surprise qu'on n'aperçoit pas une âme durant des semaines entières dans les immenses plaines de Frascati, de Tivoli, et les fertiles vallées d'Anagni, de Velletri, de Palestrina et de Valmontone. D'autrefois, au contraire, comme si on avait hâte d'en finir, des cinquantaines de paires de bœufs, des bataillons

Digitized by Google

d'ouvriers préparent les terres, chaussent les vignes, émondent les oliviers.

Les moissons se recueillent avec plus de vitesse encore; mais ceci s'expliquerait par la fréquence des ouragans à cette époque de l'année. Celle du froment dure quinze jours à peine. C'est un tableau curieux que celui de 1,000 et 2,000 hommes armés de la faucille, partant des bords de l'Adriatique pour ne s'arrêter qu'aux rivages de la Méditerranée. Vous passez le matin dans une plaine de blé dont l'œil n'aperçoit pas les limites; le soir, pas un épi ne paraît sur pied. On dirait qu'une faux immense, mue par un géant invisible, a tout abattu d'un seul coup.

Cette troupe infatigable est présidée par un intendant à cheval. Armé d'une houlette qui lui sert de sceptre, il veille à la régularité du travail ainsi qu'à l'approvisionnement de tant de bouches. Mais à côté de lui, veille aussi la religion. A Rome, elle a sa place partout, et spécialement au milieu de ceux qui souffrent et qui travaillent. Un prêtre et un médecin sont donc toujours là, prêts à porter leurs secours à ceux qui succomberaient sous le poids de la fatigue ou de la chaleur. C'est un spectacle bien touchant, quant la nuit vient et que la caravane a dressé ses tentes, de voir le prêtre au milieu de ces pauvres

Digitized by Google

ouvriers et les invitant à sanctifier leurs sueurs par la prière. Le dimanche surtout (car par une permission spéciale on moissonne aussi le dimanche), la scène religieuse que donne ce peuple est pleine d'attendrissement et déborde de poésie.

Dès l'aurore, on construit au milieu du champ un autel de gerbes, et le prêtre, par sa parole toute-puissante, fait descendre Jésus-Christ, le froment des élus, avec son corps, son âme, sa divinité, sous la forme d'un peu de pain; et cela se passe dans le magnifique temple de la nature, ayant pour voûte la voûte du ciel et pour flambeaux les premiers rayons du soleil et le scintillement des myriades d'étoiles que le Créateur a répandues dans l'espace pour chanter sa gloire et son nom. Ce mystère sous la coupole de Saint-Pierre et sur un autel de jaspe est grand; sous la coupole du ciel, sur un autel de gerbes, il est sublime. L'homme qui s'est prosterné ainsi devant l'auteur de toute chose, peut reprendre sa faucille et recommencer son travail : Dieu le regarde et le bénit!

Digitized by Google

CHAPITRE III.

INSTRUCTION POPULAIRE. — *I parlatori* DE 1848.
INSTITUTIONS DE CHARITÉ.
LES VIEILLES DU MAUSOLÉE D'AUGUSTE. — AVOCATS DU PAUVRE.
PAUVRES PATENTÉS.
ANCIENNE CONGRÉGATION DE SAINTE-ÉLISABETH.
UN TRAITÉ DE MORALE SUR UNE PIÈCE D'ARGENT.

La charité est le génie du christianisme. Nous l'avons déjà vue vivante au milieu des Romains, formant de tous les citoyens une communauté de frères. Il nous reste à l'étudier dans son caractère officiel; à la montrer, non plus dans les membres mais dans le chef, non plus comme une vertu privée mais comme une vertu sociale, fleurissant dans le cœur des Souverains-Pontifes pour s'épanouir en fruits de bénédictions et en œuvres de bien sur leurs sujets.

L'héritage du pauvre sur cette terre peut se résumer en deux mots : ignorance pour son âme et

Digitized by Google

souffrance pour son corps. En examinant tout ce qu'à fait Rome pour combattre ce double ennemi du malheureux, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on est sur la terre classique de la charité.

L'enfance y est prise au maillot et confiée à des femmes qui, sous le titre d'institutrices régionnaires, emploient à former ces jeunes cœurs et ces faibles intelligences ce que Dieu leur a donné de patience, de sentiments exquis et de douceur dans les manières.

Ces écoles du premier âge, que l'on pourrait comparer à nos salles d'asile, reçoivent les enfants des deux sexes au-dessous de cinq ans, et enseignent les prières, la lecture, les éléments du calcul et quelques petits travaux. Elles sont au nombre de 179 répandues dans les divers quartiers.

A cinq ans, on sépare les sexes. L'instruction primaire pour le sexe féminin forme alors deux catégories. Dans la première, qui a 49 écoles, on apprend à un degré supérieur la lecture, l'écriture, la grammaire, le travail manuel. Dans la seconde, qui en a 14, l'enseignement est complété par l'étude plus développée du catéchisme, de l'orthographe, de l'histoire, de l'arithmétique et de la langue française.

A part ces écoles régionnaires, les filles en ont

Digitized by Google

17 autres appelées pontificales et 9 appelées paroissiales, selon qu'elles sont entretenues par l'État où par la paroisse; de plus les orphelines ont 14 conservatoires où elles reçoivent une instruction proportionnée à leur situation, ainsi que l'école de la Providence dirigée par les sœurs françaises de ce nom et fondée par la princesse Adelaïde Borghèse. Ce dernier établissement admet aussi la petite noblesse et la bourgeoisie.

Les garçons, outre les salles d'asile communes aux deux sexes et au nombre de 179, comme nous l'avons dit plus haut, ont 49 écoles régionnaires, 5 autres dirigées par les Doctrinaires, 16 par les Frères de la doctrine chrétienne, 8 nocturnes, 3 pontificales, 7 paroissiales et 5 appelées écoles-pies.

Il y a, de plus, 5 conservatoires pour les orphelins, une école de sourds-muets et un collége fondé par le prince Massimo pour les enfants pauvres du Transtévère.

Le peuple a donc en tout 383 écoles où ses enfants sont élevés en grande partie gratuitement. Les écoles régionnaires, dirigées par des maîtres et des maîtresses laïques, sont à peu près les seules qui exigent une légère rétribution. Les autres sont entretenues aux frais de leurs fondateurs ou des couvents auxquels elles sont annexées.

Digitized by Google

On a pu observer que le nombre des écoles pour les filles dépasse quelque peu celui des écoles pour les garçons. Cette différence vient de ce qu'une quantité considérable de ces derniers se destinant à l'état ecclésiastique ou aux carrières libérales, suivent les cours publics de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur dans les différentes facultés. Car disons-le en passant aux démagogues dont la révoltante partialité refuse obstinément de reconnaître la sollicitude de l'Église pour la portion de la société moins favorisée de la fortune, il n'y a pas de pays où toutes les carrières soient plus ouvertes à tout le monde qu'à Rome, et où l'on fournisse plus à tout le monde les moyens d'y arriver. C'est à Rome qu'on peut voir un petit berger devenir Pape, et un manœuvre devenir un Raphaël; on fait mieux qu'admettre l'égalité des citoyens, on la pratique; jamais le manque d'argent n'arrête une vocation au seuil d'un collége; si elle n'y venait pas, on irait la chercher.

Nous négligeons de parler des grandes institutions pour la classe riche; elles sont nombreuses et renommées. Les pensions, les couvents de demoiselles surabondent; l'enseignement y est complet et sérieux. Les écoles spéciales pour les hommes, les divers colléges, l'Université surtout, sont à la hauteur du

Digitized by Google

siècle, s'ils ne le dépassent pas. Qu'on en juge par un détail sur l'étude de la jurisprudence. Tout candidat est obligé de suivre le cours de droit pendant quatre années. Pour avoir le titre d'avocat, il doit être docteur *in utroque jure*, et avant d'en exercer les fonctions, il faut qu'il fasse cinq ans de stage chez un autre avocat afin de joindre la pratique à la théorie. Avec un tel système, comment ne pas former des hommes éminents?

Mais revenons à la condition du peuple romain. Il nous semble avoir prouvé qu'en fait d'instruction, le rôle d'accusateur lui conviendrait mieux que celui d'accusé. Si l'on ajoute à tant d'éléments instructifs, sa vie continuelle en présence des monuments du passé, dans cette Rome où tout parle aux yeux de l'esprit comme aux yeux du corps, il n'y a plus à s'étonner de la supériorité de son intelligence, de ce coup d'œil perspicace avec lequel il apprécie les beaux-arts et sait deviner le génie.

Le don de la parole est une de ses spécialités remarquables, et le proverbe : *lingua toscana in bocca romana*, n'atteste pas seulement la pureté de sa prononciation, mais encore la connaissance parfaite de la langue et une facilité extraordinaire à la manier. Sur les lèvres romaines l'italien est une vraie musique pleine de modulations et d'harmonie : les

Digitized by Google

images, les tours variés de la phrase, la période, l'éloquence enfin la plus entraînante leurs sont familiers. Malgré l'animation et la désinvolture de leur conversation, le mot ne leur manque jamais et rarement ils se répètent.

Le comité révolutionnaire de 1848 avait voulu exploiter ce talent naturel des Romains. Les idées nouvelles avaient excité peu d'enthousiasme, et le peu qu'elles avaient excité allait se perdant de jour en jour devant les excès qui finissent par ruiner la meilleure cause. C'est alors que, pour rallumer le feu sacré, on faisait monter sur des tréteaux les plus habiles, et on les obligeait à débiter des harangues ampoulées. Ces espèces de Tyrtées s'intitulaient *les parleurs* (*i parlatori*). Mais on dut y renoncer à cause de la concurrence; tous voulaient quitter l'épée pour la toge, qui semble avoir été leur première vocation.

Pendant que Rome déploie un zèle sans exemple pour détruire l'ignorance des âmes, elle n'est pas moins empressée à détruire les souffrances des corps, à les adoucir, du moins, en ouvrant des refuges à toutes les faiblesses, en pourvoyant à tous les besoins.

Nous connaissons déjà combien elle mérite du pauvre pour la protection efficace officiellement ac-

Digitized by Google

cordée aux confréries et aux corporations particulières qui s'occupent du bien spirituel et corporel du peuple. Elle a compris qu'en cette occasion toute susceptibilité du pouvoir n'eût pas été seulement une jalousie ridicule, une prétention exorbitante, mais bien un crime de lèse-charité. Quand le pauvre est là, sans pain, sans vêtements, couvert de blessures, peu importe qu'on soit lévite, ou prêtre, ou samaritain, le plus pressé est de verser le baume, de vêtir celui qui est nu et de l'empêcher de mourir d'inanition. Tout retard est un meurtre, *non pavisti*, *occidisti!* (S. Ambr.)

La charité gouvernementale s'exerce par 62 institutions diverses, dont 24 pour les infirmes, parmi lesquelles on compte 8 hôpitaux publics et 11 particuliers. Il y a de plus 3 maisons de refuge, le mont-de-piété, les subsides des travaux publics, 17 aumôneries portant les secours à domicile, et 13 caisses pour les dotations. Si nous ajoutons ce nombre à celui des confréries dont nous avons parlé ailleurs, nous trouvons que Rome possède 142 institutions de charité qui, d'après les comptes rendus récemment publiés distribuent annuellement des secours à 22,000 pauvres.

La charité s'exerce sans acception de personnes, de pays ou de religion; on ne requiert qu'un titre, celui

Digitized by Google

de malheureux. Pour le même motif, l'entrée aux hôpitaux n'est soumise à aucune formalité administrative, qui est toujours odieuse, contraire à la charité, et, dans certains cas, fatale; on obvie aux abus par des lois repressives quand il y a lieu. Afin que les remèdes soient appliqués d'une manière plus rapide et plus sûre, on a formé des catégories en groupant ensemble les maladies de même nature. C'est ainsi qu'on a fait l'hôpital des blessés, l'hôpital des fiévreux, des phthisiques; celui des affections cutanées, celui des femmes en couches, celui des convalescents, celui des fous, celui des étrangers tombant malades dans les hôtels et dans les auberges, celui des vieux et celui des vieilles qui n'ont pas d'autres infirmités que celles d'un âge décrépit et impuissant.

Une succursale de ce dernier occupe une partie du mausolée d'Auguste. Je me souviendrai longtemps d'une scène d'édification que j'ai eu le bonheur d'y contempler pendant le carnaval de 1860. Fondé par un ancien douanier au souvenir de sa grand'mère, morte en Toscane sur une poignée de paille, le Refuge était à cette époque sous la direction d'un chanoine du Panthéon, Mgr Lenti, homme d'une piété angélique, et possédant à la fois toutes les distinctions de l'esprit et du cœur. Ce digne prélat, que son

Digitized by Google

aimable caractère ferait presque croire Français, aimait à deviser avec nous de ses vieilles, « *de ses jouvencelles,* » comme il les appelait gaiement, et il nous proposa un jour une partie de charité qui fut une vraie partie de plaisir.

Il fut donc convenu que nous leur donnerions un festin et que nous serions les cavaliers en raison de leur âge canonique. Le menu fut des plus distingués. Naturellement, pas de pièce de résistance, mais, en revanche, bonnes sauces, bons gâteaux, bon vin. On partit.

Quelle fut notre surprise de trouver une collection de petites vieilles, guillerettes, proprettes, vrai musée d'antiquités. Elles étaient dix-huit, presque toutes séculaires. La plus jeune avait 75 ans; la plus âgée en avait 116. Elle se souvenait de Benoît XIV; elle était mariée depuis un siècle et veuve depuis 80 ans.

La nouvelle de faire carnaval avec nous avait jeté une joie folle dans cette troupe d'enfants; leur reste d'imagination était surexcité; elles fredonnaient des airs antiques et prisaient en doublant; quarante ans de moins aux jambes et elles auraient dansé.

Le moment du dîner arriva. Nous offrîmes le bras et l'on s'y tint avec grâce. Monseigneur dit le bénédicité auquel toutes répondirent, et puis commença le feu roulant. Les convives s'animèrent au cliquetis

Digitized by Google

de la table comme des coursiers aux éclats du clairon. Du verre jaillissait l'allégresse, on babillait, on jacassait; on aurait dit un conseil d'abeilles. Et nous, en voyant ces hivers reverdir et sourire à nos printemps, nous sentions le bonheur descendre dans notre âme; rien ne dilate le cœur comme l'éclair de joie de l'infortuné.

Assurément le comique ne faisait pas défaut à cette scène; mais à côté du comique il y avait l'attendrissant. Ces êtres qui semblent oubliés sur la terre et pour qui tout regard est indifférent ou dédaigneux, parce que leurs charmes ont fui avec les années, trouvent encore dans la religion les soins et les caresses d'une mère. La religion remplace tout ce qu'elles ont perdu, et ces pauvres femmes lui sont bien reconnaissantes; car elles passent leurs journées à prier le bon Dieu pour leurs bienfaiteurs et à disposer de plus en plus leur âme au grand passage du temps à l'éternité, de sorte que leur vie, quoique sillonnée d'orages, finit doucement comme le soir d'un beau jour.

Une autre œuvre de charité de Rome envers le pauvre, c'est la protection qui lui est assurée contre les injustices trop ordinaires des grands. Dans le commerce des hommes entre eux, il est bien difficile que le riche et le pauvre ne se heurtent pas quelque-

Digitized by Google

fois, et souvent la cause la plus juste est perdue faute de ressources pour défendre son droit.

Dès le sixième siècle, saint Grégoire le Grand instituait sept défenseurs de l'indigent, et la liturgie nous a conservé les admirables paroles avec lesquelles on investissait de cette charge ceux que le Pape avait daigné admettre. — « La cause des pauvres, leur di-
« sait-on, est la cause de l'Église de Dieu, recevez
« donc cette mission avec la résolution d'être ardents
« et incorruptibles dans la défense des malheu-
« reux..... »

Cette tradition ne s'est jamais perdue à Rome. Pour la perpétuer, il se forma, au commencement du seizième siècle, une société d'avocats, d'avoués et de prélats de la Sacrée-Rote, qui avait pour but d'examiner les causes des pauvres et d'en prendre la défense une fois qu'on en avait reconnu la justice. Cette société ne tarda pas à devenir une association religieuse sous le patronage de saint Yves, avocat français qui avait consacré sa vie à cette pieuse mission, et les Souverains-Pontifes l'enrichirent d'indulgences et de priviléges civils.

La confrérie de Saint-Yves est encore pleine de vie et très-florissante. Elle a un cardinal protecteur, un prélat qui fait les fonctions de préfet, et des confrères qui sont tous hommes de loi. Comme un des

Digitized by Google

caractères de la charité romaine est d'être surtout catholique, la confrérie n'exclut aucun pauvre de ses bienfaits, pas même les étrangers ou les dissidents. Lors donc qu'un pauvre a besoin d'elle, il adresse sa demande au cardinal protecteur; celui-ci la remet à un des légistes, lequel examine les certificats d'indigence et les raisons qui prouvent le bon droit du client. Lorsque cela est constaté, la cause est acceptée et la défense en est confiée à un des confrères. Saint-Yves couvre les dépenses du procès et le travail est gratuit.

La pluralité des avocats romains appartient à cette confrérie qui a été illustrée par de grands personnages, entre autres par Benoît XIV, quand il n'était que l'avocat Lambertini. Une société analogue existe à Paris; mais l'élément chrétien lui faisant défaut, c'est un corps sans âme. Il est à désirer qu'elle se transforme et surtout qu'elle se propage dans les provinces, où les veuves, les orphelins et les indigents attendent encore leur défenseur.

Malgré cette multitude d'œuvres de charité, de refuges, d'aumôneries et d'hospices, comment se fait-il qu'il y ait tant de mendiants dans les rues de Rome? Telle est l'exclamation de certains touristes profondément affligés. Le bel esprit About a même appelé les Romains « un peuple de mendiants! »

Digitized by Google

C'est bien simple! Il y a des pauvres à Rome, parce qu'ils n'y sont pas mis en prison, parce qu'ils y sont bien reçus, parce qu'ils y sont aimés.

Un autre motif amène les pauvres à Rome. Rome est le grand pèlerinage de l'univers catholique, la piété y afflue. C'est l'archive de l'Europe, les savants s'y donnent rendez-vous; ses musées regorgent de chefs-d'œuvre, les artistes viennent les étudier; son climat est doux et ses paysages sont pittoresques; l'opulence veut en jouir et y répandre son or; et partout où il y a des heureux du siècle, les pauvres accourent pour recueillir les miettes de leurs festins.

Ce n'est pas le privilége exclusif de Rome; vous les retrouvez en France, en Allemagne, en Espagne, partout où il y a des voyageurs, une affluence religieuse et un peu de liberté.

D'ailleurs, il faut beaucoup rabattre de ce que l'on raconte. Premièrement, une grande partie de ceux qui mendient à Rome ne sont pas Romains; ils arrivent de toutes les contrées du monde, principalement des provinces d'alentour; et puis, ils ne sont pas si nombreux qu'on veut bien le dire. Pour peu qu'on examine, on aperçoit presque toujours les mêmes figures. Aux portes de certaines églises, par exemple, il ne peut pas en être autrement : c'est une catégorie

Digitized by Google

patentée; on les appelle les mendiants des quarante heures.

Il faut savoir qu'à Rome les églises ont les unes après les autres la cérémonie des quarante heures; c'est-à-dire que, dans chacune d'elles, le saint sacrement reste exposé durant deux jours, et devient pendant ce temps l'objet d'une dévotion et d'une affluence extraordinaires. Alors, la porte de l'église est flanquée d'une double file d'aveugles, de boiteux, d'estropiés qui vous montrent leurs infirmités et demandent quelques secours. Ces privilégiés sont au nombre de quarante, et non de six mille, comme le prétend l'*Opinion nationale*, et un tiers se compose de femmes. Il n'y a pas d'âge fixé pour l'admission. La patente est gratuite et à vie, à moins d'expulsion pour quelque démérite. Un caporal des vétérans les surveille et note les absences, qui font perdre le privilége si elles ne sont bien motivées. Chaque année, la permission est renouvelée sur un certificat du curé attestant la bonne conduite du sujet et la réception des sacrements. Au cardinal vicaire est réservée la nomination aux postes vacants, et à la police celle des aveugles qui chantent dans les rues, à la condition pour ces derniers que, pendant l'avent et le carême, ils ne chanteront que des cantiques.

Digitized by Google

L'identité des pauvres apparaît aussi aux distributions quotidiennes de soupe qui se font à la porte des couvents; il n'y a guère de surcroît que lorsque le temps a été mauvais pendant plusieurs jours de suite. Alors beaucoup de campagnards viennent chercher en ville le morceau de pain qui leur manque chez eux, et assurément ce sont les plus dignes de pitié.

Il y a donc peu de vagabonds et d'exploiteurs de la commisération publique. Autant l'autorité romaine est prompte à secourir les vrais malheureux, autant elle est sévère pour réprimer les abus si faciles à s'introduire... Il suffit, afin de s'en convaincre, de lire les efforts tentés par les Souverains-Pontifes, entre autres par saint Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Innocent X, Innocent XV, Clément XI pour l'extinction ou du moins pour la diminution de la mendicité. La plupart des moyens employés consistaient en fondations d'hospices et de maisons de retraite; mais le peu de succès qu'ils obtinrent prouverait peut-être que le grand nombre d'institutions charitables, au lieu de diminuer, accroît la multitude des besoins.

Un des expédients les plus curieux fut celui d'enrôler tous les estropiés dans une confrérie sous le patronage de sainte Élisabeth. Ce système avait au moins l'avantage de discipliner un peu cette race,

Digitized by Google

ordinairement portée à tous les excès, en les retenant par les liens sacrés de la religion. Tous les membres se réunissaient les jours de fête dans un oratoire; la livrée des hommes était un sac bleu avec un capuchon de même couleur. Chaque année on faisait une procession solennelle; les aveugles étaient conduits par les estropiés et les soldats blessés servaient d'escorte. La compagnie se composait de quatre ou cinq cents frères, payant pour les frais du culte deux sous et demi mensuels. L'on n'admettait ni jeunes hommes, ni jeunes filles, ni aucune personne capable de travailler, et eux seuls avaient le droit de mendier par la ville.

Ces pauvres, que la charité faisait vivre, pratiquaient les uns envers les autres cette vertu. Deux d'entre eux, appelés infirmiers, recueillaient des aumônes pour leurs confrères malades, même quand ils étaient à l'hôpital.

Ils avaient aussi un usage singulier. Le dimanche, le camerlingue de leur société, qui était estropié, le seigneur et le gardien qui étaient aveugles, se promenaient par la cité, accompagnés de deux violons, d'une viole et d'un poëte. Ils tenaient à la main un bassin d'argent dans lequel ils déposaient dix écus, afin de stimuler la générosité du prochain, et une tabatière, afin de la récompenser par une prise. Ils

Digitized by Google

s'en allaient ainsi parcourant les hôtelleries, les cafés et autres lieux publics, chantant des cantiques et improvisant des compliments rimés. L'argent recueilli était solennellement porté à l'oratoire. Après en avoir prélevé cinq *paoli* pour le poëte, trois pour les musiciens et trois pour les officiers quêteurs, le reste était mis en réserve pour la fête titulaire.

Cette compagnie avait comme les autres un cardinal protecteur; mais elle eut le sort de toutes les corporations de métiers, elle disparut devant l'invasion républicaine.

On peut dire que le vaste établissement de Saint-Michel, en ouvrant une école d'arts et métiers pour les hommes et pour les femmes, porta le dernier coup au vagabondage. Le désœuvrement des pauvres n'a plus sa raison d'être; car ils trouvent gratuitement des maîtres qui leur enseignent à travailler et leur procurent du travail. Déjà l'idée a été comprise; les élèves abondent; la plus grande activité règne dans les ateliers.

Faut-il croire pour cela qu'il n'y aura plus de malheureux dans les rues? Est-ce à désirer même? Je suis intimement persuadé que non. Dès le commencement, Dieu a voulu qu'il y eût des pauvres; il y en a et il y en aura toujours, ne fût-ce que pour humilier notre nature trop prompte à s'enorgueillir

Digitized by Google

et à se déifier. Mais il y en aura surtout, afin que le cœur de l'homme ne se dessèche pas tout à fait. Chaque jour emporte un brin de notre sensibilité; des préoccupations d'intérêts ou des passions moins pures l'émoussent. Malheur à nous si les pauvres disparaissaient complétement de nos rues, s'ils ne pouvaient plus, en nous montrant leurs misères, réveiller dans notre âme un peu de compassion!

Rome, sous ce rapport, nous servira encore de modèle; à ses écoles, déjà si nombreuses, elle ajoute une école de charité. Tout y rappelle la dignité des indigents; on les y nomme le peuple de Dieu. Un Pape n'a pas rougi d'imprimer ce beau titre sur le fronton d'un palais que sa munificence leur dédiait: « SIXTUS EPISCOPUS PLEBI DEI. »

Les Papes! ces petits tyrans qui dévorent leur peuple! ils ne savent prendre la truelle que pour abriter l'infortune ou la douleur. La *part-à-Dieu*, cette coutume si touchante de nos ancêtres, ils ne cessent de la prélever de leur table, de leur bourse, de leurs récréations! Ils honorent les pauvres jusqu'à leur laver les pieds, jusqu'à les servir à table. Ils ne semblent battre monnaie que pour eux. Qu'on lise plutôt les inscriptions des petites pièces d'argent depuis Jules II.

— Donnez au pauvre. — Au pauvre. tendez la

Digitized by Google

main. — Pour la nourriture du pauvre. — Espérance de l'indigent. — Le juste aime la cause du malheureux. — Donnez et l'on vous donnera. — Malheur à vous qui êtes rassassiés. — Heureux les pauvres. — Qu'il les nourrisse dans leur faim ! — Prends et jette. — Dieu aime le donateur joyeux. — Donnez afin qu'il ne vous soit pas funeste. — Il vaut mieux donner que recevoir. — Quel est le pauvre? L'avare [1].

Telles sont les sentences qui passent sous les yeux à chaque instant du jour. C'est comme une prédication permanente qui inspire aux cœurs l'aumône et enseigne le bon usage des biens fugitifs de la vie. Cette théorie vaut bien celle des droits de l'homme; et un peuple qui la pratique n'est pas encore malheureux.

[1] Ces inscriptions sont en latin, et il y en a beaucoup d'autres. En voici quelques-unes dans le texte original : Fac ut juvet; — Defluit et influit; — Habetis pauperes; — Væ vobis divitibus; — Impleti illusionibus; — Ferro nocentius aurum; — Abundet in gloriam Dei; — Bene fac humili; — Utere quasi homo frugi; — Quid prodest stulto? — Modicum justo; — Erigit elisos; — Oblectat justos misericordia; — Oculi ejus in pauperem; — Temperato splendeat usu; — Crescentem sequitur cura pecuniam. — Ces deux dernières sont tirées d'Horace; elles attestent l'engouement d'une époque pour les classiques païens, engouement qui existe toujours un peu à Rome, en dépit du grand duel qui s'est livré récemment en France, et dans lequel les deux partis sont restés vainqueurs.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LE GHETTO, OU CONDITION DES JUIFS A ROME.

Je ne terminerai pas le tableau des bienfaits dont le peuple jouit à Rome sans dire un mot des juifs, que la presse antisociale et antichrétienne représente comme des victimes du régime clérical. Si l'on en croyait *le Siècle* et *l'Opinion nationale*, les Papes passeraient leur vie à bâtonner, à rançonner, à cribler d'impôts ces débris d'Israël pour assouvir de vieilles rancunes. Rien n'est plus lugubre que leurs descriptions. « Les châtiments les plus sévères, dit « un de ces journaux, frappent les juifs qui oseraient « donner l'hospitalité aux chrétiens, leur porter « quelque secours, ou toucher d'autres eaux que « celles de leurs propres fontaines. » Il arrache ainsi

Digitized by Google

à ses lecteurs un anathème contre le Saint-Siége : c'est tout ce qu'il voulait.

Les Papes persécuteurs des juifs ! Mais il faut avoir pour son public un mépris bien profond et dans l'histoire une ignorance bien épaisse pour dire de telles énormités. Il est certain qu'à une époque reculée l'avarice sordide, les usures et les trahisons de cette race maudite avaient amassé contre elle une haine immense, implacable, universelle. Les peuples et les rois la foulaient aux pieds, la chassaient de partout ; ou bien, quand on lui abandonnait quelque recoin obscur sur les frontières et dans les faubourgs, il n'était pas rare qu'on exerçât sur ces malheureux les violences les plus brutales. Dans certaines contrées de la France, on allait jusqu'à les garrotter, pendant les cérémonies de la semaine sainte, derrière la porte des églises, et les entrants et les sortants les soufflétaient ou leur crachaient au visage, en commémoration des soufflets et des crachats dont leurs ancêtres avaient souillé la face adorable du Sauveur.

Rome a toujours condamné ces erreurs d'un zèle indiscret, et n'épargna rien pour y mettre un terme. Plus d'une fois elle fulmina des bulles d'excommunication contre quiconque attenterait à la vie d'un juif, et je suis persuadé que, sans sa résistance énergique et ses menaces mille fois répétées, ces tribus errantes

Digitized by Google

auraient été exterminées, ou du moins obligées à porter leurs tentes hors de l'Europe, au fond des déserts.

La tolérance que Rome prêchait aux autres nations, et qu'elle n'obtint pas toujours, elle la pratiqua invariablement chez elle. Toujours il resta aux juifs une ville hospitalière, ce fut Rome ; toujours il y eut un prince qui respecta leur dignité d'homme et les garantit contre le fanatisme des populations, et ce fut le Pontife romain.

La haine populaire contre les juifs existait à Rome comme ailleurs. La diversité des coutumes, des croyances, le crime héréditaire dont ils portent le signe sur le front, avaient creusé entre eux et les Romains un abîme. D'un moment à l'autre, il pouvait surgir des rixes et des conflits, des voies de fait d'autant plus terribles que les rancunes politiques intervenant sous le manteau de la religion, elles pouvaient compromettre la tranquillité de l'État. Afin de prévenir ces dangereuses éventualités, on concentra les juifs dans un certain quartier appelé Ghetto, d'où ils ne pouvaient sortir ni après le coucher du soleil ni avant son lever; et pendant longtemps cette mesure protectrice n'eût pas été suffisante si l'on n'avait fait dresser aux issues de fortes muraille avec une poterne.

Maintenant que les mœurs romaines se sont de

Digitized by Google

beaucoup adoucies, l'aversion contre les juifs a diminué en proportion, et Pie IX a pu sans inconvénient faire tomber ces murailles et abroger ces arrêts de police qui obligaient les Israëlites à rentrer de bonne heure chez eux. Sa générosité ne s'est pas arrêtée là. Il leur a permis de loger où bon leur semblerait, d'ouvrir des magasins, de tenir des cafés et des auberges. Mais l'esprit de caste est si enraciné chez eux qu'ils ne veulent point profiter de cette liberté. A part quelques intrépides qui se sont établis au milieu de la ville et jusqu'au Corso, ils ne veulent pas bouger de leurs carrefours ténébreux et infects.

Et puis, il faut le dire, une autre raison, assez puissante pour un juif, les retient dans la région qu'ils habitent et ne permettent guère de croire qu'ils la quitteront de longtemps : c'est la réduction des loyers et la défense expresse aux propriétaires catholiques de les augmenter. Ces règlements existent depuis près de deux siècles et ils furent inspirés à l'autorité paternelle des Papes pour enlever tout prétexte à la cupidité que les répugnances religieuses rendaient si naturelle. Dans quel siècle ou dans quel pays a-t-on jamais rien vu de semblable? *Opinion nationale,* vous ne saviez donc pas cela? Si vous ne le saviez pas, votre réquisitoire est niais; si vous le saviez, votre réticence est indigne.

Digitized by Google

Il existe à Rome un usage fort ancien qui pourrait paraître un outrage sanglant pour les juifs, et qui, expliqué dans son sens véritable, n'a pas d'autres dimensions que celles d'un fait excessivement vulgaire. Mais il était essentiel que le journal démocratique y ajoutât un petit air grotesque et des contre-vérités. Voici comment il le raconte : « Le Ghetto « paie l'impôt du rachat du sang pour les divertisse- « ments de carnaval. Le cardinal vicaire reçoit le « tribut, et puis donne un coup de pied au vieillard « qui le lui présente. »

Voici maintenant les choses telles qu'elles se pratiquent. Tout le monde sait que les étrangers qui veulent rester à Rome, s'ils ne sont pas inscrits sur le livre d'or des patriciens ou naturalisés Romains, doivent payer un droit de séjour. C'est ce droit que *l'Opinion nationale* appelle le rachat du sang, comme si les juifs étaient condamnés à mort. D'un autre côté, les juifs ne sont pas considérés comme citoyens romains, mais bien comme étrangers. De là, l'obligation qui leur incombe, comme à tous les étrangers, de payer le droit de séjour, non pas au cardinal vicaire, mais au sénateur, c'est-à-dire à la municipalité.

D'après une coutume immémoriale, l'argent de cet impôt, étant payé le premier jour de carnaval,

Digitized by Google

servait à acheter le pallium ou petit étendard remis au vainqueur dans les courses aux chevaux. La somme ne s'élève jamais au-dessus de 500 francs, et, si on la répartit entre tous les membres de l'université israélite, c'est moins de 15 centimes par tête, tandis que le taux pour chaque étranger est au moins de 10 francs par an ; c'est ce que j'ai payé moi-même. Ajoutons que cette charge imposée aux juifs est une bien minime compensation d'une foule d'impôts qu'ils ne paient point et qui pèsent sur tous les citoyens. Quant au coup de pied, dont l'écrivain démocrate a voulu faire un coup de théâtre, c'est une accusation aussi stupide que méchante, et qui n'aurait jamais été faite, je pense, sous la loi du talion. Il l'a rêvé, comme il avait rêvé sa fameuse statistisque qui donne au Ghetto 20,000 habitants.

Leur nombre ne dépasse pas 3,600 ; ils forment 800 familles, dont la moitié est pauvre, et dont l'autre a de l'aisance, ou même de la fortune. Quoique le judaïsme recommande les soins du pauvre, ils n'ont ni hôpital, ni orphelinat, ni depôt de mendicité. Ils se tiennent à l'écart des institutions chrétiennes, refusant jusqu'aux dons de la charité offerts à tous, sans distinction de croyance ; ils préfèrent porter des secours à domicile, et, il faut le dire, ils y suffisent amplement. Mais leurs largesses ne s'étendent

Digitized by Google

qu'aux coreligionnaires. Ils ont conservé dans toute sa plénitude ce caractère d'exclusion qui fut leur force dans un temps, mais qui aujourd'hui est le signe de leur décrépitude, en les circonscrivant dans le cercle étroit de la routine du petit commerce et des petits métiers.

Les Papes n'ont rien négligé pour instruire ce peuple qui porte la lumière et qui marche dans les ténèbres. Afin de leur dessiller les yeux, ils avaient même établi une prédication hebdomadaire, soumettant à une légère amende ceux qui, âgés de plus de douze ans, n'y assistaient pas. Cette cérémonie avait lieu dans l'église paroissiale de Sant'Angelo, voisine de leur quartier. On en retirait le saint sacrement, et la conférence roulait habituellement sur les prophéties de la Bible lues pendant la semaine à la synagogue.

Quoique Israël se rendît de mauvaise grâce à cette instruction, les moyens de persuasion étaient tels que la seule charité, jointe aux raisons écrasantes du catholicisme, amenait chaque année plusieurs de ces brebis perdues à la grâce de la régénération. Jamais on n'a eu à déplorer dans ces circonstances ni invectives ni affronts; loin de là. Après le sermon, les principaux parmi les auditeurs avaient coutume d'aller remercier et complimenter le prédicateur.

Le grand obstacle à la conversion des juifs est leur

Digitized by Google

ignorance profonde. Ils savent très-bien compter, et surtout escompter. A part cela, on chercherait vainement chez eux, même chez les personnes d'une condition supérieure, les premières notions des sciences, d'utilité secondaire et des beaux-arts. On a accusé Rome de cette ignorance, et c'est à tort. Les juifs ne peuvent être ni médecins ni avocats, parce qu'ils ne peuvent pas être docteurs, et ils ne peuvent pas être docteurs parce que le doctorat est précédé d'une profession de foi religieuse contraire à leur croyance. Il est juste d'ajouter qu'aucun Romain ne confierait ni la défense de ses intérêts ni le soin de sa santé à des hommes qu'à tort ou à raison il a toujours regardé comme des ennemis.

Mais si les juifs ne peuvent exercer ni la médecine ni la jurisprudence, rien ne s'oppose à ce qu'ils les étudient. Les cours publics leur sont ouverts comme à tout le monde, et gratuitement. S'il n'y vont pas, c'est qu'ils n'ont aucune vocation pour la science. Ils vont à la fortune par des chemins plus directs et moins fatigants; ils affectent même une espèce de dédain envers ceux de leurs frères qui, en se sentant de leur siècle, visent à l'émancipation par le savoir.

Cet abaissement intellectuel fait que la révolution rencontre plus facilement au Ghetto des bras pour opérer ses machinations noires. En 1848, les dé-

Digitized by Google

pouilles sacrées, calices, croix, ornements et autres objets volés par les mazziniens aux églises et dans les palais des cardinaux ne trouvèrent parmi les Romains ni recéleurs ni acquéreurs. Quelques juifs, moins scrupuleux, estimèrent que c'était butin de bonne guerre, et l'achetèrent à vil prix. Voulût-on un traître, on l'aurait probablement aussi dans ces bas-fonds où aucune vérité ne pénètre. Mais ce ne serait que des exceptions très-rares et universellement repoussées. Le Ghetto, pris en masse, aime les Papes, et il professe pour Pie IX en particulier une vénération et une sympathie qu'il témoigne souvent par des illuminations et des cris enthousiastes. C'est que nul n'a fait autant que Pie IX pour leur bien-être et leur liberté. Aux yeux de la majorité, il est plus que David, plus que Salomon ; il est presque le Messie !

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

PHYSIONOMIE DES ROMAINS

DANS LES DIVERTISSEMENTS, DANS QUELQUES USAGES ET LA POLITIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I.

OCTOBRADES. — IRRIGATION DE LA PLACE NAVONE.
BAGARINO.

Les jeux, dit-on, sont la pierre de touche des caractères. Alors, en effet, la nature distraite laisse transpirer à son insu ce qu'elle a de bon et ce qu'elle a de mauvais. Or, si cela est vrai des peuples comme des individus, c'est plus vrai encore du peuple de Rome; nous l'avons déjà observé plus d'une fois, sa spontanéité en fait comme un livre ouvert où tout le monde peut lire. L'hypocrisie lui est impossible; il se livre tout entier à ses joies comme à ses chagrins, à ses sympathies comme à ses haines.

Cette nature naïve amène nécessairement dans la vie des Romains bien des contrastes. En apparence graves et froids, ils deviennent ardents jusqu'à l'impétuosité; ils passent des occupations sérieuses aux

Digitized by Google

récréations les plus bruyantes; ils unissent jusqu'à un degré incroyable la douceur et la bienveillance avec des actes effrayants de vengeance et des transports de fureur. Ils ont un goût prononcé pour les jeux de force, les combats, les scènes héroïques. On s'aperçoit vite que le sang latin coule dans leurs veines et qu'ils sont les fils de fameux guerriers.

Le théâtre essentiellement romain est le mausolée d'Auguste. Il est toujours comble, surtout quand on y représente l'incendie de Troie ou du Borgo, les guerres des paladins et les travaux d'Hercule. Le peuple y prend fait et cause pour un parti, s'échauffe et donne à la scène un cachet de réalité. Pendant longtemps, il traduisit par des actes terribles cette passion native pour les combats. Le mont Palatin conserve encore le souvenir des assauts que se livraient entre eux les habitants des Monts et du Transtévère; on y croit entendre le sifflement des pierres et le cliquetis du fer.

La tendre sollicitude de l'Église a fini par triompher de ces natures farouches; les attaques à main armée, les coups de stylet et de poignard n'existent guère plus que dans les romans et dans le fanatisme révolutionnaire. Ce que Rome n'a pu perdre, c'est son amour effréné des fêtes tumultueuses; elle a appris seulement à les régler par une sage modé-

Digitized by Google

ration. Le christianisme chez elle, enté et fleurissant sur l'arbre païen, donne même à ses traditions mythologiques des fruits de vertu qui les empêchent de dégénérer en désordre.

Prenons un exemple, les *Octobrades* ou fêtes de l'automne. Qu'on leur retranche la réserve, la retenue, elles ne sont plus qu'une orgie, une reproduction de tous les excès qui accompagnaient les fêtes de Bacchus. Sous le souffle modérateur de la religion catholique, elles restent sans doute de tapageuses parties de plaisir, mais elles n'ont rien que puisse improuver la vertu la plus sévère.

Les octobrades, comme le nom l'indique, ont lieu pendant le mois d'octobre et une fois par semaine, le jeudi. Chomage complet ce jour-là sur les deux bords du Tibre; plus de bruissement de navette, de dévidoir ou de métier. *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute.....* sur des voitures couvertes de feuillage, aux chevaux splendidement caparaçonnés et se précipitant vers la porte d'Ostie. Il n'y en a pas dix, mais cent, mais mille, chargées d'escouades joyeuses, tant qu'elles peuvent en contenir. Les garçons endimanchés étalent sur la banquette leur visage bruni par le soleil, leurs rubans bleus et jaunes, leurs plumes de coq flottillant sur leurs chapeaux. Les femmes et les filles occupent l'intérieur. Leur cos-

Digitized by Google

tume est plus éclatant encore ; elles sont couronnées de feuilles de vigne, de lierre et de laurier ; leurs cheveux noirs entrelacés dans cette verdure sont retenus par de longues épingles d'or ou d'argent qui ont forme de sceptre, de plume d'oie frisée ou de poignard. Plusieurs grimpent sur la capote et de là accompagnent les chansons de la bande avec la mandoline, le tambourin et les castagnettes.

Le costume du peuple, il y a seulement un demi-siècle, était beaucoup plus varié et plus original. Les hommes avaient la culotte rattachée au genoux par un nœud de rubans, les bas blancs et les souliers à boucles, un gilet à pans très-développés sur lesquels retombait une poignée de breloques, et un chapeau à cône tronqué orné de fleurs artificielles. La coiffure des femmes était une espèce de girafe à jour contournée d'un ruban rouge et traversée de longues broches. Leur robe était étroite et courte avec un tablier blanc sur lequel on ramenait un ruban étroit avec un large pompon. Elles portaient une rose ou des boucles au milieu de la chaussure et des esclavages qui s'entrelaçaient en remontant au-dessus du cou-de-pied.

L'élégance de cette mode avait fait donner à ceux qui la suivaient le nom de *minenti* ou éminents, par opposition aux *païni* qui étaient habillés à la bourgeoise. Les appellations restent encore, mais la chose

Digitized by Google

est à peu près disparue. Si quelque chose différencie les hommes entre eux pour les vêtements, c'est la richesse des étoffes. La crinoline a tué la robe étroite et les pompons; l'usage antique s'est réfugié au Transtévère, et encore n'a-t-il conservé que la liberté de la chevelure, le collier de corail à quatre ou cinq tours et les anneaux qui encombrent quatre doigts de chaque main.

Tels quels, ils sont magnifiques sur leurs chars plus rapides que les chars olympiques : une fête chez le peuple, c'est si joyeux! Les gros rires, le fredonnement des tambourins, les chansons burlesques, les hennissements des chevaux, tout cela se commence, se suspend, se croise, se prolonge comme le roulement saccadé du tonnerre sur le bord des rivières ou dans le creux des vallées.

Le rendez-vous général est au mont Testaccio. On appelle ainsi, à quelque cent mètres hors de la porte d'Ostie, un tertre de 163 pieds de haut et de 4,503 de circonférence, formé de fragments de terre cuite, en latin *testa*. Rien n'est plus inconnu que son origine. Dans l'intérieur du mamelon on a pratiqué des caves qui maintiennent les vins dans la fraîcheur. Le dessus, d'où l'on aperçoit un panorama de Rome, est un préau quelque peu chauve sur la cime, et couvert d'une gracieuse pelouse sur les flancs.

Digitized by Google

C'est là que le peuple vient célébrer son octobrade, en commençant par un festin à sa façon : soupe aux tripes de veau, assaisonnée de lard et d'un cruchon de vin pour qu'elle soit plus savoureuse; dindon farci de saucisses, mouton au macaroni, et le fameux pâté à l'ail, au poivre et aux anchois par lequel on prouve qu'on est Romain, si l'on n'en crève pas.

Le repas est chose secondaire, on en vient au principal, aux rondes frénétiques, aux tarentelles échevelées. Les hommes dansent d'un côté, les femmes de l'autre; on pirouette, on folâtre jusqu'à extinction de souffle; c'est une lutte de souplesse et de dextérité. Au premier coup d'œil, on croirait voir un tourbillon de ménades, de corybantes et de satyres; mais pour peu qu'on y avise, la décence et la pudeur qui règnent au milieu de ce transport fébrile annoncent bien vite qu'il n'y a pas d'autre Dieu pour présider la fête que le Dieu des chrétiens.

A moins d'être à l'hôpital, tout Romain fait sa visite annuelle au mont Testaccio; mais tous ne peuvent pas se livrer à ces ébats furibonds qui exigent de forts poumons et de fortes jambes. Ceux-là vont s'asseoir aux bouchons et vident sans sourciller leur demi-chope avec leurs amis, souvent avec leurs enfants et leur femme.

Digitized by Google

Quoi! les femmes entrent aux auberges? quelle immoralité!

C'est inutile. Il y a des touristes qui ont juré de critiquer, de vilipender tout ce qui ne se fera pas comme chez eux. Songez donc que nous faisons l'octobrade et non pas un enterrement, que nous sommes sur une montagne de pots cassés avec le peuple et non pas sur les parquets du quartier Saint-Germain avec l'aristocratie.....

Eh! oui, les plébéiennes de Rome vont à l'auberge, non pas pour y boire avec excès et se vautrer dans l'orgie mais pour se rafraîchir et se divertir, et nul dans la Ville-Sainte n'y trouve à redire. Une mère y mène sa fille, une nourrice son poupon emmaillotté, qui parfois quitte le sein pour tremper ses lèvres dans un verre de clairet petillant. C'est ainsi qu'on éleva notre Henri IV, que peut-on reprendre à cela? Il sera permis à nos élégantes de déguster le champagne mousseux sous les lustres flamboyants des casinos, et de pauvres ouvrières qui auront passé leurs douze mois de l'année à filer, à tisser, à ourdir, à pelotonner la soie sur des bobines, à respirer la poussière suffocante des cardes, n'auraient pas le droit, sans être diffamées, de s'humecter le gosier pour se ragaillardir! Allons donc! ce leur est plus permis qu'à personne; car elles

Digitized by Google

croient en Dieu, elles aiment Dieu, et pour rien au monde elles ne voudraient le vendre. Que l'Angélus vînt à sonner en ce moment et vous verriez toutes les mains se porter au front et toutes les bouches commencer la prière; et puis on quitte le plaisir pour le devoir, et le mont Testaccio pour le logis.

Du reste il ne faudrait pas croire que la danse et le cabaret soient la manière obligée de célébrer l'octobrade. On a même observé depuis quelque temps un *decrescendo* considérable dans ces tourbillons vertigineux. La partie plus pieuse de la population, les jeunes filles surtout, se créent des jeux plus pacifiques et moins étourdissants. Elles dressent dans les bosquets et les jardins du voisinage des escarpolettes, organisent de petits goûters, des pique-nique charmants et puis se divertissent entre elles sans affectation et sans pruderie. Parfois le curé de la paroisse intervient; les jeux se suspendent et l'on accourt pour lui baiser la main. — Très-bien, mes enfants, dit le prêtre, chantez, dansez, mais seules, n'est-ce pas? et les chants et les rondeaux de recommencer de plus belle. Il me semble entendre nos lutines du midi répondre à leur Nestor : sauce d'eau, goût de rien! — Mais aussi ont-elles cette fine fleur de l'âme qu'on nomme la simplicité?

Une autre jouissance des Romains est l'inondation

Digitized by Google

de la place Navone pendant les fortes chaleurs du mois d'août. Cette place, une des plus gracieuses de Rome, est peut-être l'unique au monde pour l'abondance et la fraîcheur de ses eaux. Quatre fontaines monumentales en partagent le diamètre longitudinal. Les deux plus belles sont celle du Triton, ainsi appelée à cause d'un immense triton placé au milieu de l'urne et tenant dans ses bras un dauphin qui jette de l'eau en forme d'éventail par la gueule et les narines, et celle des Quatre-Fleuves, ouvrage du Bernin et son chef-d'œuvre en ce genre. Cette dernière a un bassin en marbre, de 219 pieds de circonférence, sur le milieu duquel s'élève un rocher gigantesque percé de quatre côtés et formant une caverne d'où s'élance un cheval marin, tandis qu'à l'autre bout on voit un lion numide se désaltérer. Un obélisque en granit rouge avec hiéroglyphes se dresse au milieu du rocher, et sur les quatre angles sont assises quatre statues colossales représentant les quatre principaux fleuves du monde, le Danube pour l'Europe, le Gange pour l'Asie, la Plata pour l'Amérique et le Nil pour l'Afrique. Huit prodigieuses masses d'eau dégorgent au-dessous des statues et tombent avec fracas dans le bassin.

Chaque samedi et chaque dimanche du mois d'août on ferme les robinets des déversoirs. Bientôt les eaux

Digitized by Google

débordent de l'urne et se répandent dans la place, et, comme le terrain est légèrement déprimé vers le milieu, il ne tarde pas à se former un immense lac où vont se réfléchir le palais Pamphili, l'église Sainte-Agnès avec ses deux tourelles et les autres maisons formant le cercle, comme Gênes sur son beau port. C'est là qu'à un moment donné, pendant que la musique, installée sur un plateau, exécute un concert, toutes les voitures et tous les chevaux de Rome viennent s'ébattre et se divertir. Le samedi, c'est le tour de l'artillerie, des dragons, des voitures de place ; le dimanche est réservé aux beaux équipages et aux élégants destriers.

Tandis que chevaux et voitures font jaillir l'eau et s'éclaboussent les uns les autres, les petits garçons bondissent comme des grenouilles dans le lac et achèvent de poétiser le tableau en envoyant une pluie importune sur les passants et les curieux ; et les balcons de siffler ou d'applaudir, selon leur succès, ces tritons vivants, ces naïades et ces amphitrites. Impossible d'exprimer les trépignements de joie de la foule quand les chevaux, réjouis par la fraîcheur, caracolent, ou, effrayés, s'effarouchent.

Pour mettre le comble à l'enthousiasme, il suffit qu'il arrive alors, ce qu'on a vu quelquefois, un fashionable sur un cheval capricieux qui l'oblige à

Digitized by Google

faire la cabriole; il n'y a d'égal au bonheur des loges que le dépit et la honte du pauvre lion désarçonné.

La place Navone est aussi le théâtre d'une scène étrange dont les revendeurs, les jardiniers, les fruitiers, les brocanteurs, les débiteurs de ferraille et de bric-à-brac sont les acteurs et les héros, et qui s'appelle la prise de possession de la place Navone. Je n'ai pas eu l'heureuse chance d'assister à ce spectacle; c'est pourquoi je me permets de traduire la description qu'en a faite la plume la plus riche et la plus élégante de l'Italie, celle qui a su le mieux comprendre et dépeindre les mœurs et les usages du peuple romain [1].

« Il faut savoir que tous les individus qui fré-
« quentent le marché de place Navone perdent bien
« vite leur nom propre pour en recevoir un de la
« part des courtiers et des gros bonnets de la place.
« Mais, avant d'en venir à cette régénération et pour
« obtenir droit de cité dans la plus belle et la plus
« riche place du monde, il faut le mériter par des en-
« treprises et des exploits dignes de la vieille Rome :

Tantæ molis erat romanam condere gentem.

« Nul ne peut aspirer au grade élevé de bagarino

[1] P. Bresciani, auteur du *Juif de Vérone*, d'*Edmond* et d'une foule d'autres ouvrages remarquables par la richesse du style et de l'éclat de la pensée.

Digitized by Google

« de place Navone [1], s'il ne s'est auparavant signalé « dans l'art de blouser le paysan qui porte en ville les « produits de ses champs et de ses jardins. Lors donc « qu'un sujet demande à passer *bagarino*, il est déjà « docteur *in utroque*, et peut ouvrir école de finesse « et d'artifice à Rome. On dit d'un homme rusé : « C'est un docteur de place Navone, et d'une femme « criarde, babillarde, qui veut avoir le dernier mot « dans les discussions : Va ! les langues de place Na- « vone n'ont rien à faire avec toi !

« Les hommes n'ont pas seuls le monopole des so- « briquets, on en donne aussi aux femmes, mais « sans aucune solennité. Ainsi Dorothée, la reven- « deuse, s'appelle désormais la Rouge; Judith de- « vient la Brune, et il y a la Blanche, la Cerise, la « *Serpolet*. Pas de risque qu'elles reprennent jamais « leur nom, parce que tout le monde connaît la *Ser-* « *polet*, qui vend des citrons à main droite; la Ce- « rise, qui vend des fèves, des petits pois, des arti- « chauts et des tomates sur le trottoir; la Moresque, « qui vend des châtaignes près de Sainte-Agnès, et « la *Pinson*, qui vend de la chicorée sous le théâtre.

[1] On appelle *Bagarini* les accapareurs qui achètent de première main en gros et livrent ensuite en détail aux revendeurs, en renouvelant souvent sur leur bourse le supplice de saint Barthélemy.

Digitized by Google

« D'ordinaire les hommes ont des surnoms mer-
« veilleusement appropriés à leur personne. Ce long,
« maigre, tout d'une pièce, se nomme Morue; ce
« lourdaud, qui se traîne et semble broncher à cha-
« que pas, c'est l'Ours; celui-ci, avec sa chevelure
« hérissée et sa mauvaise casaque rousse et sale, est
« le Sorcier; celui-là, le Sanglier, à cause de ses dents
« qui ressortent des mâchoires; cet autre à la tête
« arrondie, Concombre; de manière que tous, en
« qualité d'académiciens de place Navone, sont gra-
« tifiés des appellations les plus bizarres...

« Au jour convenu donc la foule accourt et se pré-
« cipite comme des vagues poussées par le vent.
« Soudain apparaissent au-dessus de toutes les têtes
« deux porte-faix géants soutenant de leurs mains
« entrelacées un petit homme chétif et ridé, chauve
« comme une citrouille et vêtu d'un paletot de ve-
« lours. Ils le soulèvent en l'air, le promènent triom-
« phalement autour de la place. Les mains applau-
« dissent, les mouchoirs s'agitent pour glorifier le
« candidat. Arrivés près de la fontaine des Quatre-
« Fleuves et après la lui avoir fait contourner, les
« deux géants sautent sur le bord du bassin, et, pre-
« nant le héros par les pieds et par les épaules, ils le
« plongent à trois reprises dans l'eau et le créent de
« la sorte *chevalier trempé*. Les cris, les hurlements,

Digitized by Google

« le choc des plateaux de balance, le grincement de « la ferraille, des marmites et des chaudrons montent « jusqu'aux étoiles.

« Lorsqu'on a saucé le patient comme un panier « de salade, un des porte-faix le met à cheval sur son « cou, et puis, le prenant par les deux mains, lui « imprime une forte secousse pour le bien asseoir, et « le porte, au milieu d'une bourrasque de sifflets, « vers le perron de l'église Sainte-Agnès. Le sénat de « la place les attend sur le palier; on fait cercle « autour du triomphateur, et l'un des sénateurs, au « nom de tous, le complimente à peu près en ces « termes :

« Le très-noble et très-puissant ordre des courtiers, « des *bagarini*, des porteurs, des fruitiers, des herba- « gers, des légumiers, des faïenciers, des fariniers, « des marchands de ferraille, aujourd'hui, dans sa « magnanimité, te salue comme son concitoyen et « t'impose pour la vie l'admirable, le suave nom « de Navet. Vous tous donc, inscrits sur la matri- « cule de la place, vous ne l'appellerez plus désor- « mais maître Grégoire, mais bien Navet : Navet « dans les ventes, Navet dans les échanges, Navet « dans les achats.

« Vive Navet! s'écrie-t-on de tout côté avec un « vacarme qui s'entend à la ruelle del Fico.

Digitized by Google

« On procède ensuite à l'investiture du *bagarinat*. « Les maîtres courtiers, les uns après les autres, lui « présentent une botte de navets cueillis au jardin de « San-Casimato, un chou cabus, une tête de chou- « fleur, un panier de chicorée, de laitue, de scarole, « de bettes et de bourrache, un pot de noix, de « marrons, de fèves, de poix chiches et de lupins, « une corbeille de poires, de pommes, de prunes, « d'oranges et d'autres fruits dont la Pomone romaine « enrichit ses marchés. D'autres enfin lui jettent au « visage de pleines poignées de blé, de froment, « d'orge, de lentilles, de millet qui lui remplissent « le cou, l'estomac et les poches.

« Cette cérémonie terminée, deux voix de stentor « s'écrient : « Maintenant Navet va prendre posses- « sion; place à Sa Majesté ! »

« Et soudain, avec la rapidité de l'éclair, on enlève « le pauvre sire, on l'asseoit sur l'escalier de Sainte- « Agnès, et, le prenant par les pieds, on le fait glis- « ser sur son derrière, de gradin en gradin, jusqu'en « bas. A ce spectacle, un branle-bas général agite la « foule; dans ce fracas d'éclats de rire, le tonnerre « ne serait pas entendu. Navet, se relevant avec di- « gnité, prend par la main les magistrats ses con- « frères, les remercie avec un sourire, parcourt de « l'œil la place Navone, son nouveau royaume, et

Digitized by Google

« va terminer avec eux ce grand jour à l'auberge du « Pèlerin [1]. »

[1] Devant cette auberge, indiquée par le P. Bresciani, et devant beaucoup d'autres, on trouve souvent cette inscription : *Vino est, est, est!* dont le sens intrigue généralement les voyageurs. Cet *est*, trois fois répété, est une vieille application du fameux *est, est, non, non* de l'Évangile, et il exprime la sincérité du vin et l'absence de toute falsification. A cette enseigne, de source latine, se rattache une légende que l'on raconte en ces termes : Un célèbre médecin, amateur de la bonne chère et surtout des bons crus, entra un jour dans une de ces auberges, et se donna une si terrible indigestion de vin *est, est, est* qu'il en mourut. Un moine du village (on prête toujours des malices aux moines) fit au défunt cette épitaphe :

Est! est! est!
Propter nimium est
Dominus medicus suffocatus est.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SUITE. — JEUX PRIVÉS, JEUX PUBLICS. — TOMBOLA.
LOTERIE DU GOUVERNEMENT.
LA CHATTE AVEUGLE. — LA MORRA. — CARNAVAL.

Une grande consolation qu'éprouve l'observateur de la physionomie romaine, c'est qu'en parcourant les divers quartiers pour découvrir les mœurs et les usages, il ne rencontre jamais de ces innovations modernes qui sont la honte des grandes capitales et les dévorent comme un ulcère gangréneux : ainsi les maisons de jeu, les tripots et autres lieux semblables qui engloutissent tant de fortunes et jettent tant de familles dans le désespoir, et quelquefois même dans le déshonneur, les Romains ne les connaissaient pas. Le jeu est resté parmi eux ce qu'il est par sa nature, un passe-temps agréable, une distraction nécessaire aux occupations sérieuses. Ils ne comprennent pas un

Digitized by Google

amusement où l'on n'est heureux que par le malheur d'un autre, assez ordinairement d'un ami. Dans un seul café on joue les échecs; il est le rendez-vous des imaginations rassises. Les cartes n'ont pas fait un progrès depuis Lahire et Xaintrailles; on s'en tient au tric-trac et au domino.

On joue la tombola à deux liards le carton en famille. Une ou deux fois par an, dans un but d'utilité publique ou de charité, on organise un loto en grand qui se joue en plein soleil, à la villa Borghèse, et alors toute la famille romaine y prend part. Ce n'est pas exagérer que d'évaluer le nombre des joueurs à soixante et quatre-vingt mille. Chacun forme ses cartons, en choisissant et disposant les chiffres selon son caprice ou ses idées préconçues. Une immense estrade est construite à une des extrémités de l'hippodrome. C'est là qu'un enfant, plongeant la main dans une urne de cristal roulante, en retire un numéro qui est proclamé par un hérault, attaché sur un grand casier et reproduit sur un autre au milieu du cirque, de manière que tous les yeux de cette immense assemblée puissent le voir.

On est là, debout au parterre ou assis sur les amphithéâtres, fixant avec anxiété la roue de la fortune, et notant avec un crayon les chiffres sortants qui se trouvent sur les cartons. Ce peuple singulier est là

Digitized by Google

haletant, éperdu; il a l'air de rouler le rocher de Sisyphe et d'être sur le point de le colloquer définitivement au sommet de la montagne. Mais, hélas! le terne sort, le quaterne sort, le quine, la tombola sortent; sur quatre-vingt mille hommes, vingt à peine sont vainqueurs; pour les autres, adieu les châteaux en Espagne, le rocher se détache, se précipite, et Sisyphe recommmence à le rouler. Que de vœux à saint Antoine s'il fait gagner! Que de pasquinades s'il laisse perdre! A chaque victoire les hourrahs les plus étourdissants : si c'est un bourgeois qui gagne, on le siffle; si c'est un enfant du peuple, on applaudit. Du reste, le chagrin de la déception disparaît bien vite devant les brillantes récréations qui suivent la tombola : les courses aux chevaux avec jockey, les mâts de cocagne, l'envoi dans les airs de ballons grotesques. On a dépensé cinq sous et l'on s'est amusé pour vingt francs!

La loterie gouvernementale n'offre pas le même intérêt dans son extraction; mais les individus y en attachent un plus grand peut-être. On a beaucoup critiqué ce jeu; on en a fait une spéculation administrative qui ruine le peuple en le démoralisant.

Dans cette accusation, comme dans beaucoup d'autres, l'ignorance, la mauvaise foi, le parti-pris, tiennent lieu de logique et de raison. Je ne sache

Digitized by Google

pas qu'aucun financier, qu'aucun économiste ait encore démontré les abus de cette institution éminemment populaire, au point de vue de l'équilibre et de l'intérêt social. Quant au côté moral, il serait étrange qu'on pût enseigner aux Papes la science et l'amour de la justice. S'ils voulaient faire de l'argent, ils ne s'appuieraient pas sur des chances qui peuvent se tourner contre eux; comme tous les souverains, ils auraient une ressource plus sûre : les impôts. Mais les impôts grèveraient le peuple, et le bien-être du peuple est la première ambition des rois de Rome.

Le peuple romain serait le premier à se récrier contre la suppression de la loterie qui lui coûte fort peu de chose et peut lui rapporter beaucoup. La loterie est pour l'ouvrier comme un tribunal visible de Dieu en permanence. Dans le malheur, il en appelle à sa bonté afin de réparer les désastres d'un chômage ou d'une maladie, ou de pouvoir mener à bonne fin un mariage projeté! Que de larmes versées au pied de la madone pour obtenir un bon numéro! Que de jeûnes, de pèlerinages et de prières! Seuls, les confidents des misères humaines pourraient dire combien de fois la Providence s'est servie de ce moyen pour venir en aide à ses enfants.

Mais, laissant de côté ces aperçus d'un ordre supérieur, il suffit de jeter un coup d'œil sur les règle-

Digitized by Google

ments qui dirigent la loterie pour juger de la moralité de son but et de la légitimité de son existence. Benoit XIV, en confirmant cette institution de ses prédécesseurs, obligea la chambre apostolique à prendre 80 pour cent sur le bénéfice pour l'augmentation des lots gagnants, et ordonna que le reste du gain fût donné aux pauvres, après en avoir déduit les frais de l'entreprise. De cette manière, on fait entrer dans la caisse des subsides plus de 30,000 écus par an, c'est-à-dire près de 160,000 francs. A chaque tirage qui se fait à Rome, on soustrait cinq fois 30 écus pour doter cinq jeunes filles pauvres de la ville, et cinq fois 50 pour les provinces lorsque le tirage a lieu en Toscane. On distribue, en outre, chaque mois, quelques dots de 15 écus pour les filles des militaires, de sorte que le total des dotations forme la somme de 7,200 écus ou 38,520 francs. En résumé, le gouvernement n'entre dans l'administration de la loterie que comme intendant du peuple, ne se payant que du plaisir de faire le bien; il est impossible d'être plus désintéressé.

Je sais que la passion du peuple romain pour la loterie dégénère pour quelques-uns en manie, et qu'elle n'est pas toujours exempte de superstition. Ainsi, la populace aime à se faire choisir des numéros par les prisonniers, les enfants, les fous; ils ont

Digitized by Google

confiance dans les tables cabalistiques et les songes : rêver la peur indique 90, le diable 13, un moine pris de vin 19. Mais, outre que nous ignorons dans quelle mesure agissent les combinaisons de nombre sur les événements, quels rapports peuvent exister entre une vision nocturne et un acte à poser, ces croyances d'un vulgaire grossier ne sont, comme je l'ai observé ailleurs, qu'un défaut provenant d'une qualité excessive. Il y a encore loin, au point de vue moral, de ces opinions superstitieuses aux évocations sataniques, aux phénomènes suspects du magnétisme et des tables tournantes, qui occupent des nations prétendues sages et éclairées, et que la population romaine ignore. Laissons donc au peuple ces petits défauts qui ne l'empêchent pas d'être vertueux, et méfions-nous des réformateurs qui veulent obtenir en un jour ce que Dieu n'a pas obtenu encore depuis la création de l'univers.

Un autre amusement populaire, qui a lieu pendant les nuits d'été, au clair de lune, c'est la *chatte aveugle*. Ce jeu, universellement connu et pratiqué sous des noms différents, n'occupe guère que la première enfance. A Rome, il compte parmi les divertissements publics, et quand il a lieu, il est rare que la place du Peuple, qui lui sert de théâtre, ne regorge de spectateurs. Il consiste à bander les yeux à

Digitized by Google

quelques amateurs, et à les lâcher du pied de l'obélisque, après les avoir fait tourner trois fois sur eux-mêmes. Celui qui, dans ces conditions, enfile le Corso, gagne le prix. Le prix n'est pas grand chose, il ne dépasse guère jamais une salade et un broc de vin. Mais il y a de la gloire à conquérir; de là, sans doute, la chaleur de la concurrence.

Le peuple a ses illustrations de jeux comme les grands ont leurs illustrations diplomatiques, savantes et guerrières. A Rome, particulièrement, où tous les mérites sont ramassés avec un soin jaloux, la populace s'est créé un Panthéon imaginaire où elle place les bustes de ses héros. Ainsi *Checco* di Nonna est le premier joueur de mandoline, *Cencio* de Ripa Grande n'a pas son pareil pour grimper sur les mâts, *Gigi* pour dompter les chevaux sauvages. Chaque quartier a ses gloires et ne manque aucune occasion de les soutenir. De là cette émulation ardente pour la *chatte aveugle*.

Vingt rivaux se présentent; on leur bande les yeux; ils partent. Mais, dans moins d'une minute, ils ont pris vingt directions. L'un va se cogner contre la fontaine de Neptune, l'autre contre celle de Rome, entre le Tibre et l'Anio; celui-ci s'élance en sens inverse et butte contre l'obélisque; celui-là se renverse sur un groupe de femmes qui l'écrasent de quolibets.

Digitized by Google

Hormis la violence, tous les moyens sont bons pour diriger ou détourner ces lutteurs aveugles. Des compères s'échelonnent, sifflent ou poussent des cris convenus ; mais des antagonistes donnent des signaux semblables, dans une direction oblique, de sorte que le plus habile ne tarde pas à s'ahurir et à perdre la boussole. L'an passé, Beppone était désespérant. Beppone est le fameux braconnier des marais d'Ostie.

Quoiqu'on lui mît un double voile sur les yeux, qu'on le fît tourner comme une toupie sur lui-même, il flairait le vent, s'orientait au bruit de la foule, et courait ou Corso comme un waggon. Son triomphe excita peu d'enthousiasme ; les Trantéverines l'accusèrent de sorcellerie ; pour éviter quelque mauvais parti, il prit la fuite.

Ces scènes populaires au milieu d'une grande ville ont quelque chose d'antique et d'original. Le jour où elle viendra à les perdre, Rome n'aura pas marché vers le progrès.

La *morra* est un jeu exclusivement romain. Il se joue à deux ; mais on peut se succéder comme à la poule. Les joueurs se mettent en face l'un de l'autre, la main gauche levée et la droite fermée en avant, presque comme dans l'escrime. Chacun lève la main droite, et puis l'abaisse en étendant un ou plusieurs doigts à sa fantaisie et en prononçant un nombre.

Digitized by Google

Les mouvements et les paroles doivent être simultanés. Le vainqueur est celui dont le nombre prononcé coïncide avec le nombre de ses doigts levés, combinés avec ceux de l'adversaire. Si l'on ne devine pas, ou si les deux devinent en même temps, le coup est nul; on recommence. Il faut deviner cinq fois pour gagner la partie; on indique avec la main gauche le nombre de fois qu'on a gagné.

Comme on le voit, la *morra* requiert de la bonne foi et de la loyauté. Les porte-faix du port plantent à côté d'eux par terre un poignard; c'est la sauvegarde de ces qualités précieuses. Quand il y a flagrant délit, c'est-à-dire quand la main s'est trouvée mentir à la parole et qu'on ne veut pas en convenir, l'usage antique autorisait le trompé à en frapper les doigts du trompeur. Il est possible qu'à une époque reculée cette rubrique un peu brutale s'exécutât. Aujourd'hui, on voit parfois encore le poignard fixé en terre près des joueurs; mais il y est comme sur les quais les canons qui servent d'amarre, très-immobile et très-inoffensif. La *morra* est le passe-temps favori du bas peuple; les meuniers, les balayeurs, les palefreniers, les chiffonniers, s'en amusent des heures entières, le jour dans les ruelles et les écuries, et la nuit sous les becs de gaz, poussant des cris semblables à ceux des boulangers quand ils battent la pâte dans le pétrin.

Digitized by Google

Les hommes d'éducation jouent peu ou pas du tout. Les cartes, le billard, le damier ont quelques amateurs à peine. La culture des arts leur tient lieu de récréation, et ils y excellent. Ils ont une vraie passion pour la musique, et partant pour le théâtre, où ils retiennent une loge pendant la double saison. Il n'y a qu'une semaine de l'année où l'aristocratie oublie les exigences du blason, où elle devient peuple, houleuse et folâtre comme lui, et c'est pour le carnaval.

On a voulu voir dans le carnaval un souvenir des fêtes qui se célébraient dans l'ancienne Rome en l'honneur de Saturne; et il est bien difficile de n'y point trouver, en effet, quelque analogie, dans la forme du moins. Mais ne serait-il pas plus vrai d'en attribuer l'institution à l'instinct inné chez les hommes de se réjouir avant de se plonger dans les austérités de la pénitence? L'époque de l'année où il a lieu, l'étymologie du mot carnaval sembleraient l'indiquer. Faire ses adieux à la bonne chère, *carni vale*, par un redoublement de festins et de réjouissances, paraît assez naturel, lorsqu'on songe surtout à la rigueur quadragésimale de la primitive Église.

En dépit de son origine, le carnaval a légitimement prescrit, et, bien qu'il soit de mode de le brûler chaque année, nouveau phénix, il renaît de ses

Digitized by Google

cendres et obtient de rechef les hommages de l'humanité !

Son règne à Rome est de courte durée ; il n'a que huit jours, et pendant ces huit jours quelques heures pour prendre ses ébats. Mais il se venge en déployant toutes les ressources de son imagination bouffonne, en revêtant toutes ses formes, en agitant tous ses grelots. Son théâtre est le Corso ; ses acteurs et ses spectateurs tout le monde, indigènes et étrangers, les fous et les sages.

Dès le matin, les balcons et les fenêtres se couvrent de draperies en damas rouge, galonnées d'or et d'argent, de banderoles aux nuances éclatantes, d'étendards polychromes, de guirlandes pendantes en festons. L'œil qui les parcourt depuis la place du Peuple jusqu'à la roche du Capitole croit apercevoir les loges d'un immense théâtre, et l'arène fuyante où va se livrer un chevaleresque tournoi. Au fait, le carnaval romain est un combat, mais un combat où jamais le sang ne coule.

Chaque jour une heure après midi un coup de canon ouvre la lice ; cent mille jouteurs y descendent, tous armés de pied en cap. Les armes défensives pour les femmes sont des dominos blancs, pour les hommes des blouses, pour tous un filet métallique très-fin pour garantir le visage. Les en-

Digitized by Google

gins de guerre sont des boulettes blanches appellées *confetti*, espèce de dragées menues en plâtre ou en farine froide, qui se brisent en frappant et blanchissent tout ce qu'elles touchent. On a aussi des bouquets de fleurs; mais les fleurs ne sont pas pour tout le monde : ce sont les traits du dieu aveugle, qui manque rarement son but. Ces munitions remplissent les poches des piétons et les caissons des voitures, et encore faut-il cent fois réapprovisionner l'arsenal.

Ce n'est pas une bataille rangée, mais une mêlée affreuse. En un clin d'œil, le ciel est obscurci par la mitraille qui vole de tout part. Comme une grêle, elle tombe de tous les étages sur les voitures, et rejaillit de toutes les voitures jusqu'au plus haut des maisons. Le tourbillon vous emporte, vous êtes une feuille disputée par les vents.

N'allez pas vous fâcher si l'on vous enfarine; les battus paient l'amende et vous serez criblé. Un tas de *confetti* grésille sur une joue, présentez l'autre; et puis, à tour de bras, pour une poignée rendez un boisseau, opposez l'avalanche à l'avalanche. N'espérez pas apaiser tant d'aimables colères, vous les redoublerez. Un Anglais, duc et pair, fit cette sottise. Pour calmer un groupe de minois endiablés, il leur jeta une livre sterling de violettes; en guise de ré-

Digitized by Google

ponse, les fatales boulettes le saupoudrèrent de la tête aux pieds. Pendant un quart d'heure, il fut la cible du Corso ; son habit, couleur d'ébène, fut bientôt tiqueté, tacheté, moucheté, étoilé, tigré, damassé; du coup, il fut guéri du spleen.

C'est un peu le sort de tout le monde : on arrive muscadin, on se retire meunier. La plus belle barbe, la chevelure la plus noire y sont poudrées comme aux jours du catogan. En quelques heures, toute la population du Corso ressemble à une forêt d'oliviers couverts de neige.

Je n'ai montré qu'un coin du tableau. Mille autres scènes se croisent dans votre œil comme dans la lanterne magique. Ici, des paillasses, des polichinelles, des arlequins, gesticulent, gambadent, grimacent ; là, des gamins soufflent dans des cornes, frappent les passants avec des ballons gonflés d'air. Voici dix mécréants que l'épée de Roland traverse; voilà un géant, effilé comme un cyprès, donnant le bras à une naine crinolinée comme une coupole ; à côté, un bel esprit présente un miroir à la plus laide, et lui déclame une ode à la beauté. Le pêle-mêle, le tapage, la cohue se poursuit avec un *brio* toujours croissant ; on est infatigable.

Cependant les boîtes fulminantes de mont Citorio ont retenti. C'est l'heure de la course des *barberi* ou

Digitized by Google

chevaux libres. Les voitures s'écoulent par les rues adjacentes, et les piétons se rangent sur deux lignes pour former la carrière. Un piquet de dragons passe et repasse à fond de train pour finir de balayer la rue : la foule attend les coursiers haletante.

Le point de départ est au pied de l'obélisque de la place du Peuple. Les chevaux engagés sont conduits chacun par deux palefreniers à la toque galonnée d'or : mais à peine si leurs efforts peuvent modérer l'ardeur qui les anime. Ces animaux ont l'intelligence de la lutte. Ils hennissent, frappent du pied la terre et dévorent de l'œil l'espace à franchir. Un panache élancé se dresse entre leurs oreilles ; des molettes d'éperon attachées à des spirales élastiques leur battent les flancs et les excitent à la course. Stimulés d'ailleurs par la rivalité, les cris du peuple et le clinquant qui frôle sur leur croupe, ils bondissent enfin au son de la trompette municipale et franchissent le Corso avec une rapidité qui effraie. L'extrémité de la rue est fermée par deux grandes toiles à vingt mètres de distance l'une de l'autre ; mais, dans leur impétuosité, ils les traversent toutes les deux, et les *barbereschi*, ou palefreniers, qui se jettent au mors de leur bride pour les arrêter, sont souvent renversés ou lancés dans les airs.

Le cheval vainqueur est couronné par le sénat.

Digitized by Google

Son maître reçoit avec le prix un pallium ou oriflamme d'honneur, et il rentre chez lui accompagné de la musique. Le prix ne s'élève guère au-dessus de 250 francs; mais en cette occasion on n'aspire qu'à la gloire, et l'usage veut que le vainqueur, du haut de son balcon jette de l'argent à la populace, qui l'acclame comme les anciens triomphateurs lorsqu'ils faisaient leur entrée au forum.

Le moment le plus fantastique du carnaval est celui qui le termine par l'étrange scène des *moccoli*, ou petits bouts de chandelles. Le mardi soir, immédiatement après la course des *barberi*, le Corso change de décoration à vue. Les mêmes champions retournent sur l'arène, mais équipés bien différemment. Chacun tient dans ses mains deux instruments, — l'un pour éteindre, et l'autre pour allumer. Des milliers de bougies s'agitent sur les loges, les galeries, les fenêtres, sur les trottoirs, dans les voitures; elles se choquent, se croisent, montent, descendent en verticale, en horizontale, en zigzag. Le Corso est transformé en une forêt enchantée, dont toutes les feuilles seraient des lumières balancées par les lutins de l'air; on dirait une danse macabre, un sabbat. Autant chacun met de soin à tenir son lumignon allumé, autant chacun s'acharne à éteindre celui des autres. Aussi emploie-t-on toutes les formes d'éteignoir, les soufflets,

Digitized by Google

les éventails, les têtes de loup, son mouchoir, son chapeau; jamais les vents ne se sont plus remués et combattus dans la caverne d'Éole. Mort! mort au *moccolo!* s'écrie-t-on, et voilà vingt mille mèches mises hors de combat; mais elles se rallument aussitôt au cri de : Voici! voici le *moccolo!* pour s'éteindre et se rallumer encore; et ainsi pendant une heure les piétons font l'assaut aux voitures, les voitures aux balcons, les balcons aux fenêtres, avec une fougue qui tient de la frénésie.

Qu'un étranger, ignorant les divertissements carnavalesques de Rome, tombât à l'improviste au milieu de cette lutte désordonnée, il croirait ou qu'il assiste à un bal de sorcières ou que tous les Romains sont devenus fous.

Mais, s'il attendait quelques minutes encore, son étonnement se changerait en admiration en voyant ce peuple essoufflé, exténué, hors de lui-même, s'arrêter au son d'une cloche comme un régiment en marche à la voix de son chef. Il se demanderait quel aquilon assez puissant a pu d'un souffle éteindre ce torrent de lumières ondoyant dans le Corso, quel commandement souverain a pu faire rentrer dans le calme une foule qui ne se possédait plus.

Eh bien! ce coup de baguette magique, c'est la soumission à la loi. En vain chercherait-on sous la

Digitized by Google

voûte du ciel un peuple plus discret et plus souple aux injonctions de la police, plus respectueux pour tout ce qui émane de l'autorité, que le peuple romain. Aussi, quand on lui demande la révolte, qu'on lui prêche l'émeute et la rébellion, on viole tous les instincts de sa nature, on foule aux pieds le premier de ses besoins.

Cet amour de la règle, ce sens du devoir, il le doit au christianisme qui est l'âme non-seulement de sa vie privée, mais encore de son existence sociale. Il en est tellement imprégné et saturé que son cœur l'aspire et le respire comme ses poumons l'air atmosphérique. Aussi ne l'oublie-t-il jamais, il le retrouve jusque dans ses emportements et ses extravagances ; et il n'en rougit pas.

Il y a quelques années, au coup de canon qui annonce la fin des courses, la foule qui encombrait le Corso se répandit de tous côtés avec ses travestissements et ses masques. Dans une de ces rues plus larges et plus populeuses, au plus fort de la confusion et du tumulte, voilà que le son d'une clochette annonce le saint Viatique qui revenait de la maison d'un mourant. Et ce peuple, naguère si fou, l'imagination encore pleine des bizarreries qu'il avait vues et qu'il avait faites, malgré le burlesque de ses costumes, tombe à genoux, répond à la récitation des

Digitized by Google

psaumes et adore Jésus-Christ devenu pain eucharistique. Quelques-uns même détachèrent leurs simulacres et suivirent le saint sacrement à l'église pour recevoir la bénédiction.

Un tel peuple, qu'a-t-il à envier aux nations les plus civilisées? Il ne reçoit pas de leçons, il en donne.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DEUX ROMES DANS UNE. — LES FIANCÉS. — MARIAGE.
TOILETTE DES MORTS.
ORATOIRES DANS LES CHARCUTERIES. — CUISINES EN PLEIN AIR.
SAINT ANTOINE ET LES FRAISIÈRES.
BÉNÉDICTION DE LA ROSE D'OR ET DE L'ÉPÉE.

Tant que la société existera, il y aura une hiérarchie parmi les hommes, et quand bien même les lois n'en établiraient pas en constituant des pouvoirs et des magistrats qui en soient les dépositaires, il y aurait toujours celle qui procède de l'inégalité des conditions, de l'intelligence, de la force, de la richesse. Cette vérité appartient au sens commun, et les philosophes, les doctrinaires, les émancipateurs de l'humanité, qui avaient rêvé le nivellement universel, n'ont abouti qu'à la faire ressortir davantage; car leurs excès amènent forcément le despotisme qui est la négation radicale de l'égalité.

Digitized by Google

On ne peut pas dire toutefois que leurs efforts soient restés complétement stériles. S'ils n'ont rien changé à l'état des peuples, ils en ont corrompu l'esprit en soufflant sur eux un vent de rationalisme, d'indépendance, d'orgueil; en excitant dans les basses régions de l'échelle sociale des ambitions démesurées, des aspirations continuelles à la grandeur. La fièvre de notre temps, n'est-ce pas cette passion générale de sortir de son état, de trouver trop humble le métier de son père, de se sentir à l'étroit dans le village natal, de mépriser le blason de ses anciens seigneurs, de vouloir être magistrat quand on était né pour le négoce, de jeter un regard de dédain sur la houlette des ancêtres et un regard d'envie sur le bâton de maréchal et même sur le sceptre des rois?

La bourgeoisie s'estime autant que la noblesse, si elle ne se croit pas supérieure, le paysan s'équivaut au bourgeois et l'artisan à tout le monde. Si l'on excepte les campagnes ou surnage encore un peu le respect pour l'ordre hiérarchique, existe-t-il dans les cités? On ne salue pas les souverains; quand on les aperçoit, on les toise; on dit : Il a eu de la chance au jeu! à la revanche il sera comme nous! — Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant, on ne salue pas Dieu. Dieu! mais à Paris il n'a pas la permission de sortir; pour aller voir un malade, il faut qu'il se travestisse!

Digitized by Google

On est l'égal de toutes les sommités par la prétention; on fait plus, on veut le paraître et l'on en prend les habits. Qui distinguera une grisette de la femme d'un ministre? un cordonnier d'un gentilhomme? l'enfant du peuple de l'enfant du roi? A un marchand de chiffons on dit, « monsieur » ; à la portière d'une bicoque on dit, « madame » ; le laquais ne parle pas mieux aux maîtres de la maison.

Eh bien! disons-le à la gloire de Rome, ces doctrines funestes n'ont pas encore pénétré chez elle; cet esprit frondeur et irrévérencieux pour la hiérarchie, la fièvre du déclassement, le nivellement des inégalités sociales sont des maladies inconnues. La vallée reste vallée, la montagne reste montagne. On distingue le peuple à son respect pour tout ce qui est au-dessus de lui par la naissance, la richesse, la science, le pouvoir; à ses coutumes, à son langage, à ses habits. C'est ce qui fait qu'à proprement parler il n'y a que deux classes bien distinctes à Rome : le peuple et la noblesse. Je ne parle pas du clergé qui appartient aux deux, à l'une par son origine, à l'autre par sa mission.

La différence qui les sépare est tellement grande qu'elle semble constituer deux villes dans une, séparées par le luxe, l'opulence, les occupations, mais unies par la connaissance précise de leurs droits et

Digitized by Google

de leurs devoirs respectifs, et surtout par le lien commun de la religion.

Il suffit d'entrer dans Rome pour être frappé de cette double population, se mêlant sans se confondre, se côtoyant sans se heurter; l'une entourée de toutes les splendeurs de la civilisation, l'autre s'attachant aux traditions antiques. C'est comme l'ancien et le nouveau en présence : le nouveau qui marche, progresse, roule avec la rapidité d'un siècle de vapeur et d'électricité, perdant à chaque pas, et sans qu'il s'en doute, quelque chose de la vérité et de la vertu ; l'ancien fier de lui-même, qui reste ce qu'il était, possesseur jaloux de l'héritage de ses pères, parfois même dedaigneux du progrès moderne parce qu'en certaines choses il lui paraît suspect. Mais l'un et l'autre se tolèrent parce que l'intervalle qui les sépare est occupé par la charité.

Cette juxtaposition de deux éléments divers se signale surtout dans les mœurs et les usages. Mais qu'y a-t-il à dire désormais sur les aristocraties de l'Europe? Le despotisme des modes parisiennes s'est appesantie sur elles ; elles l'ont accepté : c'est pourquoi, pour se rendre compte de la noblesse de Rome, il suffit d'examiner celle de tout autre lieu. Le peuple seul, là où il existe encore, est demeuré original et pose devant le peintre pour mille gracieux tableaux.

Digitized by Google

Déjà, dans le cours de cet ouvrage, nous avons fait connaître plusieurs de ses usages profanes ou religieux qui offraient de l'intérêt. Nous en mentionnerons ici quelques autres qui n'avaient pas de place dans les matières que nous avons traitées et qui pourront jeter quelque lumière sur la physionomie ignorée du peuple romain.

Il y a une première observation à faire sur l'obstination de ce peuple à considérer médiocrement les médecins, les notaires, les avoués et en général tous ceux qui exercent un état pour vivre. On les honore *propter necessitatem*, mais on ne les entoure pas de cette demi-auréole de gloire qu'ils prennent ou qu'on leur donne parmi nous. On ne leur dit même pas « monsieur ». La formule est plus familière : *sor notaro, sor dottore!* sieur notaire, sieur docteur ! On ne les suit pas, on s'en fait suivre, et on combine d'avance le prix.

Cette domination sur les médecins va jusqu'à la tyrannie. On les oblige à prendre domicile dans la pharmacie du quartier. Quand on a besoin d'eux, c'est là qu'on va les prendre, à 50 centimes la visite et le pourboire si on guérit. Il est juste de dire que ces messieurs n'usent guère des moyens à la mode pour se faire valoir. Ils détestent la réclame, le chantage ; ils ne mettent pas sur leurs cartes « homœopathe, al-

Digitized by Google

lopathe, raspailliste » ; il ne faudrait même pas qu'ils fissent étalage de leur science incontestable ; on veut généralement être traité selon le système des anciens, par la saignée, la diète, les purgatifs ; et je ne me suis pas aperçu qu'on mourût à Rome plus qu'ailleurs. Malheureusement tout cela finira bientôt pour Rome, comme c'est fini pour Paris et pour Londres. Les mœurs citramontaines déteignent chaque jour sur les Romains. Déjà les exploiteurs ont opéré leur descente; les annonces des journaux attirent l'attention sur un Américain dentiste, sur un Allemand oculiste, sur un Français empirique, sur un Russe rebouteur. La réforme, l'engouement ont commencé par la cime ; encore un peu de temps, ils finiront par le pied. Ce sera, ma foi, grand dommage !

Ce que l'on détruira difficilement, ce sont les coutumes et les pratiques qui accompagnent les divers actes de la vie, comme les mariages, les baptêmes, les enterrements. Un usage qui tient par quelque côté au cœur de l'homme possède en lui-même une raison d'immortalité. Tel est celui de la sérénade qu'on fait pendant la nuit aux fiancées.

Lorsqu'un jeune homme pense au mariage et qu'il a jeté son dévolu sur quelque beauté de son goût, le moyen qu'il emploie pour savoir si son sentiment est partagé est de donner un concert sous les fenêtres

Digitized by Google

de la jeune fille. L'orchestre se compose invariablement de la guitare, de la flûte, et, selon la bourse du soupirant, d'un poëte improvisateur. Si les vœux sont agréés, la fenêtre s'ouvre et l'on est invité à des rafraîchissements ; s'ils ne sont pas agréés, elle reste close, et l'amoureux peut dire comme le corbeau du savetier à César : *Omnia et impensa periit*, j'ai perdu mon temps et ma peine ! Mais de tels affronts surviennent rarement. Ces concerts nocturnes me font l'effet d'un discours improvisé sur une réponse connue d'avance. Mais enfin l'amour dort quelquefois : cela rend les chansons plus piquantes.

On a un autre procédé pour arriver au même resultat ; on l'appelle la cérémonie du *comparatico* ou du *compérage*, qui a lieu aux fêtes de Saint-Pierre et de Saint-Jean.

Le Sauveur avait dit : Parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que saint Jean-Baptiste ; à sa naissance beaucoup se réjouiront. Aussi, l'Église catholique, exécutrice testamentaire des volontés de Jésus-Christ, célèbre-t-elle cette fête par des solennités et par des réjouissances qui ont chez tous les peuples un caractère particulier. En France, on allume des feux de joie pendant la nuit ; et dès le matin avant l'aurore, du moins dans les provinces méridionales, on attache aux portes des maisons des

Digitized by Google

croix formées avec des fleurs, des épis de froment et du fenouil, qui servent en beaucoup d'endroits à distinguer le catholique du protestant, comme le sang de l'agneau distinguait en Égypte le peuple de Dieu du peuple maudit.

Les réjouissances ont lieu à Rome pendant la nuit, sur la place Latérane. On danse, on chante, on se rafraîchit en attendant les marchands de fleurs qui débouchent au point du jour sur l'esplanade. Les plus empressés à acheter des fleurs sont ceux qui veulent préparer des fiançailles. Pour eux, le bouquet le plus grand ; il doit avoir de deux à trois mètres de circonférence, et on l'envoie aussitôt à la reine de son cœur avec ce quatrain négligé :

Il mazzo è piccolo,
L'amore è grande;
Vi accetto per commare
A San Giovanni.

« Le bouquet est petit, l'amour est grand ; je vous ac-
« cepte pour commère à Saint-Jean. »

Ici, qui ne dit mot ne consent pas. L'acceptation doit être signifiée, le matin de la Saint-Pierre, par l'envoi d'un autre bouquet accompagné de la poésie suivante :

Il mazzo è piccolo
L'amor è discreto;

Digitized by Google

Vi accetto per compare
A San Pietro.

« Le bouquet est petit; discret est l'amour; je vous « accepte pour compère à Saint-Pierre, à mon tour. »

Dans le temps qui précède le mariage, il est reçu que les fiancés échangent entre eux des *pizze*, espèce de gâteau grossier de la famille du pain d'épices. Il se compose d'œufs, de farine, de sucre et de graisse; on substitue l'huile à la graisse pendant le carême, et à son nom générique de *pizza*, celui de fève des morts à l'époque de la Toussaint; j'ai vainement cherché pourquoi. Du reste, l'échange des *pizze* n'est pas exclusif aux promis en mariage; l'ami l'envoie à son ami, le protégé à ses bienfaiteurs.

Les noces se font à l'église sans bruit; point de sonnerie, point de cortége; toute la fête se concentre dans la maison. Là les festins, les danses, les détonations de pétards, les folâtreries présidées toujours par la décence la plus chrétienne. Pendant les huit jours qui suivent le mariage, la femme ne quitte pas ses vêtements de mariée; elle reçoit ainsi ses amies et ses connaissances, comptant avec elles le linge de son trousseau, ses perles de corail, ses bagues et ses pendeloques. Ce n'est qu'au bout de ce temps qu'elle va seule avec son mari passer un jour à la cam-

Digitized by Google

pagne, d'où elle retourne pour vaquer au travail et à ses nouveaux devoirs.

Lorsqu'un enfant naît, si c'est *una feminuccia*, la fête est calme et intérieure; si c'est *un maschietto*, c'est autre chose; des réjouissances tumultueuses doivent annoncer à l'univers et au monde, *urbi et orbi*, la naissance d'un citoyen romain.

Nous avons déjà dit que toute la famille disparaît au moment de la mort d'un parent. On n'assiste pas davantage aux funérailles. Les convois d'enfants sont escortés par les orphelins du Pape dont le costume est tout blanc, le chapeau compris. Celui des grandes personnes est accompagné par des religieux, et si le défunt était un homme, par la corporation à laquelle il appartenait.

Les grands personnages ont une autre coutume, qui serait bizarre si elle ne trouvait son excuse dans l'amitié qui l'a inspirée et qui la maintient. Ils ont imaginé de se faire remplacer aux enterrements de leurs parents ou de leurs amis par leurs carrosses vides, voilés d'un crêpe noir. On voit donc, en ces circonstances, à la suite du corbillard, une longue file d'équipages, le cocher sur le siége, et un autre domestique en livrée à pied à côté des chevaux avec un flambeau à la main. Il est douloureux d'apercevoir jusque sur la tombe quelque

Digitized by Google

petite rubrique de la vanité. A la place des chevaux et de ces laquais, race ordinairement peu dévote, un groupe d'amis affligés récitant le rosaire profiterait bien plus à l'âme du défunt.

La toilette des morts varie selon l'âge, le sexe et la manière dont on est porté en terre. Chacun a le droit d'être mis sur la bière à découvert. Alors, si le défunt appartenait à une corporation, on lui en donne le costume; seulement le capuchon, au lieu de couvrir le visage, est relevé de manière à le laisser voir. Si c'est un petit garçon, on l'habille en saint Louis de Gonzague; si c'est une jeune fille qui ne connut jamais les amitiés mondaines, on la revêt de blanc, on croise ses deux mains sur la poitrine et on lui met deux couronnes, l'une sur la tête et l'autre aux pieds; si, au contraire, son cœur aima, elle aura aux pieds une seule couronne et les mains jointes dans l'attitude de la prière. Les femmes mariées portent le costume de sainte Thérèse, et les veuves une robe noire étoilée d'or, avec une couronne relevée sur la tête.

Le symbolisme de ces divers costumes n'échappe à personne, et les Romains sont jaloux de le mériter. C'est l'opinion qui est juge en cette matière, et l'opinion n'accorde ces honneurs funèbres qu'aux enfants « qui furent la gloire de leur père, » « qu'aux hommes justes et craignant Dieu, » « qu'aux vierges sages et

Digitized by Google

prudentes, » « qu'aux femmes fortes, » « qu'aux « veuves d'un seul mari, qui s'appliquèrent aux bonnes « œuvres, donnèrent l'hospitalité, lavèrent les pieds « des saints, protégèrent le malheur contre l'injustice « et ne reculèrent devant aucune œuvre de bien. »

Telle est la forme pittoresque que les Romains donnent aux événements joyeux ou tristes qui regardent la famille. On retrouve en mille circonstances le même cachet de poésie. Nous l'avons vu dans les grands spectacles de Noël. Il reparaît dès la veille de Pâques par l'explosion de la plus vive joie.

A peine les cloches captives ont-elles fait entendre leur premier carillon à la messe du samedi saint, que la ville entière semble métamorphosée. On court dans les rues, on se souhaite la bonne pâque, comme la bonne année; les soldats attachent des bouquets de fleurs à leurs baïonnettes; toute la population, en un mot, qui semblait avec le Sauveur ensevelie dans un tombeau, ressuscite et projette sur tout ce qui l'entoure un rayonnement de bonheur. Les magasins sont ornés avec un soin et une coquetterie qui contrastent parfois singulièrement avec les objets qu'ils renferment. Aucun toutefois ne peut disputer la palme aux charcuteries. C'est une profusion de festons et de lumières. Chaque saucisson est un lustre, chaque jambon un vitrail; les pièces de lard

Digitized by Google

forment le lambris où s'entrelacent des guirlandes. Les œufs durcis, peints en bleu, en jaune et en rouge, s'élèvent en pyramides; des fromages superposés simulent des colonnes, des têtes de veau s'arrangent en chapiteaux, et le tout, parsemé de fleurs, de papier d'or, d'étoiles, de lampions, forme une chapelle dont l'abside est occupée par une madone resplendissante qui apparaît comme la divinité du lieu. On y est trompé quand on ne connaît pas l'usage.

L'histoire rapporte qu'une telle méprise arriva aux augustes exilées Mesdames de France, qui, en voyant cette splendide illumination, s'agenouillèrent, persuadées d'être devant le Saint Sacrement. Le cardinal Maury, qui partageait avec elles les douleurs de l'exil, les accompagnait, et il eut le mauvais goût de ne pas avertir les princesses : elles ne le lui ont jamais pardonné.

Les fêtes de Pâques, en donnant lieu à une multitude de pratiques populaires, mettent fin à celles des cuisines en plein air. Ces cuisines sont d'immenses baraques construites au coin de certaines rues et aux angles de certaines places. Des branches de laurier en décorent la façade; les instruments culinaires sont suspendus çà là en guise de trophée. C'est au milieu de cet appareil burlesque que des chefs, plus burlesques encore, avec leur riche panse, la veste, le ta-

Digitized by Google

blier et le bonnet blancs, font tournoyer, dans de grosses urnes de tôle, une espèce de beignet qu'on nomme *fritelle* et dont le peuple est très-friand. Rien n'est plus comique que la joie bruyante qui règne dans ces bivouacs où, à travers les petillements de la graisse bouillante se croisent les pasquinades et les lazzi.

Habituellement on affiche sur le fronton des baraques des invitations ampoulées sous forme de sonnets ou de sixains. En voici un échantillon :

Romani invitti! amabili donzelle!
Nel centro in ver della città latina
Con olio buono et con miglior farina,
Friggo di giorno e notte le fritelle.

Oltre la polizia delle padelle,
Oltimo riso adopro e passerina;
La qualità del tutto è soprafina
E chè la fama ne vola oltre le stelle.

Sono squisite e lo può dire ognuno;
Di farle meglio si pretende in vano
Che mangiar lo potria Venere e Giuove.

Venite pur da me, che a larga mano
Sarete ben serviti ad uno ad uno;
Sol vi basti saper che io son Romano!

« Romains invaincus! aimables demoiselles! songez « que jour et nuit, au centre de la cité latine, avec de la « bonne huile et une meilleure farine, je m'occupe pour « vous à frire les fritelles.

« Outre la propreté des poêles, vous trouverez un riz

Digitized by Google

« excellent, une excellente semoule; la qualité du tout « est superfine; la renommée en a volé par-dessus les « étoiles.

« Chacun le sait, mes fritures sont exquises; en vain « prétendrait-on les faire meilleures; elles seraient dignes, « ma foi, de la table de Vénus et de Jupiter.

« Venez donc à moi; vous serez servi à pleine main; « qu'il vous suffise de savoir que je suis Romain ! »

D'autres pièces prennent le ton de l'épopée; le sujet ne vaut-il pas la peine qu'on chausse le cothurne? Écoutez l'invocation.

« Qu'Homère chante la valeur du grand Achille; que « Maron célèbre le pèlerin de Troie; que Pétrarque « s'enflamme pour les beaux yeux de Laure; que le « Tasse glorifie le fameux capitaine et ses fameux guer- « riers; que d'autres enfin chantent tant de choses belles; « quant à moi, j'ai résolu de chanter les *fritelles !* »

Le peuple aime à lire ces hyperboles; il les sait par cœur. Mais il aime encore mieux le sujet de la poésie. Plusieurs fois par jour, il vient en remplir des cornets de papier et il en fait le triomphe et les délices de sa table. Je n'en finirais pas si je voulais mentionner tout ce qu'il y a d'intéressant dans les mœurs romaines si différentes des nôtres. Je terminerai cette ébauche en rappelant le passe-rue annuel des fraisières, la bénédiction de la rose et de l'épée.

Le jour de Saint-Antoine de Padoue, toutes les frai-

Digitized by Google

sières de Rome se réunissent dans la chapelle de ce saint. Sur une corbeille plate, elles ont arrangé une grande pyramide de fraises tendres et vermeilles, entrecoupées de liserons bleus et blancs; puis, se tenant debout devant l'autel, une d'entre elles se détache du groupe, dépose la corbeille sur le marchepied en murmurant une prière.

Pourquoi l'ermite de Padoue est-il invoqué par les fraisières? — Une tradition constante dans l'Église attribue à ce saint la vertu de faire trouver les objets égarés. Qui ne se souvient de la charmante improvisation de saint Bonaventure, lorsque après la découverte des reliques de saint Antoine, il les présenta à la vénération des fidèles en s'écriant :

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dœmon, lepra, fugiunt,
Ægri surgunt sani.

Cedunt mare, vincula;
Membra, *resque perditas*
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Percunt pericula
Cessat et necessitas.
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani!

Ce que les habitants de Padoue avaient vu et en-

Digitized by Google

tendu, ce que saint Bonaventure proclamait solennellement a été répété dans toute l'Église, et saint Antoine continue d'être invoqué afin de trouver « les choses perdues » *res perditas*.

Comme à Rome on vend surtout les fraises sauvages qui naissent au hasard dans les bois et dans les broussailles, la fortune des fraisières dépend du bonheur qu'elles auront à découvrir cette miniature de fruit qui, à l'instar de la violette, se dérobe aux regards humains et ne se trahit que par son parfum. Voilà pourquoi ces pauvres femmes se recommandent à celui qui indique les trésors cachés. La fraise est leur trésor; c'est le morceau de pain pour toute la famille dans cette saison où l'on ne peut guère travailler. Aussi lui font-elles des vœux sans nombre. Le plus singulier est de gravir à genoux les cent marches de l'*Ara cœli*; mais le plus profitable à l'âme est celui de réciter un *Ave Maria* pour chaque fraise.

A Rome, on trouve souvent le tapage à côté de la dévotion; la dévotion des fraisières a aussi son tapage. Après la messe, un de leurs frères ou maris, pittoresquement vêtu, reprend la corbeille sur le marchepied de l'autel, la met sur sa tête et commence une promenade dans Rome précédé d'une guitare et d'un tambourin et suivi des fraisières qui, deux à deux,

Digitized by Google

chantent des couplets de circonstance, alternant avec les instruments.

Le cortége visite de la sorte les cafés et les palais qui composent la clientèle, leur donne un petit concert et en reçoit l'étrenne. La journée se passe ainsi, et le soir? — Le soir, on est bien fatigué, n'importe! on danse, on cabriole; c'est l'effet de la joie.

La bénédiction de l'épée qui se fait le jour de Noël et celle de la rose d'or qui a lieu le troisième dimanche du carême, se rapportent à un ordre d'idées plus élevées. On s'aperçoit bientôt que dans cet usage antique la religion a posé son doigt divin.

Le glaive bénit par le Souverain-Pontife est offert par lui à un prince catholique. On ne le lui donne pas pour la destruction, mais pour l'édification du bien, pour la défense de la vérité et de la justice, pour la protection du faible et la sauvegarde du droit. Arme formidable si on la fait servir à la réalisation de la pensée qui la consacre; mais arme fatale et vengeresse, qui se retourne contre elle-même quand elle forfait à sa noble mission.

La rose d'or est un plus gracieux emblème. Aussi est-elle offerte aux reines et aux impératrices, à celles qui sont appelées par le ciel à partager les splendeurs du trône et son lourd fardeau. Si la rose est l'image des vertus qu'elles doivent posséder et des grâces ai-

Digitized by Google

mables qu'elles doivent répandre autour d'elles, l'or, métal précieux, mais en même temps des plus solides, rappelle l'énergie qu'elles devront déployer à certaines heures pour assurer le triomphe de Jésus-Christ.

Depuis que l'Église, par la main des Papes, distribue des épées et des roses, il faut dire avec regret que le glaive ne fut pas toujours exempt d'ingratitude; mais la rose n'a cessé de fleurir sur le cœur des souveraines, et les peuples qui leur étaient soumis en ont savouré le parfum. C'est avec un noble orgueil que la France a vu Pie IX, en 1856, prendre la fleur symbolique de ses mains augustes et l'envoyer, après l'avoir couverte de bénédictions, à l'impératrice Eugénie. De toutes les splendeurs dont rayonne son front impérial, c'est celle dont l'éclat rehausse le plus sa beauté et donne à son âme plus de paix et d'espérance. Le culte d'un tel souvenir porte toujours bonheur.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

ÉTAT DES ESPRITS A ROME RELATIVEMENT
A LA POLITIQUE.
LES RÉVOLUTIONNAIRES ROMAINS SONT-ILS NOMBREUX
ET PUISSANTS?
SUFFRAGE UNIVERSEL POUR LE PAPE.
LE TRANSTÉVÈRE.

Beaucoup de personnes, trompées par la lecture des journaux favorables à la révolution italienne, s'imaginent que les événements survenus dans la péninsule ont mis Rome en ébullition, que les esprits échauffés sont impatients de secouer le joug sacerdotal, que toutes les aspirations du peuple, en un mot, sont pour le renversement de l'état actuel des choses et l'inauguration d'un ordre nouveau, fondé sur les ruines de l'ancien.

Rien n'est plus diamétralement opposé à la vérité. Ce que nous avons dit du peuple romain, de son caractère, de sa piété, de ses instincts, de ses occu-

Digitized by Google

pations, prouve qu'il y a entre lui et la révolution un abîme. Les siècles peut-être, à l'aide des doctrines malsaines si propagées aujourd'hui, pourront le combler ; mais à l'heure qu'il est toute transaction est impossible et tous les efforts seraient vains.

Les Romains auraient pu être surpris, comme nous l'avons été plus d'une fois en France, par un de ces coups de main hardis dont la rapidité audacieuse ne laisse pas le temps de réfléchir ; mais ce coup de main n'a pas eu lieu. Au lieu de survenir comme un voleur, la révolution a voulu faire une entrée de reine ; et l'on a eu le temps de voir sa laideur, d'étudier son programme, de juger ses actes ; on l'a vue de trop près pour ne pas la haïr.

La position de Rome, d'ailleurs est exceptionnellement ingrate pour faciliter les voies à la révolution. Cette fille de l'enfer ne marche qu'à la suite de l'ignorance, et l'ignorance n'est pas possible à Rome ; il y a trop d'écoles chrétiennes, trop de colléges chrétiens, trop de chaires qui enseignent les vérités apportées sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a quelque chose de plus : le Pape, le suprême juge d'Israël, l'interprète infaillible des oracles divins ; et dans mille circonstances, le Pape a flétri la révolution, l'a déclarée mauvaise, subversive, l'a excommuniée.

Digitized by Google

En France, c'est la presse qui fait l'opinion ; à Rome, c'est la parole du Pape. Quand le Pape a parlé, quelle peut être l'opinion d'une population religieuse comme celle de Rome? Quelle est celle de l'Espagne catholique, de la France catholique, de l'Italie catholique, de l'Autriche catholique, de l'Irlande catholique? On ne l'a donc pas crié assez haut, ou bien a-t-on des oreilles pour ne pas entendre?

Rome, foyer d'émeutes, Rome révolutionnaire! Ce sont des mots qui hurlent entre eux. Qu'importe! On a bien dit que Jésus-Christ était républicain! on dira bientôt qu'il a inventé la guillotine!

Rome a 180,000 habitants; les femmes y sont pour la moitié et les enfants pour un quart : cette partie de la population n'est pas révolutionnaire, on nous l'accordera. Il y a près de six mille prêtres, religieux et religieuses; il ne faut pas qu'ils soient révolutionnaires, puisque la révolution ne s'en est pas vantée. Leurs familles ne doivent pas l'être davantage; les employés de la cour ne le sont pas; les fonctionnaires publics des congrégations, tous ceux qui mangent au râtelier de l'État ne peuvent pas l'être.

Le peuple romain n'est plus cette populace turbulente qui imposait ses volontés au forum, qui faisait et défaisait ses dictateurs — ce *populus romanus* fier de sa force, orgueilleux de ses conquêtes, qui voulait

Digitized by Google

commander chez lui comme il commandait chez toutes les nations. Son caractère a changé avec ses destinées. Autant il était insoumis, capricieux, rebelle, cruel, autant il est souple et obéissant aux lois, sérieux, plein de mausuétude. Le peuple d'autrefois aimait le sang ; il le faisait couler par torrents dans les cirques et les amphithéâtres ; celui d'aujourd'hui l'a en horreur, et quand il va visiter les arènes antiques, où des hécatombes humaines avaient été offertes aux faux dieux, c'est pour y prier. Le peuple d'autrefois criait « Du pain et des spectacles ! » celui d'aujourd'hui demande, comme tous les peuples chez lesquels le christianisme est vivant, la paix, la tranquillité, le pain quotidien acquis par le travail, les spectacles innocents, la prospérité générale.

Ceux qui regardent le peuple romain comme un volcan prêt à faire éruption excitent à rire. Au premier cri d'une sédition, au premier caillou d'une barricade, au premier coup de fusil, Rome deviendrait comme une vaste nécropole, — on ne verrait pas une tête à une fenêtre, à un balcon. Je ne veux point rabattre le caractère des Romains. Je les crois généreux, pleins de courage. La légion italienne du premier empire, composé en grande partie de Romains, a prouvé qu'ils seraient au besoin d'excellent soldats. La timidité que je constate ici est de tous temps

Digitized by Google

et de tous lieux ; c'est le propre des gens honnêtes, des hommes d'ordre, des cœurs dévoués au foyer domestique auquel ils sont attachés par mille liens. Il faut tirer de là une conclusion *à fortiori*. Car, comment supposer une population aussi douce et aussi inoffensive capable de descendre sur la place pour se battre à côté de gens qu'elle méprise contre un gouvernement qu'elle chérit ?

Nous avons, du reste, sur ce point une révélation précieuse. Garibaldi dans une de ses colères (car il a des colères, cet Achille « aux bottes éculées »), indigné de ne pas trouver plus d'écho sur les bords du Tibre, adresse aux Romains une proclamation pleine d'injures, où nous trouvons celle-ci : « Non, vous n'avez « pas de sang dans les veines ; au lieu de sang, vous « avez du *sirop !* » — Achille, ποδὰς ὠκὺς Ἀχιλλεύς, ne nous dit pas quelle espèce de sirop coule dans les veines des Romains, ce qui serait très-important pour la thérapeutique ; mais il nous apprend, ce qui nous intéresse davantage, quelle part ils prennent à la révolution.

Ce document, curieux à plus d'un titre, renferme un autre témoignage qui a besoin d'être répandu autour de nous ; car il convainc d'imposture la presse italianissime. Qu'elle nous parle donc encore des manifestations incessantes du peuple Romain

Digitized by Google

contre le Saint-Siége ! nous savons désormais à quoi nous en tenir.

Nous ne voudrions pas tomber dans un excès contraire et prétendre qu'il n'y a pas de révolutionnaires à Rome. Il y en a ; mais il importe d'en déterminer le nombre et la puissance par un précis historique.

De 1849 à 1857, il n'existait à Rome qu'un comité principal de la Jeune Italie. Il avait été fondé par Mazzini même pendant sa courte domination, et n'avait d'inscrits que quelques jeunes gens de l'académie des beaux-arts et de l'université et quelques marchands de campagne[1]. Ces sectaires, pour la plupart imberbes, n'inquiétaient pas beaucoup le gouvernement, et, de fait, leur influence sur la population était si peu sensible qu'ils se découragèrent et finirent par se séparer.

Mais si la révolution faiblissait à Rome, elle grandissait en Toscane et en Piémont. Cavour et La Farina avaient formé la *Société nationale*, et, dès 1857, ils envoyèrent à Rome deux ou trois adeptes pour s'entendre avec l'ambassadeur piémontais et établir un nouveau

[1] On appelle marchands de campagne une espèce d'accapareurs qui vont acheter les grains et les huiles dans les campagnes et tiennent ensuite le marché romain. Ce sont des gens de mœurs dissolues pour la plupart, d'une conscience élastique et qui sentent le besoin d'un droit nouveau pour cacher leurs exactions et leurs fraudes.

Digitized by Google

comité. Sept individus seulement le composèrent dès le principe; mais la caisse centrale et l'ambassadeur leur fournirent autant d'argent qu'ils en voulurent. « Il n'y a pas de forteresse imprenable, disait Philippe de Macédoine, pourvu qu'une mule d'or puisse y entrer. » L'or de Turin entrait dans Rome; il y eut aussi quelques infidélités et quelques désertions dans l'armée pontificale et notamment dans le régiment des dragons et des Suisses.

Toutefois, le succès ne correspondait pas aux sommes fabuleuses expédiées de Turin. Il y avait, sans doute, dans le canal quelque défuite, comme on l'a vu plus tard à Naples, à Bologne, à Parme, à Modène, à Florence. Afin de mieux réussir, on subdivisa le comité en sections, et l'argent fut répandu en plus grande abondance. Malgré cela, la société nationale, après trois ans d'intrigues et de menées sourdes, n'avait que cinq cents affidés, dont trois cents étaient entretenus à ses frais faute d'avoir aucun gagne-pain. La majeure partie se compose de repris de justice, de galériens en rupture de ban, tout ce qu'il y a de plus brute et de plus hideux dans la lie du peuple. Ce sont ces derniers qui forment comme le pouvoir exécutif de la révolution; c'est entre leurs mains qu'elle remet le poignard chargé par intervalles de signaler son existence et ses projets.

Digitized by Google

« Quand je me trouvais à Rome, dit un témoin « oculaire [1], on fit une revue de toutes les forces ré- « volutionnaires. Qu'on ne s'étonne pas de ce que je « dis; on en parlait librement à Rome comme de la « chose la plus innocente et la plus ordinaire. Les « Romains ne seront jamais ni conspirateurs ni sec- « taires. Le silence, qui est l'âme des conjurations « et des sociétés secrètes, est tout à fait inconnu aux « Romains. Plusieurs individus, étrangers à la so- « ciété nationale, eurent vent du projet et allèrent « assister à cette revue curieuse. Ils comptèrent en- « viron quatre cents personnes qui défilèrent par pe- « tits groupes avec le signal convenu. Le soir on en « causait dans les cafés, en précisant les circonstances « et citant des noms. »

Tel était l'état de la révolution à Rome, au moment de la dernière guerre. L'arrestation du boulanger Venanzi, survenue il y a quelques mois, et la visite domiciliaire opérée dans la résidence du comité, ont prouvé qu'il s'était fait un vide immense dans le parti. Voilà pourquoi peut-être les dernières proclamations venues de Turin recommandent à la population romaine de se tenir *digne* et *tranquille*. Ils seront obéis. Aucun peuple n'est plus propre que

[1] *Osservatore romano*, nº 212.

Digitized by Google

le peuple romain à faire naturellement ces sortes de manifestations en faveur d'un parti qui ne rêve que les massacres, le pillage, la ruine de l'Église et son propre abaissement.

Cependant, objecte-t-on, l'armée française est jugée nécessaire à Rome pour le maintien du bon ordre et empêcher la rébellion. Si elle s'en allait, tout serait à feu et à sang. — C'est possible et même probable. Il est certain qu'aucune capitale ne peut se passer de la main armée. Du jour au lendemain, Paris, sans ses nombreux régiments, serait hérissé de barricades : ce qui ne prouve absolument rien contre l'empire et contre l'opinion des Parisiens.

Il faudrait commencer par débattre la question si l'armée actuelle du Pape ne pourrait pas remplacer avantageusement les bataillons français. Mais si l'on suppose que les Romains sont laissés à eux-mêmes, que l'Angleterre n'est pas là avec ses guinées et le Piémont avec ses séides, j'affirme que même l'armée pontificale serait inutile, quelques agents de police et quelques gendarmes suffiraient; et je ne crains pas d'être démenti par quiconque aura habité Rome seulement un mois.

Le suffrage des Romains n'est nullement partagé; il est tout entier pour le Pape. La noblesse n'a eu à rougir que d'un ou deux cas de félonie, et elle les a

Digitized by Google

désavoués avec une indignation qui honore autant son intelligence que les sentiments de son cœur.

Le clergé compte trois apostats, un chanoine de Saint-Jean de Latran, l'ex-prélat Liverani et l'ex-jésuite Passaglia. Le premier était un homme obscur, plein de vices, plusieurs fois interdit; il appartenait de droit à la révolution. Le second est le type de l'ingrat et du vaniteux; filleul et pupille de Pie IX, il trouvait que sa marche vers les honneurs n'était pas assez rapide; pour avoir trahi son parrain, son tuteur et son père, il a été maudit par les siens; pour son orgueil, Dieu lui a infligé le supplice de l'oubli. — Passaglia est tombé de plus haut, sa chute a été plus profonde. Vivre quarante années dans la compagnie de Jésus et porter ses cheveux blancs dans l'assemblée des démons, quel élan! Rédiger le décret de l'Immaculée Conception et puis rédiger une adresse contre le Pape, quelle reculade! Je l'ai vu sublime et je l'ai vu ridicule! Suspendu à ses lèvres au collége Romain, je l'ai admiré; un an après, à Frascati, en lui voyant tenir l'ombrelle d'une Anglaise et pousser avec un bâton la bourrique qu'elle montait, je l'ai plaint. Et je le plains encore; au fond du mépris que sa conduite m'inspire, je trouve un sentiment de tendresse pour celui qui m'enseigna la science de Dieu : le ciel ait pitié de son âme!

Digitized by Google

A ces exceptions près, Rome est unanime pour acclamer dans le Pape le pontife et le roi, et elle ne manque aucune occasion de le faire. Pie IX ne peut pas sortir de son palais sans qu'aussitôt une foule enthousiaste ne précède et ne suive sa voiture en lui jetant des fleurs et des vivat. C'est contraire à l'usage, mais comment empêcher les lèvres d'exprimer les sentiments du cœur?

Dans les ovations que les Romains décernent à leur souverain, il y a, si je puis parler de la sorte, une espèce de dépit. Plus on voit humilier celui que l'on aime, plus on se sent porté à le grandir; les transports de l'amour sont centuplés par l'acharnement de la haine. De là, ces dévouements qui ont surgi de toutes parts pour s'offrir à l'auguste persécuté, ces millions qui affluent pour le denier de saint Pierre, ces chaleureuses adresses signées par tout ce qui a quelque valeur morale chez les catholiques comme chez les dissidents : de là ces illuminations comme on n'en avait jamais vu à Rome, ces concerts qui le saluent quand il passe, ces poésies qui inondent les journaux littéraires et tapissent les piliers des églises et les bornes des rues.

Voilà un scrutin libre et non suspect, un vote spontané, unanime ! Les hommes crient, les femmes agitent leurs mouchoirs blancs et jaunes, les vieil-

Digitized by Google

lards pleurent, les enfants ne veulent plus d'autre hochet que de petits drapeaux qu'ils hissent partout avec un air de triomphe; et ces manifestations n'ont pas lieu seulement une fois, mais tous les jours, et tous les jours avec une ardeur croissante.

Lorsque la nouvelle se répand que le Pape est malade, l'angoisse est dans la ville. On se parle tout bas, on se demande : comment est-il? La cour du Vatican est comble de carrosses, la place Saint-Pierre est comble de peuple attendant avec anxiété. On se précipite dans les églises, on prie à haute voix. La seule chose qui pourrait révolutionner Rome, ce serait la fuite du Pape. Un jour, il était allé en chemin de fer à Civita-Vecchia; le bruit courut que la trahison devait l'y prendre pour l'embarquer et le conduire en exil; on ne pouvait pas contenir la foule. Il fallut qu'un télégramme annonçât l'heure de son retour, et quand l'heure fût connue, Rome tout entière vint à sa rencontre. *Ben tornato! ben tornato, Santo Padre!* lui criait-on de tout côté; on aurait dit qu'il avait fait une absence de dix ans, et elle n'était pas de dix heures; qu'il avait échappé à un péril imminent, et il venait de se promener.

Il est vrai qu'on était au Transtévère. Le Transtévère est la Vendée et la Bretagne de Rome. Il serait plus facile d'éteindre le soleil que de diminuer son

Digitized by Google

enthousiasme et son dévouement pour le Pape. Il n'a guère que cela de commun avec les Romains modernes. Ses mœurs, son type, son langage le rapprochent plutôt des Romains anciens.

Les Transtéverins sont d'une stature élevée, osseuse, robuste. Ils ont dans les yeux un regard plein de fierté, mêlé de majesté et de dédain. Ils semblent persuadés qu'un sang plus généreux coule dans leurs veines, et regardent généralement les autres hommes comme dégénérés. Aussi se tiennent-ils à l'écart. Échelonnés sur la rive droite du Tibre, à peine s'ils daignent passer le fleuve pour leurs affaires et les marchés. A leurs yeux, un palais du Corso ne vaut pas leur plus petite chaumière, un *païno* est un homme de peu de valeur; fût-il cousu d'or, ils ne lui donneraient pas leur fille. Ils repoussent tout mélange de sang : toute transaction concernant les coutumes serait un crime.

Leur caractère est doux et paisible, mais prompt à la colère comme l'Océan. De là des emportements subits, des passions ardentes, une jalousie de tigre qui les fait passer sans transition du calme habituel de la vie aux plus frénétiques excès.

Tout est rude, en apparence, chez le Transtéverin, son cœur comme sa main, et en réalité il est plein de bienveillance. Son parler est bizarre et ro-

Digitized by Google

cailleux, semé d'expressions imprécatives, même dans une intention de douceur. Il rencontre un ami et le salue en ces termes : Adieu, que le diable t'emporte; comment es-tu? *Addio, ti pigli un accidente! come stai?* — Et ta femme?

C'est de l'affection la plus mielleuse, mais traduite transtévérinement. Ce peuple, rebelle à presque toutes les améliorations du progrès, s'est donné tout entier au christianisme. Il l'a accepté dans toute sa rigueur, en a fait sa vie, son rempart et sa force : aussi est-il demeuré inaccessible à la révolution. Tout se résume pour lui en ces deux mots : le trône et l'autel personnifiés dans le Pape.

Le Pape n'est pas simplement son souverain; il est son idole, son fétiche. Il jure par lui, se ferait dépecer pour lui plaire. Lorsque les Transtéverins aperçoivent le Pape, ils perdent la tête. Ils se précipitent au devant de sa voiture, et lui font cortége avec des torches s'il est nuit, en pirouettant s'il est jour. Ils égorgeraient sans pitié le téméraire qui oserait en médire. Ce qui ne les empêche pas d'être parfois eux-mêmes irrévérencieux envers la tiare dans leur langage grossier. A cela ils disent : Le Pape est comme notre femme, nous voulons en mal parler, quand ça nous plaît; mais malheur *à qui nous le touche : guai a chi ce lo tocca!*

Digitized by Google

Comme parmi les héros d'Homère, il y a toujours chez eux quelque individu qui domine la foule de toute la tête et dont le courage dévoué se distingue par des exploits singuliers. Tel était Beppone (le gros Joseph), qui en 48 et en 49 jeta bien pour sa part une douzaine de mazziniens dans le Tibre. Sa justice était sommaire, il ne donnait que le temps de faire l'acte de contrition. Il était devenu la terreur des terroristes. D'une taille colossale, brûlé du visage comme un taureau andalou, il ressemblait quand il avait retroussé ses manches et renversé en arrière son chapeau à un chef de barbares du 5e siècle. « Qu'ils viennent ces jacobins, *sti birboni*, s'écriait-il « en pleine rue, je les écorcherai vifs ! » Dans sa verve sauvage, il avait composé une tarentelle, où il les anathématisait, et il la chantait à tue-tête en brandissant tantôt un fusil, tantôt un poignard.

Voici quelques fragments de cet hymne lugubre :

« Saint-Père, ne tremblez pas, si vous entendez la « fusillade; car, par Dieu, vous avez pour vous défendre « Joseph le Dur.

« Il est prêt, le pistolet au poing et bien chargé. Avec « lui, il y en a d'autres; entre hommes des Monti et « hommes du Transtévère, nous sommes bien trois fois « cent, armés tous jusqu'aux dents, et, par le Christ, « nous abattrions même Ulysse.

Digitized by Google

« Que le Pape le sache, il n'y a pas de *rave* (de lâche) « parmi nous.

« A nos côtés marcheront quelques *painetti*, qui n'ont « pas encore les moustaches ; mais ils sont brûlés, ils « sont fidèles, le poil leur fume de fureur.

« Quant à ces employés d'hôpital, s'ils grognent, ils « sont à plaindre ; ils manient bien la lancette, mais nous « manions bien le fléau.

« Notre fusil n'est pas luisant ; il n'est pas de fabrique « anglaise. Mais c'est égal ! quand je tire, je tire droit, et « je ne vise pas, comme eux, à l'édit [1].

« Notre poste est derrière le palais de Saint-Pierre. « Nous crierons : Qui vive ! à qui passe et à qui arrive. « Si on répond : Ami de la liberté, ils n'auront pas envie « de le répéter.

« Et quoique nous soyons peu de gens, nous ne crai- « gnons pas un accident ! »

Telle est l'allure des Transtéverins à toutes les époques de trouble et d'émeute contre le Saint-Siége. L'histoire a conservé quelques détails de leurs luttes sanglantes sous Pie VI et Pie VII avec les jacobins.

Lors du couronnement de Grégoire XVI, un certain Egidio conduisait les escouades du Transtévère, et il avait fait prendre des fusils pour faire retentir les airs de leurs détonations, et aussi, comme il

[1] De tout temps les médecins ont été les ennemis les plus acharnés du gouvernement pontifical. A l'époque dont nous parlons ils s'amusaient à déchirer les manifestes du Pape avec la lancette.

Digitized by Google

disait, « pour brûler la cervelle aux carbonari sé-
« ditieux en cas de besoin. » Quand le Pape fut entré dans sa voiture, Egidio bondit sur le marche pied et se présente à la portière, en disant : « Saint-Père,
« n'ayez pas peur, nous sommes là. — Le Trans-
« tévère est toujours fidèle ! répondit le Pape, en lui
« frappant amicalement la joue avec sa main. » — Le Transtéverin, fanatisé par cette caresse, s'écria :
« Saint-Père, l'endroit que votre sainte main a
« touché, je ne le laverai plus jusqu'à Pâques ! »

Les haillons qui cachent de tels caractères sont glorieux ; les cœurs renfermés dans ces poitrines calcinées méritent une étude. Des hommes ainsi trempés, quand on les rencontre, consolent de beaucoup de faiblesses et de lâchetés. Or, telle est la grande majorité du peuple romain. La religion, en lui inculquant ses mâles vertus, l'a rendu fort comme les vieux remparts de ses ancêtres ; la pierre se brise et le ciment reste. Que la révolution l'entreprenne donc ! Elle pourra le déchirer, mais jamais le découdre !

FIN DU LIVRE QUATRIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

CONCLUSION.

ROME OU LA MORT.

J'ai essayé de faire connaître Rome et les Romains; il est temps que je m'arrête. On me reprochera d'avoir écrit un panégyrique plutôt qu'une description de mœurs, de n'avoir trouvé qu'à louer là où une opinion assez puissante trouve souvent lieu à la critique la plus amère. Si un tel reproche est une accusation, ma conscience le repousse : ni la vaine gloire ni aucun intérêt humain ne seraient capables de me faire trahir la vérité. Quant à l'opinion puissante qui critique Rome, il est permis de la dédaigner; jamais je n'aurais pris la plume pour la combattre, si ce n'eût été pour concourir à enrayer le mal qu'elle peut faire et réparer celui qu'elle a fait.

Je sais bien qu'il y a deux manières de manquer

Digitized by Google

son but : c'est de ne pas l'atteindre ou de le dépasser. L'aurai-je atteint ? Je l'ignore. Ma faiblesse m'inspire de la défiance; mais la justice de la cause me donne de l'espoir. Le dépasser, je n'aurais pu le faire qu'en exagérant. Rome n'a pas besoin de cette misérable ressource ; il lui suffit d'être connue.

Si je n'ai point insisté sur les défauts des Romains, je suis loin de prétendre qu'ils en manquent. Leur vertu est militante, comme celle de tous les hommes ici-bas. Par conséquent, elle est soumise à des alternatives de triomphe et de défaite et susceptible de progrès. Mais à quoi bon s'arrêter à des détails qui ne regardent que les individus et qui ne signifient rien pour l'appréciation générale d'un peuple? Que nous importe un peu de rouille dans les rouages de quelque administration, ou, plutôt, le vice de quelques employés ? Aujourd'hui on constate l'abus, demain on le corrige ; c'est la nécessité et le devoir de tout gouvernement.

Voudrait-on juger une nation par l'insolence d'un voiturier butor, les prétentions exorbitantes d'un bâtelier ou d'un porte-faix, par la tyrannie des pourboires qu'il faut ajouter à tous les tarifs? Et pourtant, je l'ai constaté plusieurs fois dans cet ouvrage, que de voyageurs partent de là pour estimer le gouvernement pontifical et lui font une crime de ces

Digitized by Google

vexations et de ces bagatelles ! Un philosophe disait de leur espèce : « Ils pèsent des œufs de mouche « dans des balances de toile d'araignée. »

Cent fois à Civita-Vecchia j'ai vu des colères homériques à propos d'une barque, d'un fiacre, d'un colis. — Quelle anarchie dans ce royaume ! criait-on de toute part. — C'est une caverne de voleurs ! — Mais pourquoi ne pas tarifer, numéroter cette canaille, la subjuguer enfin ?

Mon Dieu ! Je l'ai demandé moi-même. Savez-vous ce que l'on m'a répondu ? « *Che volete ?* (que voulez-« vous ?) Il y a perte pour vous ; pour nous il y a béné-« fice. Le bâtelier, le cocher de fiacre, le porte-faix, « vous aperçoivent chargés de bagages, les poches « gonflées d'argent ; ils vous demandent vingt baïo-« ques, nous nous tirons d'affaire avec dix. Comment « les assujettir à une règle ? *Poverelli !* il y a la morte « saison, alors on chôme ; la vendange, c'est quand « vous arrivez. »

Que faut-il répliquer ? Si c'est là une peste, qu'on mette en quarantaine les officieux de tous les ports et de tous les débarcadères du monde. Il vaut mieux s'y résigner ; c'est une loi d'équilibre qui donne tort aux voyageurs. Du reste, il n'en est pas toujours ainsi ; il y a hausse et baisse comme à la bourse. Dans un temps, le bon marché étonne ; dans un

Digitized by Google

autre la cherté effrale ; ajourd'hui, pour vous servir, on fait des baisses ; demain, on vous écorche et il faut dire, merci.

Pour nous consoler, sachons que les Romains pensent de nous la même chose. Les paquebots marseillais reçoivent annuellement plus de malédictions que de passagers, et ils les méritent de la même manière. Quand donc serons-nous sérieux ?

Un peuple doit être jugé dans son âme et son cœur, c'est-à-dire dans les principes qui constituent son existence sociale. Il sera grand en raison de la grandeur de ces principes, et moral en raison de leur moralité. Or, ces principes ne sont pas à découvrir. Le christianisme les nomme : c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; c'est toute la loi chrétienne. « Voilà, disait le comte de Brandis dans la dernière « assemblée générale des réunions catholiques d'Alle- « magne, les deux pierres fondamentales sur les- « quelles le Seigneur a établi l'ordre moral du « monde. » C'est là aussi la condition première et nécessaire de la grandeur matérielle, la seule qui puisse réaliser nos légitimes aspirations au véritable progrès !

Que signifierait une morale qui nierait Dieu ? Que serait une grandeur posant hors de lui sa racine ? Si on déclare une loi athée ; au nom de qui et au nom

Digitized by Google

de quoi voudrait-on l'imposer? Je me sens l'égal de tout homme; et s'il ne s'intitule ministre de Dieu, ou s'il ne met Dieu dans son commandement, je ne trouve en lui qu'arrogance et usurpation, et je le méprise comme le violateur inique de tous mes droits naturels les plus sacrés.

D'un autre côté, la loi chrétienne ne doit pas être un mot creux, une parade, mais une réalité. « Elle « n'est pas, continue l'illustre Président, un habit « qu'on prend pour en faire étalage et qu'on laisse « après s'en être servi. » Elle doit être l'élément premier de la vie d'un peuple, le flambeau et la pierre de touche de ses institutions, la forme et l'âme de ses lois.

Tel est le point culminant, le point vrai, où il faut se placer pour juger une nation. Voilà la normale sur laquelle on doit appliquer son caractère; ses mœurs, ses usages, pour l'admirer s'il y a coïncidence, et la réprouver s'il y a divergence et opposition.

A la lumière de cette théorie, acceptable même au point de vue purement rationnel et humain, le lecteur peut juger si le portrait que nous avons fait de Rome est flatté. Quelle est la ville où Dieu soit plus aimé, où le prochain soit plus chéri? Où la loi chrétienne a-t-elle plus d'empire? Quelle législation civile fut

Digitized by Google

plus resplendissante de ses divines clartés? Quelle vie sociale fut plus imprégnée de son esprit? Peuple romain et christianisme, c'est comme le corps et l'âme; ils se compénètrent et se confondent dans une union si étroite qu'on dirait une incarnation.

En dehors de Rome, que voyons-nous au contraire? Si nous exceptons quelques élus qui reçurent du ciel le don d'intelligence, les hommes se rangent en deux catégories, qui ne varient guère entre elles que du mal au pire. Les uns repoussent franchement tout élément divin. Pour eux, Dieu n'existe pas, ou, s'il existe, il est trop grand, trop digne pour s'occuper des affaires terrestres, et ils le relèguent à la limite la plus reculée du ciel dans une éternelle contemplation de lui-même. Les sectateurs de cette religion nouvelle sont peu nombreux, Dieu merci ; le jour où ils acquerront la majorité, la terre sera inhabitable.

Qu'on se représente, en effet, un gouvernement livré entre les mains de quelques forbans tels que Mazzini et Garibaldi, ayant pour ministres des va-nu-pieds sanguinaires et des moines apostats, pour instituteurs des peuples nos journalistes démocrates, pour raison d'État le caprice, et la débauche pour divinité. Quel chaos ! quel enfer ! Nous connaissons leurs pensées et leurs œuvres ; nous n'avons pas besoin d'expliquer la rage qu'ils ont conçue contre

Digitized by Google

la loi chrétienne et contre les souverains qui la font régner; nous savons la portée des horribles serments qu'ils émettent au pied des autels profanés et dans les ténèbres de leurs réunions secrètes; ce qu'ils prétendent par ce cri d'energumène : Rome ou la mort !

Le malheur n'est pas précisément dans l'existence de ces hommes sans foi ni loi, de ces forcenés qui ne se distinguent des bêtes féroces que par la longueur des dents, mais bien dans la séduction des masses, dans l'hébétement des intelligences et la paralysie presque complète du sens moral, œuvre d'un journalisme sans pudeur, favorisé par une paresse d'esprit incroyable et surtout par l'indifférence en matière de religion.

Cette seconde classe est plus à plaindre qu'à maudire, parce que les hommes qui la composent sont moins séducteurs que séduits. Ils doivent à un reste de foi de haïr les excès des coryphées révolutionnaires, mais en même temps ils se croient obligés d'en partager les doctrines subversives au nom de la raison émancipée, qui est leur divinité du moment. Ils ne veulent pas aller si loin qu'eux, mais ils veulent aller avec eux jusqu'à une certaine limite. Ils n'osent pas dire : La loi chrétienne est mauvaise; mais ils affirmeront qu'elle a fait son temps. Ils

Digitized by Google

n'iront pas jusqu'à signer la mort de Rome, mais ils en condamnent l'esprit et les principes. Ils n'entendent pas que son nom soit rayé de la mappemonde, parce qu'après tout Rome est la maison paternelle; on est né là, et peut-être y veut-on mourir; mais en attendant ils la désertent.

Nouveaux enfants prodigues, ils partent vers des régions lointaines (*in regionem longinquam*), les régions des systèmes et des utopies, et vont dissiper l'héritage de la révélation dans toutes sortes de débauches. Pauvres insensés! pendant que les fils aînés, serrés autour de leur père, sont heureux et nagent dans l'abondance, ils souffrent et meurent de faim. Ils cherchent la vérité et ne trouvent que le mensonge; ils aspirent à la liberté et tombent dans l'esclavage et arrivent de chute en chute à l'abrutissement. Les voilà réduits à envier la nourriture la plus abjecte, *et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant.*

De quoi se repaissent, en effet, plusieurs millions d'intelligences au temps où nous vivons? Des impiétés, des blasphèmes, des calomnies, des erreurs, des pauvretés littéraires d'un déluge de mauvais livres et de mauvais journaux. Qu'est-ce qui s'agite dans ces cœurs faits pour aimer la vérité? Des appétits grossiers, des sentiments bas, vils, obscènes, égoïstes.

Digitized by Google

Funeste expérience ! Quand donc des profondeurs de cette misère, humiliés de tant d'abaissement, jaloux d'imiter l'enfant prodigue dans son repentir comme on l'imita dans son crime s'écriera-t-on comme lui : Je me lèverai ; j'irai à mon Père et je lui dirai, mon Père, j'ai péché !

Voilà le salut, le retour au Père des miséricordes, le retour au Pape qui le représente ici-bas ! le retour à la loi chrétienne, le retour à la maison paternelle, à cette Rome trahie, à cette Rome délaissée, et qui ne cesse d'ouvrir ses bras et son cœur maternels aux fils ingrats qui l'ont abandonnée !

Rome est le port de refuge ; ce n'est que dans ses eaux tranquilles que la société pourra désormais aller radouber son vaisseau avarié. C'est à Rome que réside la lumière pour dissiper la nuit qui nous enveloppe, et que le cœur trouve une solution à ses problèmes et à ses difficultés. Nous ne savons plus ce que c'est que le droit, ce que c'est que le devoir ; c'est à Rome qu'il faut aller en demander la définition ; à Rome qu'il faut reviser les codes modernes, frelatés par l'irréligion et la libre pensée, afin de leur insuffler le principe vital de la loi chrétienne, sans lequel ils n'engendrent que le désordre et la mort.

Les Garo de la politique, les ergoteurs contre les

Digitized by Google

desseins de la Providence, diront-ils encore que l'existence de cette Rome immuable, de cette Rome entichée de ses dogmes antiques, est un anachronisme et comme fourvoyée au milieu de nos villes orgueilleuses de leur civilisation? Demanderont-ils encore raison à Dieu de cette double couronne qu'elle tient sur sa tête; de ce double glaive qu'elle tient dans sa main; de cette royauté temporelle greffée sur son pouvoir spirituel, qu'on déclare inutile et usurpée? La raison, la voilà! et il y en a mille autres palpables, écrasantes. Mais en supposant même que cette royauté fût une faute de son auteur, ce serait une faute heureuse, une faute qui serait à commettre si elle n'était commise, une faute dont tous, et peuples et rois, devraient se réjouir.

La société humaine a été sauvée par le christianisme; elle se perd parce qu'elle le rejette, et elle ne pourra se régénérer que par lui. C'est une vérité historique; mais les peuples ne s'en souviennent pas, les rois ne s'en souviennent pas davantage; ils tendent les uns et les autres à l'oublier de plus en plus.

Eh bien! Rome est debout avec son roi et son peuple chrétien, pour protester contre cet oubli fatal, et fournir aux uns et aux autres des modèles. Rome est debout avec ses lois chrétiennes, pour protester

Digitized by Google

contre l'athéisme des lois, et enseigner ce que doit être une législation. Rome est debout, pratiquant l'amour de Dieu et des hommes, pour tracer une voie à ceux qui ne veulent pas battre éternellement les sentiers de la mort.

Rome cessant d'être ce qu'elle est, Rome retombant sous le joug des césars, le moule des bons gouvernements et des bons peuples serait brisé. Lorsqu'un État, revenu de son ivresse, voudrait se reconstruire et rentrer dans le plan divin, il ne saurait plus sur qui jeter les yeux, ni à qui demander une inspiration ou une règle. Tandis que Rome poursuivant ses glorieuses destinées demeure prototype et pose devant la société humaine, devant ceux qui commandent et devant ceux qui obéissent, comme l'idéal de la vérité, comme un arbitre chargé de déterminer les droits et les devoirs respectifs de chacun.

Elle enseigne aux rois le légitime usage de leur puissance; elle enseigne aux peuples la beauté et la grandeur de la soumission. Aux uns, elle montre, dans le vieillard qui siége au Vatican, un modèle de désintéressement, d'abnégation, d'économie, de justice, de chasteté et de charité; aux autres, elle montre dans la population des sept collines un modèle d'obéissance, de sobriété, de moralité, de foi chrétienne;

Digitized by Google

à tous, elle prêche la pratique du bien, la fuite du mal, la marche prudente et mesurée vers le progrès sous le regard de Dieu.

Telle apparaît Rome, lorsqu'on la regarde avec un œil simple et droit, sans haine et sans rancune. Elle est ce qu'elle a toujours été, source de vie surnaturelle, de vie politique et sociale, foyer d'où s'échappe, sans discontinuer, la lumière des intelligences et l'énergie des cœurs.

En la répudiant, ou en voulant changer ses destinées, les dynasties comme les peuples, se condamneraient à la décadence, au dépérissement. En se rattachant à elle, « leur jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle, » et ils peuvent sans crainte attendre l'avenir.

Au point où est arrivé le despotisme du mal, l'intolérance de l'erreur et de l'incrédulité; devant le flot envahissant de la révolution; devant les catastrophes qui nous menacent, est-ce trop que de demander aux amis de l'ordre et aux cœurs honnêtes de faire taire leurs passions, de se recueillir un instant, de regarder autour de soi pour connaître de quel côté est l'abîme?

Sans la réflexion tout est perdu, dit le Prophète; avec la réflexion tout est sauvé; car il est impossible que, dans le calme de la pensée et le recueillement

Digitized by Google

de la conscience, tout homme ne voie que le serment de Palerme, malgré son accent hideux et son intention satanique, renfermait une éblouissante vérité, et qu'il ne reste réellement à la société que cette alternative : ROME ou LA MORT.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

INTRODUCTION 1

LIVRE PREMIER.

DU SACERDOCE A ROME.

CHAP. I. Pie IX. — Détails biographiques. — Caractère. — Prophétie 3

II. Clergé. — Les cardinaux. — Reproches qu'on leur fait. — Antonelli et sa politique. 19

III. Suite. — Bas clergé. — Costume. — Accusations diverses. — Va-t-il au théâtre? — Vat-il au café? — Est-il ignorant? jaloux? — Que penser des examinateurs et du doctorat de la Sapience? 38

IV. Du clergé paroissial. — Son unité. — Son pouvoir. — Son influence. — Est-il vrai qu'il manque de zèle? qu'il n'enseigne pas le catéchisme aux enfants? 57

V. Moines de Rome. — Leur nombre. — Sont-ils oisifs et inutiles? — Et la mainmorte? — Et les Jésuites? 81

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

ASPECT MORAL DE ROME.

CHAP. I. Rome, abrégé de l'Église. — Rome sainte. — Foi des Romains pendant la vie et en face de la mort. — Superstitions. — Blasphèmes. — Caravita 107

II. La reine du peuple Romain. — Détails sur les madones. — Légendes 129

III. Fêtes de Noël et de l'Épiphanie. — Piferari. — Réveillon. — Les petits prédicateurs. — Sacro Bambino, légende. — Befana. 150

IV. Promenade dans Saint-Pierre. — Pâques. — Bénédiction urbi et orbi. — Illumination. . . 169

V. Musique religieuse. — Mustapha. — Plain-Chant. 186

VI. Charité romaine. — Amour de la famille. — Indulgence et pitié pour les malheureux. — Confréries de la mort et de Saint-Jean décapité. 203

VII. Mœurs publiques. — Répression du vice. — Dotation des jeunes filles pauvres. — Calomnies réfutées. — Causes de démoralisation. — Modèles. — Suicides. — Duels. — Ivrognerie. — Usure 225

LIVRE TROISIÈME.

LE PEUPLE ROMAIN EST-IL MALHEUREUX ?

CHAP. I. De la liberté à Rome. — Liberté des cultes. — Scène burlesque au Saint-Office. — Excommunication de ceux qui ne font pas leur Pâque. — Mortara. — Liberté de la presse. — Journalisme. — La Civiltà catolica 251

Digitized by Google

II. La brochure de M. Hubaine. — Rome jugée par l'ambassadeur français de Rayneval. — Impôts. — Budget. — Travaux publics. — La mal'aria. — Cherté des vivres. — Détails de mœurs. — Problème d'économie politique. — La moisson des blés. 270

III. Instruction populaire. — I parlatori de 1848. — Institutions de charité. — Les vieilles du mausolée d'Auguste. — Avocats du pauvre. — Pauvres patentés. — Ancienne congrégation de Sainte-Elisabeth. — Un traité de morale sur une pièce d'argent. 287

IV. Le Ghetto, ou condition des juifs à Rome . . . 306

LIVRE QUATRIÈME.

PHYSIONOMIE DES ROMAINS DANS LES DIVERTISSEMENTS, DANS QUELQUES USAGES ET LA POLITIQUE.

CHAP. I. Octobrades. — Irrigation de la place Navone. — Bagarino 317

II. Suite. — Jeux privés, jeux publics. — Tombola. — Loterie du gouvernement. — La Chatte aveugle. — La Morra. — Carnaval 333

III. Deux Romes dans une. — Les fiancés. — Mariage. — Toilette des morts. — Oratoires dans les charcuteries. — Cuisines en plein air. — Saint Antoine et les fraisières. — Bénédiction de la rose d'or et de l'épée. 351

IV. État des esprits à Rome relativement à la politique. — Les révolutionnaires romains sont-ils nombreux et puissants? — Suffrage universel pour le Pape. — Le Transtévère. 370

CONCLUSION 387

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cᵉ,
rue Notre-Dame des Champs, 49.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,
Rue des Saints-Pères, 66.

LA VIE ET LES ŒUVRES DE MARIE LATASTE, religieuse coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées, avec l'approbation de Mgr l'Évêque d'Aire, par M. l'abbé P. Darbins. 3 beaux et forts vol. in-8. 18 fr.

L'EUCHARISTIE, Méditations pour chaque jour de l'année, d'après le P. de Machault, S. J.; par M. l'abbé Sagette. 4 forts vol. in-18 anglais. 12 fr.

ROME CHRÉTIENNE. Tableau historique des Souvenirs et des Monuments chrétiens de Rome, par M. E. de la Gournerie. 3e édition. 2 vol. in-12. 7 fr.

LORETTE ET CASTELFIDARDO, Lettres d'un Pèlerin, par M. Edmond Lafond. 2e édition. 1 beau vol. in-18 anglais orné d'une gravure, 3 fr. 50

SAINT THOMAS BECKET, martyr; avec une introduction de 250 pages sur la Lutte entre les deux Pouvoirs; par Mgr Darboy. 2 vol. in-8. 12 fr.
— Ou 2 vol. in-12. 7 fr.

UN PAPE AU MOYEN AGE. — Histoire d'Urbain II, par M. A. de Brimont. 1 vol. in-8, avec portrait. 6 fr.

HISTOIRE D'URBAIN V, par M. l'abbé Magnan. 1 fort vol. in-8. 7 fr.

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, par M. Daurignac, auteur des *Histoires* de *saint Ignace de Loyola*, de *saint François Xavier*, de *saint François Régis*, de *sainte Chantal*, etc. 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50

VIE DE LA BIENHEUREUSE LIDWINE, modèle des malades et des infirmes, par M. l'abbé Coudurier. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Cet ouvrage est approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Belley.

Paris.—Imprimerie Divry et C , rue Notre-Dame des Champs, 49.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google